THÉATRE
DE LESAGE.

Frontispice. *T. 1.er*



Choquet del. *Pourvoyeur Sc.*

Quelle impudence ! ah ! ventrebleu ! Coquine !

Turcaret acte V. Sc. X.

THÉATRE

CHOISI

DE LESAGE.

TOME PREMIER.



A PARIS,

CHEZ GENETS JEUNE, LIBR., RUE DAUPHINE, N.° 14.

DE L'IMPRIMERIE DE DIDOT LE JEUNE.

1821.

AVERTISSEMENT.

Des nombreux ouvrages dramatiques de Lesage, deux seulement sont restés au théâtre; *Crispin rival de son maître,* et *Turcaret* font même presque autant de plaisir à la lecture qu'à la représentation.

On peut voir dans la *Notice sur Lesage*, qui est en tête du *Diable boiteux*, ce qui a été dit des comédies de cet auteur.

Quant aux pièces qu'il a composées pour le Théâtre de la Foire, c'était là surtout qu'il y avait un choix à faire. Ces pièces sont de trois genres: 1° par écriteaux; 2° toutes en vaudevilles; 3° en couplets mêlés de prose. Pour donner une idée complète de ce spectacle, nous avons choisi une pièce du premier genre, quatre du second, et cinq du troisième. C'est aux pièces les plus remarquables de chaque genre que nous nous sommes arrêté, et, pour en faire sentir tous les traits, quelques notes ont été ajoutées au bas des pages.

Nous avons textuellement conservé la musique faite pour les pièces de la Foire, en supprimant les changemens fréquens de mouvement et de mesure, peu usités aujourd'hui, tels que les mesures à $\frac{3}{2}$, $\frac{9}{8}$, $\frac{12}{8}$, $\frac{6}{4}$, etc., ainsi que les changemens de clef qui existaient dans l'original; nous avons mis tous les airs sur la clef de sol sur la seconde ligne.

Nous avons ajouté une basse, pour donner la facilité aux personnes qui touchent du piano d'exécuter les morceaux, et de pouvoir ajouter un second dessus et autres parties qui séparent le chant d'avec la basse.

Nous avons cru faire plaisir aux personnes qui ne savent pas la musique en indiquant, toutes les fois que cela a été possible, des airs connus sur lesquels peuvent aller les couplets.

CRISPIN

RIVAL DE SON MAITRE,

COMÉDIE,

Représentée, pour la première fois, le 15 mars 1707.

PERSONNAGES.

MONSIEUR ORONTE, bourgeois de Paris.

MADAME ORONTE, sa femme.

ANGÉLIQUE, leur fille, promise à Damis.

VALÈRE, amant d'Angélique.

MONSIEUR ORGON, père de Damis.

LISETTE, suivante d'Angélique.

CRISPIN, valet de Valère.

LA BRANCHE, valet de Damis.

La scène est à Paris.

CRISPIN
RIVAL DE SON MAÎTRE,

COMÉDIE.

SCÈNE I.

VALÈRE, CRISPIN.

VALÈRE.

Ah ! te voilà, bourreau ?

CRISPIN.

Parlons sans emportement.

VALÈRE.

Coquin !

CRISPIN.

Laissons là, je vous prie, nos qualités... De quoi vous plaignez-vous ?

VALÈRE.

De quoi je me plains, traître ! Tu m'avais demandé congé pour huit jours, et il y a plus d'un mois que je ne t'ai vu. Est-ce ainsi qu'un valet doit servir ?

CRISPIN.

Parbleu ! monsieur, je vous sers comme vous me payez. Il me semble que l'un n'a pas plus de sujet de se plaindre que l'autre.

VALÈRE.

Je voudrais bien savoir d'où tu peux venir ?

CRISPIN.

Je viens de travailler à ma fortune. J'ai été en Touraine, avec un chevalier de mes amis, faire une petite expédition.

VALÈRE.

Quelle expédition ?

CRISPIN.

Lever un droit qu'il s'est acquis sur les gens de province par sa manière de jouer.

VALÈRE.

Tu viens donc fort à propos, car je n'ai point d'argent, et tu dois être en état de m'en prêter.

CRISPIN.

Non, monsieur. Nous n'avons pas fait une heureuse pêche. Le poisson a vu l'hameçon, il n'a point voulu mordre à l'appât.

VALÈRE.

Le bon fonds de garçon que voilà ! Écoute,

Crispin, je veux bien te pardonner le passé; j'ai besoin de ton industrie.

CRISPIN.

Quelle clémence !

VALÈRE.

Je suis dans un grand embarras.

CRISPIN.

Vos créanciers s'impatientent-ils ? Ce gros marchand à qui vous avez fait un billet de neuf cents francs pour trente pistoles d'étoffe qu'il vous a fournie aurait-il obtenu sentence contre vous ?

VALÈRE.

Non.

CRISPIN.

Ah ! j'entends. Cette généreuse marquise qui alla elle-même payer votre tailleur, qui vous avait fait assigner, a découvert que nous agissions de concert avec lui.

VALÈRE.

Ce n'est point cela, Crispin; je suis devenu amoureux.

CRISPIN.

Oh ! oh ! Hé, de qui, par aventure ?

VALÈRE.

D'Angélique, fille unique de M. Oronte.

CRISPIN.

Je la connais de vue. Peste! la jolie figure! Son père, si je ne me trompe, est un bourgeois qui demeure en ce logis, et qui est très-riche.

VALÈRE.

Oui; il a trois grandes maisons dans les plus beaux quartiers de Paris.

CRISPIN.

L'adorable personne qu'Angélique!

VALÈRE.

De plus, il passe pour avoir de l'argent comptant.

CRISPIN.

Je connais tout l'excès de votre amour.... Mais où en êtes-vous avec la petite fille? Elle sait vos sentimens?

VALÈRE.

Depuis huit jours que j'ai un libre accès chez son père, j'ai si bien fait, qu'elle me voit d'un œil favorable; mais Lisette, sa femme de chambre, m'apprit hier une nouvelle qui me met au désespoir.

CRISPIN.

Eh! que vous a-t-elle dit, cette désespérante Lisette?

VALÈRE.

Que j'ai un rival; que M. Oronte a donné sa parole à un jeune homme de province qui doit incessamment arriver à Paris pour épouser Angélique.

CRISPIN.

Eh ! qui est ce rival ?

VALÈRE.

C'est ce que je ne sais point encore. On appela Lisette dans le temps qu'elle me disait cette fâcheuse nouvelle, et je fus obligé de me retirer sans apprendre son nom.

CRISPIN.

Nous avons bien la mine de n'être pas sitôt propriétaires des trois belles maisons de M. Oronte.

VALÈRE.

Va trouver Lisette de ma part. Parle-lui; après cela nous prendrons nos mesures.

CRISPIN.

Laissez-moi faire.

VALÈRE.

Je vais t'attendre au logis.

(Il sort.)

SCÈNE II.

CRISPIN, seul.

Que je suis las d'être valet !... Ah ! Crispin, c'est ta faute. Tu as toujours donné dans la bagatelle; tu devrais présentement briller dans la finance.... Avec l'esprit que j'ai, morbleu ! j'aurais déjà fait plus d'une banqueroute.

SCÈNE III.

LA BRANCHE, CRISPIN.

LA BRANCHE, à part.

N'est-ce pas là Crispin ?

CRISPIN, à part.

Est-ce La Branche que je vois ?

LA BRANCHE, à part.

C'est Crispin, c'est lui-même.

CRISPIN, à part.

C'est La Branche, ou je meure !.... (A La Branche.) L'heureuse rencontre !.... Que je t'embrasse, mon cher !.... (Ils s'embrassent.) Franchement, ne te voyant plus paraître à Paris, je craignais que quelque arrêt de la cour ne t'en eût éloigné.

LA BRANCHE.

Ma foi ! mon ami, je l'ai échappé belle, depuis que je ne t'ai vu. On m'a voulu donner de l'occupation sur mer ; j'ai pensé être du dernier détachement de la Tournelle.

CRISPIN.

Tudieu ! qu'avais-tu donc fait ?

LA BRANCHE.

Une nuit je m'avisai d'arrêter dans une rue détournée un marchand étranger, pour lui demander par curiosité des nouvelles de son pays. Comme il n'entendait pas le français, il crut que je lui demandais la bourse. Il crie au voleur ; le guet vient ; on me prend pour un fripon ; on me mène au Châtelet. J'y ai demeuré sept semaines.

CRISPIN.

Sept semaines !

LA BRANCHE.

J'y aurais demeuré bien davantage, sans la nièce d'une revendeuse à la toilette.

CRISPIN.

Est-il vrai ?

LA BRANCHE.

On était furieusement prévenu contre moi; mais cette bonne amie se donna tant de mouvement, qu'elle fit connaître mon innocence.

CRISPIN.

Il est bon d'avoir de puissans amis.

LA BRANCHE.

Cette aventure m'a fait faire des réflexions.

CRISPIN.

Je le crois. Tu n'es plus curieux de savoir des nouvelles des pays étrangers ?

LA BRANCHE.

Non, ventrebleu ! je me suis remis dans le service.... Et toi, Crispin, travailles-tu toujours ?

CRISPIN.

Non; je suis, comme toi, un fripon honoraire. Je suis rentré dans le service aussi; mais je sers un maître sans bien, ce qui suppose un valet sans gages. Je ne suis pas trop content de ma condition.

LA BRANCHE.

Je le suis assez de la mienne, moi. Je demeure à Chartres ; j'y sers un jeune

homme appelé Damis. C'est un aimable garçon : il aime le jeu, le vin, les femmes; c'est un homme universel. Nous faisons ensemble toutes sortes de débauches. Cela m'amuse; cela me détourne de mal faire.

CRISPIN.

L'innocente vie !

LA BRANCHE.

N'est-il pas vrai ?

CRISPIN.

Assurément. Mais, dis-moi, La Branche, qu'es-tu venu faire à Paris ? où vas-tu ?

LA BRANCHE, lui montrant la maison de M. Oronte.

Je vais dans cette maison.

CRISPIN.

Chez M. Oronte ?

LA BRANCHE.

Sa fille est promise à Damis.

CRISPIN.

Angélique est promise à ton maître ?

LA BRANCHE.

M. Orgon, père de Damis, était à Paris il y a quinze jours. J'y étais avec lui. Nous allâmes voir M. Oronte, qui est de ses anciens amis, et ils arrêtèrent entre eux ce mariage.

CRISPIN.

C'est donc une affaire résolue ?

LA BRANCHE.

Oui; le contrat est déjà signé des deux pères et de madame Oronte. La dot, qui est de vingt mille écus en argent comptant, est toute prête : on n'attend que l'arrivée de Damis pour terminer la chose.

CRISPIN.

Ah, parbleu! cela étant, Valère, mon maître, n'a donc qu'à chercher fortune ailleurs.

LA BRANCHE.

Quoi ! ton maître...

CRISPIN, l'interrompant.

Il est amoureux de cette même Angélique; mais puisque Damis....

LA BRANCHE, l'interrompant aussi.

Oh ! Damis n'épousera point Angélique : il y a une petite difficulté.

CRISPIN.

Eh! quelle?

LA BRANCHE.

Pendant que son père le mariait ici, il s'est marié à Chartres, lui.

CRISPIN.

Comment donc ?

LA BRANCHE.

Il aimait une jeune personne, avec qui il avait fait les choses de manière qu'au retour du bonhomme Orgon, il s'est fait en secret une assemblée de parens. La fille est de condition. Damis a été obligé de l'épouser.

CRISPIN.

Oh! cela change la thèse.

LA BRANCHE.

J'ai trouvé les habits de noce de mon maître tout faits. J'ai ordre de les emporter à Chartres aussitôt que j'aurai vu monsieur et madame Oronte, et retiré la parole de monsieur Orgon.

CRISPIN.

Retiré la parole de monsieur Orgon?

LA BRANCHE.

C'est ce qui m'amène à Paris.... (Voulant s'éloigner pour entrer chez M. Oronte.) Sans adieu, Crispin. Nous nous reverrons.

CRISPIN, le retenant.

Attends, La Branche, attends, mon enfant. Il me vient une idée.... Dis-moi un

peu : ton maître est-il connu de monsieur Oronte ?

LA BRANCHE.

Ils ne se sont jamais vus.

CRISPIN.

Ventrebleu ! si tu voulais, il y aurait un beau coup à faire.... Mais, après ton aventure du Châtelet, je crains que tu ne manques de courage.

LA BRANCHE.

Non, non, tu n'as qu'à dire. Une tempête essuyée n'empêche point un bon matelot de se remettre en mer. Parle ; de quoi s'agit-il ? Est-ce que tu voudrais faire passer ton maître pour Damis, et lui faire épouser....

CRISPIN, l'interrompant.

Mon maître ? fi donc ! voilà un plaisant gueux pour une fille comme Angélique ! je lui destine un meilleur parti.

LA BRANCHE.

Qui donc ?

CRISPIN.

Moi.

LA BRANCHE.

Malepeste ! tu as raison, cela n'est pas mal imaginé au moins !

CRISPIN.

Je suis aussi amoureux d'elle.

LA BRANCHE.

J'approuve ton amour.

CRISPIN.

Je prendrai le nom de Damis.

LA BRANCHE.

C'est bien dit.

CRISPIN.

J'épouserai Angélique.

LA BRANCHE.

J'y consens.

CRISPIN.

Je toucherai la dot.

LA BRANCHE.

Fort bien.

CRISPIN.

Et je disparaîtrai avant qu'on en vienne aux éclaircissemens.

LA BRANCHE.

Expliquons-nous mieux sur cet article.

CRISPIN.

Pourquoi ?

LA BRANCHE.

Tu parles de disparaître avec la dot, sans

faire mention de moi. Il y a quelque chose à corriger dans ce plan-là.

CRISPIN.

Oh! nous disparaîtrons ensemble.

LA BRANCHE.

A cette condition-là je te sers de croupier..... Le coup, je l'avoue, est un peu hardi; mais mon audace se réveille, et je sens que je suis né pour les grandes choses... Où irons-nous cacher la dot?

CRISPIN.

Dans le fond de quelque province éloignée.

LA BRANCHE.

Je crois qu'elle sera mieux hors du royaume. Qu'en dis-tu?

CRISPIN.

C'est ce que nous verrons. Apprends-moi de quel caractère est monsieur Oronte.

LA BRANCHE.

C'est un bourgeois fort simple, un petit génie.

CRISPIN.

Et madame Oronte?

LA BRANCHE.

Une femme de vingt-cinq à soixante ans;

une femme qui s'aime, et qui est d'un esprit tellement incertain, qu'elle croit dans le même moment le pour et le contre.

CRISPIN.

Cela suffit. Il faut à présent emprunter des habits pour....

LA BRANCHE, l'interrompant.

Tu peux te servir de ceux de mon maître.... (Examinant la taille de Crispin.) Oui, justement, tu es à peu près de sa taille.

CRISPIN.

Peste! il n'est pas mal fait.

LA BRANCHE.

Je vois sortir quelqu'un de chez monsieur Oronte.... Allons dans mon auberge concerter l'exécution de notre entreprise.

CRISPIN.

Il faut auparavant que je coure au logis parler à Valère, et que je l'engage, par une fausse confidence, à ne point venir de quelques jours chez M. Oronte. Je t'aurai bientôt rejoint.

(Il s'en va d'un côté et La Branche de l'autre.)

SCÈNE IV.

ANGÉLIQUE, LISETTE.

ANGÉLIQUE.

Oui, Lisette, depuis que Valère m'a découvert sa passion, un secret chagrin me dévore, et je sens que, si j'épouse Damis, il m'en coûtera le repos de ma vie.

LISETTE.

Voilà un dangereux homme que ce Valère !

ANGÉLIQUE.

Que je suis malheureuse !.... Entre dans ma situation, Lisette. Que dois-je faire ? Conseille-moi, je t'en conjure.

LISETTE.

Quel conseil pouvez-vous attendre de moi ?

ANGÉLIQUE.

Celui que t'inspirera l'intérêt que tu prends à ce qui me touche.

LISETTE.

On ne peut vous donner que deux sortes de conseils; l'un d'oublier Valère, et l'autre de vous roidir contre l'autorité paternelle. Vous avez trop d'amour pour suivre le pre-

mier; j'ai la conscience trop délicate pour vous donner le second. Cela est embarrassant, comme vous voyez.

ANGÉLIQUE.

Ah! Lisette, tu me désespères.

LISETTE.

Attendez... Il me semble pourtant que l'on peut concilier votre amour et ma conscience.... Oui, allons trouver votre mère.

ANGÉLIQUE.

Que lui dire ?

LISETTE.

Avouons-lui tout. Elle aime qu'on la flatte, qu'on la caresse; flattons-la, caressons-la. Dans le fond elle a de l'amitié pour vous, et elle obligera peut-être monsieur Oronte à retirer sa parole.

ANGÉLIQUE.

Tu as raison, Lisette; mais je crains....

(Elle hésite.)

LISETTE.

Quoi ?

ANGÉLIQUE.

Tu connais ma mère; son esprit a si peu de fermeté !

LISETTE.

Il est vrai qu'elle est toujours du sentiment de celui qui lui parle le dernier. N'importe, ne laissons pas de l'attirer dans notre parti.... (Voyant approcher madame Oronte.) Mais je la vois.... Retirez-vous pour un moment; vous reviendrez quand je vous en ferai signe.

(Angélique se retire au fond du théâtre.)

SCÈNE V.

MADAME ORONTE, ANGÉLIQUE dans le fond, LISETTE.

LISETTE, à part, sans faire semblant de voir madame Oronte.

Il faut convenir que madame Oronte est une des plus aimables femmes de Paris.

MADAME ORONTE.

Vous êtes flatteuse, Lisette.

LISETTE, avec une feinte surprise.

Ah! madame, je ne vous voyais pas.... Ces paroles que vous venez d'entendre sont la suite d'un entretien que je viens d'avoir avec mademoiselle Angélique au sujet de son mariage. « Vous avez, lui disais-je, la « plus judicieuse de toutes les mères, la plus « raisonnable. »

MADAME ORONTE.

Effectivement, Lisette, je ne ressemble guère aux autres femmes; c'est toujours la raison qui me détermine.

LISETTE.

Sans doute.

MADAME ORONTE.

Je n'ai ni entêtement, ni caprice.

LISETTE.

Et avec cela vous êtes la meilleure mère du monde. Je mets en fait que, si votre fille avait de la répugnance à épouser Damis, vous ne voudriez pas contraindre là-dessus son inclination.

MADAME ORONTE.

Moi, la contraindre! moi, gêner ma fille! A Dieu ne plaise que je fasse la moindre violence à ses sentimens! Dites-moi, Lisette, aurait-elle de l'aversion pour Damis?

LISETTE.

Eh! mais....

(Elle hésite.)

MADAME ORONTE.

Ne me cachez rien.

LISETTE.

Puisque vous voulez savoir les choses,

madame, je vous dirai qu'elle a de la répugnance pour ce mariage.

MADAME ORONTE.

Elle a peut-être une passion dans le cœur?

LISETTE.

Oh! madame, c'est la règle. Quand une fille a de l'aversion pour un homme qu'on lui destine pour mari, cela suppose toujours qu'elle a de l'inclination pour un autre. Vous m'avez dit, par exemple, que vous haïssiez M. Oronte la première fois qu'on vous le proposa, parce que vous aimiez un officier qui mourut au siége de Candie.

MADAME ORONTE.

Il est vrai; et si ce pauvre garçon ne fût pas mort, je n'aurais jamais épousé monsieur Oronte.

LISETTE.

Eh bien! madame, mademoiselle votre fille est dans la même disposition où vous étiez avant le siége de Candie.

MADAME ORONTE.

Eh! qui est donc le cavalier qui a trouvé le secret de lui plaire?

LISETTE.

C'est ce jeune gentilhomme qui vient jouer chez vous depuis quelques jours.

MADAME ORONTE.

Qui? Valère?

LISETTE.

Lui-même.

MADAME ORONTE.

A propos, vous m'en faites souvenir : il nous regardait hier, Angélique et moi, avec des yeux si passionnés.... Êtes-vous bien assurée, Lisette, que c'est de ma fille qu'il est amoureux?

LISETTE, faisant signe à Angélique de s'approcher.

Oui, madame; il me l'a dit lui-même, et il m'a chargée de vous prier de sa part de trouver bon qu'il vienne vous en faire la demande.

ANGÉLIQUE, s'approchant, à madame Oronte.

Pardonnez, madame, si mes sentimens ne sont pas conformes aux vôtres; mais vous savez....

MADAME ORONTE, l'interrompant.

Je sais bien qu'une fille ne règle pas toujours les mouvemens de son cœur sur les vues de ses parens; mais je suis tendre, je

suis bonne, j'entre dans vos peines : en un mot, j'agrée la recherche de Valère.

ANGÉLIQUE.

Je ne puis vous exprimer, madame, tout le ressentiment que j'ai de vos bontés.

LISETTE, à madame Oronte.

Ce n'est pas assez, madame; monsieur Oronte est un petit opiniâtre : si vous ne soutenez pas avec vigueur....

MADAME ORONTE, l'interrompant.

Oh! n'ayez point d'inquiétude là-dessus; je prends Valère sous ma protection : ma fille n'aura point d'autre époux que lui; c'est moi qui vous le dis..... (Apercevant M. Oronte.) Mon mari vient. Vous allez voir de quel ton je vais lui parler.

SCÈNE VI.

M. ORONTE, MADAME ORONTE, ANGÉLIQUE, LISETTE.

MADAME ORONTE, à son mari.

Vous venez fort à propos, monsieur : j'ai à vous dire que je ne suis plus dans le dessein de marier ma fille avec Damis.

M. ORONTE.

Ah ! ah ! peut-on savoir, madame, pourquoi vous avez changé de résolution ?

MADAME ORONTE.

C'est qu'il se présente un meilleur parti pour Angélique : Valère la demande. Il n'est pas, à la vérité, si riche que Damis ; mais il est gentilhomme, et en faveur de sa noblesse nous devons lui passer son peu de bien.

LISETTE, bas.

Bon !

M. ORONTE, à sa femme.

J'estime Valère, et, sans faire attention à son peu de bien, je lui donnerais très-volontiers ma fille, si je le pouvais avec honneur ; mais cela ne se peut pas, madame.

MADAME ORONTE.

D'où vient, monsieur ?

M. ORONTE.

D'où vient ? Voulez-vous que nous manquions de parole à monsieur Orgon, notre ancien ami ? Avez-vous quelque sujet de vous plaindre de lui ?

MADAME ORONTE.

Non.

LISETTE, bas.

Courage ! ne mollissez point.

M. ORONTE, à sa femme.

Pourquoi donc lui faire un pareil affront ? Songez que le contrat est signé, que tous les préparatifs sont faits, et que nous n'attendons que Damis. La chose n'est-elle pas trop avancée pour s'en dédire ?

MADAME ORONTE.

Effectivement, je n'avais pas fait toutes ces réflexions.

LISETTE, à part.

Adieu, la girouette va tourner.

M. ORONTE, à sa femme.

Vous êtes trop raisonnable, madame, pour vouloir vous opposer à ce mariage.

MADAME ORONTE.

Oh ! je ne m'y oppose pas.

LISETTE, à part.

Mort de ma vie ! est-ce là une femme ? elle ne contredit point.

MADAME ORONTE.

Vous le voyez, Lisette, j'ai fait ce que j'ai pu pour Valère.

LISETTE, ironiquement.

Oui, vraiment, voilà un amant bien protégé!

M. ORONTE, voyant paraître La Branche.

J'aperçois le valet de Damis.

SCÈNE VII.

LA BRANCHE, M. ORONTE, MADAME ORONTE, ANGÉLIQUE, LISETTE.

LA BRANCHE, à M. et à madame Oronte.

Très-humble serviteur à monsieur et à madame Oronte.... (A Angélique.) Serviteur très-humble à mademoiselle Angélique.... A Lisette.) Bonjour, Lisette.

M. ORONTE.

Eh bien! La Branche, quelle nouvelle?

LA BRANCHE.

Monsieur Damis, votre gendre et mon maître, vient d'arriver de Chartres. Il marche sur mes pas; j'ai pris les devans pour vous en avertir.

ANGÉLIQUE, à part.

O ciel!

M. ORONTE, à La Branche.

Je l'attendais avec impatience.... Mais pourquoi n'est-il pas venu tout droit chez

moi ? Dans les termes où nous en sommes, doit-il faire ces façons-là ?

LA BRANCHE.

Oh ! monsieur, il sait trop bien vivre pour en user si familièrement avec vous. C'est le garçon de France qui a les meilleures manières ; quoique je sois son valet, je n'en puis dire que du bien.

MADAME ORONTE.

Est-il poli ? est-il sage ?

LA BRANCHE.

S'il est sage, madame ? Il a été élevé avec la plus brillante jeunesse de Paris. Tudieu ! c'est une tête bien sensée.

M. ORONTE.

Et monsieur Orgon, n'est-il pas avec lui ?

LA BRANCHE.

Non, monsieur. De vives atteintes de goutte l'ont empêché de se mettre en chemin.

M. ORONTE.

Le pauvre bonhomme !

LA BRANCHE.

Cela l'a pris subitement la veille de notre départ.

(Il tire une lettre de sa poche, et la donne à M. Oronte.)

M. ORONTE, prenant la lettre, et en lisant le dessus.

« A M. Craquet, médecin, dans la rue « du Sépulcre. »

LA BRANCHE, reprenant la lettre.

Ce n'est point cela, monsieur.

M. ORONTE, riant.

Voilà un médecin qui loge dans le quartier de ses malades.

LA BRANCHE, tirant plusieurs lettres de sa poche, et en lisant les adresses.

J'ai plusieurs lettres que je me suis chargé de rendre à leurs adresses... Voyons celle-ci.... (Il lit.) « A M. Bredouillet, avo- « cat au parlement, rue des Mauvaises- « Paroles ».... Ce n'est point encore cela : passons à l'autre.... (Il lit.) « A M. Gour- « mandin, chanoine de.... » Ouais ! je ne trouverai point celle que je cherche ?.. (Il lit.) « A M. Oronte.... » Ah ! voici la lettre de M. Orgon.... (Il donne cette dernière lettre à M. Oronte.) Il l'a écrite d'une main si tremblante, que vous n'en reconnaîtrez pas l'écriture.

M. ORONTE.

En effet, elle n'est pas reconnaissable.

LA BRANCHE.

La goutte est un terrible mal.... Le ciel

vous en veuille préserver, aussi-bien que madame Oronte, mademoiselle Angélique, Lisette, et toute la compagnie!

M. ORONTE, ouvrant la lettre et la lisant.

« Je me disposais à partir avec Damis; « mais la goutte m'en a empêché : néan-« moins, comme ma présence n'est point « absolument nécessaire à Paris, je n'ai « pas voulu que mon indisposition retardât « un mariage qui fait ma plus chère envie « et toute la consolation de ma vieillesse. « Je vous envoie mon fils; servez-lui de « père comme à votre fille. Je trouverai « bon tout ce que vous ferez.

« De Chartres.

« Votre affectionné serviteur,

« ORGON. »

(Après avoir lu.)

Que je le plains!.... (Voyant paraître Crispin vêtu des habits de Damis.) Mais qui est ce jeune homme qui s'avance? ne serait-ce point Damis?

LA BRANCHE.

C'est lui-même... (A madame Oronte.) Qu'en dites-vous, madame? n'a-t-il pas un air qui prévient en sa faveur?

MADAME ORONTE.

Il n'est pas mal fait, vraiment!

SCÈNE VIII.

CRISPIN, M. ORONTE, MADAME ORONTE, ANGÉLIQUE, LISETTE, LA BRANCHE.

CRISPIN, à La Branche.

La Branche!

LA BRANCHE.

Monsieur?

CRISPIN, montrant M. Oronte.

Est-ce là M. Oronte, mon illustre beau-père?

LA BRANCHE.

Oui; vous le voyez en propre original.

M. ORONTE, à Crispin, en l'embrassant.

Soyez le bien-venu, mon gendre, embrassez-moi.

CRISPIN, embrassant M. Oronte.

Ma joie est extrême de pouvoir vous témoigner l'extrême joie que j'ai de vous embrasser.... (Montrant madame Oronte.) Voilà sans doute l'aimable enfant qui m'est destinée?

M. ORONTE.

Non, mon gendre, c'est ma femme... (Lui montrant Angélique.) Voici ma fille Angélique.

CRISPIN.

Malepeste! la jolie famille! Je ferais volontiers ma femme de l'une, et ma maîtresse de l'autre.

MADAME ORONTE.

Cela est trop galant!... (Bas à Lisette.) Il paraît avoir de l'esprit, Lisette.

LISETTE, bas.

Et du goût même!

CRISPIN, à madame Oronte.

Quel air! quelle grâce! quelle noble fierté! Ventrebleu! madame, vous êtes tout adorable! Mon père me le disait bien : « Tu verras madame Oronte, c'est la beauté « la plus piquante! »

MADAME ORONTE.

Fi donc!

CRISPIN.

La plus désag... « Je voudrais, disait-il, « quelle fût veuve, je l'aurais bientôt épousée. »

M. ORONTE, riant.

Je lui suis, parbleu, bien obligé.

MADAME ORONTE, à Crispin.

Je l'estime infiniment, monsieur votre père... Que je suis fâchée qu'il n'ait pu venir avec vous!

CRISPIN.

Qu'il est mortifié de ne pouvoir être de la noce! Il se promettait bien de danser la bourrée avec madame Oronte.

LA BRANCHE, à M. Oronte.

Il vous prie d'achever promptement ce mariage; car il a une furieuse impatience d'avoir sa bru auprès de lui.

M. ORONTE.

Eh! mais toutes les conditions sont arrêtées entre nous et signées. Il ne reste plus qu'à terminer la chose et compter la dot.

CRISPIN.

Compter la dot? oui, c'est fort bien dit. (A La Branche.) La Branche!... (A M. Oronte.) Permettez que je donne une commission à mon valet.... (A La Branche.) Va chez le marquis.... (Bas.) Va-t'en arrêter des chevaux pour cette nuit.... Tu m'entends?... (Haut.) et tu lui diras que je lui baise les mains.

LA BRANCHE, sortant.

J'y vole.

SCÈNE IX.

M. ORONTE, MADAME ORONTE, ANGÉLIQUE, LISETTE, CRISPIN.

M. ORONTE, à Crispin.

REVENONS à votre père. Je suis très-affligé de son indisposition; mais satisfaites, je vous prie, ma curiosité. Dites-moi un peu des nouvelles de son procès.

CRISPIN, embarrassé et appelant.

La Branche!

M. ORONTE.

Vous êtes bien ému; qu'avez-vous?

CRISPIN, à part.

Maugrebleu de la question!... (A M. Oronte.) J'ai oublié de charger La Branche... (A part.) Il devait bien me parler de ce procès-là!

M. ORONTE.

Il reviendra.... Eh bien! ce procès a-t-il enfin été jugé?

CRISPIN.

Oui, Dieu merci, l'affaire en est faite.

M. ORONTE.

Et vous l'avez gagné?

CRISPIN.

Avec dépens.

M. ORONTE.

J'en suis ravi, je vous assure.

MADAME ORONTE.

Le ciel en soit loué!

CRISPIN.

Mon père avait cette affaire à cœur; il aurait donné tout son bien aux juges plutôt que d'en avoir le démenti.

M. ORONTE.

Ma foi, cette affaire lui a bien coûté de l'argent, n'est-ce pas?

CRISPIN.

Je vous en réponds.... Mais la justice est une si belle chose, qu'on ne saurait trop l'acheter!

M. ORONTE.

J'en conviens. Mais, outre cela, ce procès lui a bien donné de la peine.

CRISPIN.

Oh! cela n'est pas concevable. Il avait affaire au plus grand chicaneur, au moins raisonnable de tous les hommes.

M. ORONTE.

Qu'appelez-vous de tous les hommes? Il m'a dit que sa partie était une femme.

CRISPIN.

Oui, sa partie était une femme, d'accord; mais cette femme avait dans ses intérêts un certain vieux Normand qui lui donnait des conseils. C'est cet homme-là qui a bien fait de la peine à mon père.... Mais changeons de discours; laissons là les procès : je ne veux m'occuper que de mon mariage, et que du plaisir de voir madame Oronte.

M. ORONTE.

Eh bien ! allons, mon gendre, entrons : je vais ordonner les apprêts de vos noces.

CRISPIN, à madame Oronte, en lui présentant la main pour sortir.

Madame.

MADAME ORONTE, à Angélique.

Vous n'êtes pas à plaindre, ma fille; Damis a du mérite.

(M. et madame Oronte entrent chez eux avec Crispin.)

SCÈNE X.

ANGÉLIQUE, LISETTE.

ANGÉLIQUE.

Hélas! que vais-je devenir?

LISETTE.

Vous allez devenir femme de M. Damis ; cela n'est pas difficile à deviner.

ANGÉLIQUE, pleurant.

Ah ! Lisette ! tu sais mes sentimens, montre-toi sensible à mes peines.

LISETTE, pleurant aussi.

La pauvre enfant !

ANGÉLIQUE.

Auras-tu la dureté de m'abandonner à mon sort ?

LISETTE.

Vous me fendez le cœur !

ANGÉLIQUE.

Lisette, ma chère Lisette !

LISETTE.

Ne m'en dites pas davantage. Je suis si touchée, que je pourrais bien vous donner quelque mauvais conseil ; et je vous vois si affligée, que vous ne manqueriez pas de le suivre.

SCÈNE XI.

VALÈRE, ANGÉLIQUE, LISETTE.

VALÈRE, à part, dans le fond, sans voir d'abord Angélique.

Crispin m'a dit de ne point paraître ici de quelques jours; qu'il méditait un stratagème; mais il ne m'a point expliqué ce que c'est. Je ne puis vivre dans cette incertitude.

LISETTE, à Angélique, en apercevant Valère.

Valère vient.

VALÈRE, à part, en apercevant aussi Angélique.

Je ne me trompe point... C'est elle-même.. (A Angélique.) Belle Angélique! de grâce, apprenez-moi vous-même ma destinée. Quel sera le fruit.... (Voyant Angélique et Lisette en pleurs.) Mais quoi! vous pleurez l'une et l'autre!

LISETTE.

Eh! oui, monsieur, nous pleurons, nous nous désespérons. Votre rival est arrivé.

VALÈRE.

Qu'est-ce que j'entends?

LISETTE.

Et dès ce soir il épouse ma maîtresse.

VALÈRE.

Juste ciel !

LISETTE.

Si du moins après son mariage elle demeurait à Paris, passe encore : vous pourriez quelquefois tous deux pleurer ensemble vos déplaisirs ; mais, pour comble de chagrin, il faudra que vous pleuriez séparément.

VALÈRE.

J'en mourrai.... Mais, Lisette, qui est donc cet heureux rival qui m'enlève ce que j'ai de plus cher au monde ?

LISETTE.

On le nomme Damis.

VALÈRE.

Damis ?

LISETTE.

C'est un homme de Chartres.

VALÈRE.

Je connais tout ce pays-là, et je ne sache point qu'il y ait un autre Damis que le fils de M. Orgon.

LISETTE.

Justement, c'est le fils de M. Orgon qui est votre rival.

VALÈRE.

Ah ! si nous n'avons que ce Damis à craindre, nous devons nous rassurer.

ANGÉLIQUE.

Que dites-vous, Valère?

VALÈRE.

Cessons de nous affliger, charmante Angélique : Damis, depuis huit jours, s'est marié à Chartres.

LISETTE.

Bon !

ANGÉLIQUE, à Valère.

Vous vous moquez, Valère? Damis est ici, qui s'apprête à recevoir ma main.

LISETTE, à Valère.

Il est en ce moment au logis avec M. et madame Oronte.

VALÈRE

Damis est de mes amis; et il n'y a pas huit jours qu'il m'a écrit.... J'ai sa lettre chez moi.

ANGÉLIQUE.

Que vous mande-t-il?

VALÈRE.

Qu'il s'est marié secrètement à Chartres, avec une fille de condition.

LISETTE.

Marié secrètement ?.... Oh ! oh ! approfondissons un peu cette affaire. Il me paraît qu'elle en vaut bien la peine.... Allez, monsieur, allez quérir cette lettre, et ne perdez point de temps.

VALÈRE.

Dans un moment je suis de retour.

(Il s'en va.)

SCÈNE XII.

ANGÉLIQUE, LISETTE.

LISETTE.

Et nous, ne négligeons point cette nouvelle. Je suis fort trompée si nous n'en tirons pas quelque avantage. Elle nous servira du moins à faire suspendre pour quelque temps votre mariage.... (A Angélique, en voyant paraître Oronte, qui a aperçu Valère s'éloigner.) Je vois venir M. Oronte : pendant que je la lui apprendrai, courez en faire part à madame votre mère.

(Angélique rentre.)

SCÈNE XIII.

M. ORONTE, LISETTE.

M. ORONTE.

Valère vient de vous quitter, Lisette?

LISETTE.

Oui, monsieur; il vient de nous dire une chose qui vous surprendra, sur ma parole.

M. ORONTE.

Et quoi?

LISETTE.

Par ma foi! Damis est un plaisant homme de vouloir avoir deux femmes, pendant que tant d'honnêtes gens sont si fâchés d'en avoir une.

M. ORONTE.

Explique-toi, Lisette.

LISETTE.

Damis est marié : il a épousé secrètement une fille de Chartres, une fille de qualité.

M. ORONTE

Bon! cela se peut-il, Lisette?

LISETTE.

Il n'y a rien de plus véritable, monsieur.

Damis l'a mandé lui-même à Valère, qui est son ami.

M. ORONTE.

Tu me contes une fable, te dis-je.

LISETTE.

Non, monsieur, je vous assure; Valère est allé quérir la lettre ; il ne tiendra qu'à vous de la voir.

M. ORONTE.

Encore un coup, je ne puis croire ce que tu dis.

LISETTE.

Eh! monsieur, pourquoi ne le croiriez-vous pas ? Les jeunes gens ne sont-ils pas aujourd'hui capables de tout ?

M. ORONTE.

Il est vrai qu'ils sont plus corrompus qu'ils ne l'étaient de mon temps.

LISETTE.

Que savons-nous si Damis n'est point un de ces petits scélérats qui ne se font point un scrupule de la pluralité des dots? Cependant, la personne qu'il a épousée étant de condition, ce mariage clandestin aura des suites qui ne seront pas fort agréables pour vous.

M. ORONTE.

Ce que tu dis ne laisse pas de mériter qu'on y fasse quelque attention.

LISETTE.

Comment, quelque attention ! si j'étais à votre place, avant que de livrer ma fille je voudrais du moins être éclairci de la chose.

M. ORONTE.

Tu as raison.. (Apercevant La Branche.) Je vois paraître le valet de Damis ; il faut que je le sonde finement.... Retire-toi, Lisette, et me laisse avec lui.

LISETTE, à part, en s'en allant.

Si cette nouvelle pouvait se confirmer !

SCÈNE XIV.

M. ORONTE, LA BRANCHE.

M. ORONTE.

Approche, La Branche ; viens çà. Je te trouve une physionomie d'honnête homme.

LA BRANCHE.

Oh ! monsieur, sans vanité, je suis encore plus honnête homme que ma physionomie.

M. ORONTE.

J'en suis bien aise.... Écoute, ton maître a la mine d'un vert galant.

LA BRANCHE.

Tudieu! c'est un joli homme. Les femmes en sont folles. Il a un certain air libre qui les charme. M. Orgon, en le mariant, assure le repos de trente familles pour le moins.

M. ORONTE.

Cela étant, je ne m'étonne point qu'il ait poussé à bout une fille de qualité.

LA BRANCHE.

Que dites-vous?

M. ORONTE.

Il faut, mon ami, que tu me confesses la vérité. Je sais tout : je sais que Damis est marié, qu'il a épousé une fille de Chartres.

LA BRANCHE, à part.

Ouf!

M. ORONTE.

Tu te troubles.... Je vois qu'on m'a dit vrai : tu es un fripon.

LA BRANCHE.

Moi, monsieur?

M. ORONTE.

Oui, toi, pendard ! Je suis instruit de votre dessein, et je prétends te faire punir comme complice d'un projet si criminel.

LA BRANCHE.

Quel projet, monsieur ? Que je meure si je comprends....

M. ORONTE, l'interrompant.

Tu feins d'ignorer ce que je veux dire, traître ! mais, si tu ne me fais tout à l'heure un aveu sincère de toutes choses, je vais te mettre entre les mains de la justice.

LA BRANCHE.

Faites tout ce qu'il vous plaira, monsieur, je n'ai rien à vous avouer. J'ai beau donner la torture à mon esprit, je ne devine point le sujet de plaintes que vous pouvez avoir contre moi.

M. ORONTE.

Tu ne veux donc pas parler ?... (Appelant.) Holà ! quelqu'un ! Qu'on me fasse venir un commissaire.

LA BRANCHE.

Attendez, monsieur, point de bruit. Tout innocent que je suis, vous le prenez sur un ton qui ne laisse pas d'embarrasser mon in-

nocence. Allons, éclaircissons-nous tous deux de sang-froid. Çà, qui vous a dit que mon maître était marié ?

M. ORONTE.

Qui ? Il l'a mandé lui-même à un de ses amis, à Valère.

LA BRANCHE.

A Valère, dites-vous ?

M. ORONTE.

A Valère, oui. Que répondras-tu à cela ?

LA BRANCHE, riant.

Rien... Parbleu ! le trait est excellent !... (A part.) Ah ! ah ! M. Valère, vous ne vous y prenez pas mal, ma foi.

M. ORONTE.

Comment ! qu'est-ce que cela signifie ?

LA BRANCHE, riant.

On nous l'avait bien dit, qu'il nous régalerait tôt ou tard d'un plat de sa façon. Il n'y a pas manqué, comme vous voyez.

M. ORONTE.

Je ne vois point cela.

LA BRANCHE.

Vous l'allez voir, vous l'allez voir. Premièrement, ce Valère aime mademoiselle votre fille, je vous en avertis.

M. ORONTE.

Je le sais bien.

LA BRANCHE.

Lisette est dans ses intérêts : elle entre dans toutes les mesures qu'il prend pour faire réussir sa recherche. Je vais parier que c'est elle qui vous aura débité ce mensonge-là.

M. ORONTE.

Il est vrai.

LA BRANCHE.

Dans l'embarras où l'arrivée de mon maître les a jetés tous deux, qu'ont-ils fait? Ils ont fait courir le bruit que Damis était marié. Valère même montre une lettre supposée, qu'il dit avoir reçue de mon maître, et tout cela, vous m'entendez bien, pour suspendre le mariage d'Angélique.

M. ORONTE, à part.

Ce qu'il dit est assez vraisemblable.

LA BRANCHE.

Et pendant que vous approfondirez ce faux bruit, Lisette gagnera l'esprit de sa maîtresse, et lui fera faire quelque mauvais pas, après quoi vous ne pourrez plus la refuser à Valère.

M. ORONTE, à part.

Hon, hon! ce raisonnement est assez raisonnable.

LA BRANCHE.

Mais, ma foi, les trompeurs seront trompés. M. Oronte est homme d'esprit, homme de tête; ce n'est point à lui qu'il faut se jouer.

M. ORONTE.

Non, parbleu!

LA BRANCHE.

Vous savez toutes les rubriques du monde, toutes les ruses qu'un amant met en usage pour supplanter son rival.

M. ORONTE.

Je t'en réponds... Je vois bien que ton maître n'est point marié... Admirez un peu la fourberie de Valère : Il assure qu'il est intime ami de Damis, et je vais parier qu'ils ne se connaissent seulement pas.

LA BRANCHE.

Sans doute... Malepeste! monsieur, que vous êtes pénétrant! Comment! rien ne vous échappe.

M. ORONTE.

Je ne me trompe guère dans mes conjec-

tures... (Voyant paraître Crispin.) J'aperçois ton maître ; je veux rire avec lui de son prétendu mariage... (Riant.) Ah! ah! ah! ah!

LA BRANCHE, riant aussi.

Hé! hé! hé! hé! hé! hé! hé!

SCÈNE XV.

CRISPIN, M. ORONTE, LA BRANCHE.

M. ORONTE, à Crispin, en riant.

Vous ne savez pas, mon gendre, ce que l'on dit de vous? Que cela est plaisant! On m'est venu donner avis, mais avis comme d'une chose assurée, que vous étiez marié. Vous avez, dit-on, épousé secrètement une fille de Chartres. Ah! ah! ah! ah! est-ce que vous ne trouvez pas cela plaisant?

LA BRANCHE, riant, et faisant des signes à Crispin.

Hé! hé! hé! hé! il n'y a rien de si plaisant!

CRISPIN.

Ho! ho! ho! ho! cela est tout-à-fait plaisant!

M. ORONTE.

Un autre, j'en suis sûr, serait assez sot pour donner là-dedans; mais moi, serviteur!

LA BRANCHE.

Oh ! diable, M. Oronte est un des plus gros génies !

CRISPIN.

Je voudrais savoir qui peut être l'auteur d'un bruit si ridicule.

LA BRANCHE.

Monsieur dit que c'est un gentilhomme appelé Valère.

CRISPIN, faisant l'étonné.

Valère ? qui est cet homme-là ?

LA BRANCHE, à M. Oronte.

Vous voyez bien, monsieur, qu'il ne le connaît pas. (A Crispin.) Eh ! là, c'est ce jeune homme que tu sais... que vous savez, dis-je... qui est votre rival, à ce qu'on nous a dit.

CRISPIN.

Eh ! oui, oui, je m'en souviens : à telles enseignes qu'on nous a dit qu'il a peu de bien, et qu'il doit beaucoup ; mais qu'il couche en joue la fille de M. Oronte, et que ses créanciers font des vœux très-ardens pour la réussite de ce mariage.

M. ORONTE.

Ils n'ont qu'à s'y attendre, vraiment ! ils n'ont qu'à s'y attendre !

LA BRANCHE.

Il n'est pas sot ce Valère, il n'est parbleu pas sot!

M. ORONTE.

Je ne suis pas bête, non plus; je ne suis palsembleu pas bête! et, pour le lui faire voir, je vais de ce pas chez mon notaire... (A Crispin.) ou plutôt, Damis, j'ai une proposition à vous faire. Je suis convenu, je l'avoue, avec M. Orgon, de vous donner vingt mille écus en argent comptant; mais voulez-vous prendre pour cette somme ma maison du faubourg Saint-Germain? elle m'a coûté plus de quatre-vingt mille francs à bâtir.

CRISPIN.

Je suis homme à tout prendre; mais, entre nous, j'aimerais mieux de l'argent comptant.

LA BRANCHE, à M. Oronte.

L'argent, comme vous savez, est plus portatif.

M. ORONTE.

Assurément.

CRISPIN.

Oui, cela se met mieux dans une valise.

C'est qu'il se vend une terre auprès de Chartres; je voudrais bien l'acheter.

LA BRANCHE, à M. Oronte.

Ah! monsieur, la belle acquisition! Si vous aviez vu cette terre-là, vous en seriez charmé.

CRISPIN, à M. Oronte.

Je l'aurai pour vingt-cinq mille écus, et je suis assuré qu'elle en vaut bien soixante mille.

LA BRANCHE, à M. Oronte.

Du moins, monsieur, du moins. Comment! sans parler du reste, il y a deux étangs où l'on pêche chaque année pour deux mille francs de goujons.

M. ORONTE, à Crispin.

Il ne faut pas laisser échapper une si belle occasion. Écoutez. J'ai chez mon notaire cinquante mille écus que je réservais pour acheter le château d'un certain financier qui va bientôt disparaître; je veux vous en donner la moitié.

CRISPIN, embrassant M. Oronte.

Ah! quelle bonté, M. Oronte! je n'en perdrai jamais la mémoire; une éternelle re-

connaissance... mon cœur... enfin j'en suis tout pénétré !

LA BRANCHE.

M. Oronte est le phénix des beaux-pères.

M. ORONTE.

Je vais vous quérir cet argent... Mais je rentre auparavant pour donner cet avis à ma femme.

CRISPIN.

Les créanciers de Valère vont se pendre.

M. ORONTE.

Qu'ils se pendent. Je veux que dans une heure vous épousiez ma fille.

CRISPIN.

Ah ! ah ! ah ! que cela sera plaisant !

LA BRANCHE.

Oui, oui, c'est cela qui sera tout-à-fait drôle !

(M. Oronte s'en va.)

SCÈNE XVI.

CRISPIN, LA BRANCHE.

CRISPIN.

Il faut que mon maître ait eu un éclaircissement avec Angélique, et qu'il connaisse Damis.

LA BRANCHE.

Ils se connaissent si bien, qu'ils s'écrivent, comme tu vois. Mais, grâce à mes soins, M. Oronte est prévenu contre Valère, et j'espère que nous aurons la dot en croupe avant qu'il soit désabusé.

CRISPIN, voyant paraître Valère.

O ciel!

LA BRANCHE.

Qu'as-tu, Crispin?

CRISPIN.

Mon maître vient ici.

LA BRANCHE.

Le fâcheux contre-temps!

SCENE XVII.

VALÈRE, CRISPIN, LA BRANCHE.

VALÈRE, à part, dans le fond, et tenant une lettre à la main.

Je puis, avec cette lettre, entrer chez M. Oronte... (Apercevant Crispin, qu'il ne reconnaît pas d'abord.) Mais je vois un jeune homme. Serait-ce Damis? Abordons-le : il faut que je m'éclaircisse... (Reconnaissant Crispin.) Juste ciel! c'est Crispin!

CRISPIN.

C'est moi-même. Que diable venez-vous faire ici? Ne vous ai-je pas défendu d'approcher de la maison de M. Oronte? Vous allez détruire tout ce que mon industrie a fait pour vous.

VALÈRE.

Il n'est pas nécessaire d'employer aucun stratagème pour moi, mon cher Crispin.

CRISPIN.

Pourquoi?

VALÈRE.

Je sais le nom de mon rival : il s'appelle Damis. Je n'ai rien à craindre, il est marié.

CRISPIN.

Damis marié?... (Montrant la Branche.) Tenez, monsieur, voilà son valet, que j'ai mis dans vos intérêts. Il va vous dire de ses nouvelles.

VALÈRE.

Serait-il possible que Damis ne m'eût pas mandé une chose véritable? A quel propos m'avoir écrit dans ces termes?

(Il lit la lettre qu'il tient à la main, et qui est de Damis.)

« De Chartres.

« Vous saurez, cher ami, que je me suis

« marié en cette ville ces jours passés. J'ai
« épousé secrètement une fille de condition ;
« j'irai bientôt à Paris, où je prétends vous
« faire de vive voix tout le détail de ce
« mariage.

« DAMIS. »

LA BRANCHE.

Ah! monsieur, je suis au fait. Dans le temps que mon maître vous a écrit cette lettre, il avait effectivement ébauché un mariage; mais M. Orgon, au lieu d'approuver l'ébauche, a donné une grosse somme au père de la fille, et a, par ce moyen, assoupi la chose.

VALÈRE.

Damis n'est donc point marié?

LA BRANCHE.

Bon!

CRISPIN, à Valère.

Eh! non.

VALÈRE.

Ah! mes enfans, j'implore votre secours... (A Crispin.) Quelle entreprise as-tu formée, Crispin? Tu n'as pas voulu tantôt m'en instruire. Ne me laisse pas plus long-temps dans l'incertitude. Pourquoi ce déguise-

ment? Que prétends-tu faire en ma faveur?

CRISPIN.

Votre rival n'est point encore à Paris. Il n'y sera que dans deux jours. Je veux avant ce temps-là dégoûter M. et madame Oronte de son alliance.

VALÈRE.

De quelle manière?

CRISPIN.

En passant pour Damis. J'ai déjà fait beaucoup d'extravagances : je tiens des discours insensés; je fais des actions ridicules qui révoltent à tout moment contre moi le père et la mère d'Angélique. Vous connaissez le caractère de madame Oronte, elle aime les louanges; je lui dis des duretés qu'un petit-maître n'oserait dire à une femme de robe.

VALÈRE.

Eh bien?

CRISPIN.

Eh bien! je ferai et dirai tant de sottises, qu'avant la fin du jour je prétends qu'ils me chassent et qu'ils prennent la résolution de vous donner Angélique.

VALÈRE.

Et Lisette, entre-t-elle dans ce stratagème ?

CRISPIN.

Oui, monsieur ; elle agit de concert avec nous.

VALÈRE.

Ah ! Crispin, que ne te dois-je pas !

CRISPIN, lui montrant La Branche.

Demandez par plaisir à ce garçon-là si je joue bien mon rôle.

LA BRANCHE, à Valère.

Ah ! monsieur, que vous avez là un domestique adroit ! C'est le plus grand fourbe de Paris !.... Il m'arrache cet éloge. Je ne le seconde pas mal, à la vérité ; et, si notre entreprise réussit, vous ne m'aurez pas moins d'obligation qu'à lui.

VALÈRE.

Vous pouvez tous deux compter sur ma reconnaissance ; je vous promets....

CRISPIN, l'interrompant.

Eh! monsieur, laissez là les promesses. Songez que, si l'on vous voyait avec nous, tout serait perdu. Retirez-vous, et ne paraissez point ici d'aujourd'hui.

VALÈRE.

Je me retire donc.... Adieu, mes amis; je me repose sur vos soins.

LA BRANCHE.

Ayez l'esprit tranquille, monsieur. Éloignez-vous vite; abandonnez-nous votre fortune.

VALÈRE.

Souvenez-vous que mon sort....

CRISPIN, l'interrompant.

Que de discours!

VALÈRE.

Dépend de vous.

CRISPIN, le repoussant.

Allez-vous-en, vous dis-je.

(Valère s'en va.)

SCÈNE XVIII.

CRISPIN, LA BRANCHE.

LA BRANCHE.

ENFIN il est parti.

CRISPIN.

Je respire.

LA BRANCHE.

Nous avons eu une alarme assez chaude...

Je mourais de peur que monsieur Oronte ne nous surprît avec ton maître.

CRISPIN.

C'est ce que je craignais aussi. Mais, comme nous n'avions que cela à craindre, nous sommes assurés du succès de notre projet. Nous pouvons à présent choisir la route que nous avons à prendre. As-tu arrêté des chevaux pour cette nuit ?

LA BRANCHE, regardant dans l'éloignement.

Oui.

CRISPIN.

Bon !... Je suis d'avis que nous prenions le chemin de Flandres.

LA BRANCHE, regardant toujours au loin et avec distraction.

Le chemin de Flandres ?.... Oui, c'est fort bien raisonné. J'opine aussi pour le chemin de Flandres.

CRISPIN.

Que regardes-tu donc avec tant d'attention ?

LA BRANCHE, de même.

Je regarde.... Oui.., non.... Ventrebleu ! serait-ce lui ?

CRISPIN.

Qui, lui?

LA BRANCHE, de même.

Hélas! voilà toute sa figure.

CRISPIN.

La figure de qui?

LA BRANCHE, de même.

Crispin, mon pauvre Crispin! c'est M. Orgon.

CRISPIN.

Le père de Damis?

LA BRANCHE.

Lui-même.

CRISPIN.

Le maudit vieillard!

LA BRANCHE.

Je crois que tous les diables sont déchaînés contre la dot.

CRISPIN, regardant du côté d'où vient M. Orgon.

Il vient ici... Il va entrer chez M. Oronte, et tout va se découvrir.

LA BRANCHE.

C'est ce qu'il faut empêcher, s'il est possible... Va m'attendre à l'auberge... Ce que je crains le plus, c'est que M. Oronte ne sorte pendant que je lui parlerai.

(Crispin s'éloigne.)

SCÈNE XIX.

M. ORGON, LA BRANCHE.

M. ORGON, à part, sans voir d'abord La Branche.

Je ne sais quel accueil je vais recevoir de M. et de madame Oronte.

LA BRANCHE, à part.

Vous n'êtes pas encore chez eux..... (A. M. Orgon.) Serviteur à M. Orgon.

M. ORGON.

Ah! je ne te voyais pas La Branche.

LA BRANCHE.

Comment! monsieur, c'est donc ainsi que vous surprenez les gens? Qui vous croyait à Paris?

M. ORGON.

Je suis parti de Chartres peu de temps après toi, parce que j'ai fait réflexion qu'il valait mieux que je parlasse moi-même à M. Oronte, et qu'il n'était pas honnête de retirer ma parole par le ministère d'un valet.

LA BRANCHE.

Vous êtes délicat sur les bienséances, à ce que je vois. Si bien donc que vous allez trouver M. et madame Oronte?

M. ORGON.

C'est mon dessein.

LA BRANCHE.

Rendez grâce au ciel de me rencontrer ici à propos pour vous en empêcher.

M. ORGON.

Comment! les a-tu déjà vus, toi, La Branche?

LA BRANCHE.

Eh! oui, morbleu! je les ai vus. Je sors de chez eux. Madame Oronte est dans une colère horrible contre vous.

M. ORGON.

Contre moi?

LA BRANCHE.

Contre vous... « Eh quoi! a-t-elle dit, « M. Orgon nous manque de parole! Qui « l'aurait cru? Ma fille désormais ne doit « plus espérer d'établissement. »

M. ORGON.

Quel tort cela peut-il faire à sa fille?

LA BRANCHE.

C'est ce que je lui ai répondu; mais comment voulez-vous qu'une femme en colère entende raison? c'est tout ce qu'elle peut faire de sang-froid. Elle a fait là-des-

sus des raisonnemens bourgeois.... On ne croira point dans le monde, a-t-elle dit, que Damis ait été obligé d'épouser une fille de Chartres; on dira plutôt que M. Orgon a approfondi nos biens, et que, ne les ayant pas trouvés solides, il a retiré sa parole.

M. ORGON.

Fi donc! peut-elle s'imaginer qu'on dira cela ?

LA BRANCHE.

Vous ne sauriez croire jusqu'a quel point la fureur s'est emparée de ses sens!... Elle a les yeux dans la tête.... elle ne connaît personne.... Elle m'a pris à la gorge, et j'ai eu toutes les peines du monde à me tirer de ses griffes.

M. ORGON.

Et M. Oronte ?

LA BRANCHE.

Oh! pour M. Oronte, je l'ai trouvé plus modéré, lui.... Il m'a seulement donné deux soufflets.

M. ORGON.

Tu m'étonnes, La Branche. Peuvent-ils être capables d'un pareil emportement ? et

doivent-ils trouver mauvais que j'aie consenti au mariage de mon fils? Ne leur en as-tu pas expliqué toutes les circonstances?

LA BRANCHE.

Pardonnez-moi. Je leur ai dit que, monsieur votre fils ayant commencé par où l'on finit d'ordinaire, la famille de votre bru se préparait à vous faire un procès, que vous avez sagement prévenu en unissant les parties.

M. ORGON.

Ils ne se sont pas rendus à cette raison?

LA BRANCHE.

Bon! rendus! ils sont bien en état de se rendre. Si vous m'en croyez, monsieur, vous retournerez à Chartres tout à l'heure.

M. ORGON, voulant entrer chez M. Oronte.

Non, La Branche; je veux les voir, et leur représenter si bien les choses, que...

LA BRANCHE, l'interrompant et le retenant.

Vous n'entrerez pas, monsieur, je vous assure. Je ne souffrirai point que vous alliez vous faire dévisager. Si vous leur voulez parler absolument, laissez passer leurs premiers transports.

M. ORGON.

Cela est de bon sens.

LA BRANCHE.

Remettez votre visite à demain. Ils seront plus disposés à vous recevoir.

M. ORGON.

Tu as raison ; ils seront dans une situation moins violente. Allons, je veux suivre ton conseil.

LA BRANCHE.

Cependant, monsieur, vous ferez ce qu'il vous plaira, vous êtes le maître.

M. ORGON.

Non, non.... Viens, La Branche : je les verrai demain.

LA BRANCHE.

Je marche sur vos pas....

(M. Orgon s'en va.)

SCÈNE XX.

LA BRANCHE, seul.

Ou plutôt je vais trouver Crispin.... Nous voilà pour le coup au-dessus de toutes les difficultés... Il ne me reste plus qu'un petit scrupule au sujet de la dot. Il me fâche de la partager avec un associé; car enfin,

Angélique ne pouvant être à mon maître, il me semble que la dot m'appartient de droit tout entière. Comment tromperai-je Crispin ? Il faut que je lui conseille de passer la nuit avec Angélique... Ce sera sa femme une fois; il l'aime, et il est homme à suivre ce conseil. Pendant qu'il s'amusera à la bagatelle, je déménagerai avec le solide.... Mais, non ; rejetons cette pensée. Ne nous brouillons point avec un homme qui en sait aussi long que moi. Il pourrait bien quelque jour avoir sa revanche ; d'ailleurs ce serait aller contre nos lois. Nous autres gens d'intrigue, nous nous gardons les uns aux autres une fidélité plus exacte que les honnêtes gens.... (Voyant paraître M. Oronte avec Lisette.) Voici M. Oronte qui sort de chez lui pour aller chez son notaire... Quel bonheur d'avoir éloigné d'ici M. Orgon !

(Il s'en va.)

SCÈNE XXI.

M. ORONTE, LISETTE.

LISETTE.

Je vous le dis encore, monsieur, Valère

est honnête homme, et vous devez approfondir....

M. ORONTE, l'interrompant.

Tout n'est que trop approfondi, Lisette. Je sais que vous êtes dans les intérêts de Valère, et je suis fâché que vous n'ayez pas inventé ensemble un meilleur expédient pour m'obliger à différer le mariage de Damis.

LISETTE.

Quoi! monsieur, vous vous imaginez....

M. ORONTE, l'interrompant.

Non, Lisette, je ne m'imagine rien. Je suis facile à tromper; moi! je suis le plus pauvre génie du monde.... Allez, Lisette, dites à Valère qu'il ne sera jamais mon gendre : c'est de quoi il peut assurer messieurs ses créanciers.

(Il s'en va.)

SCÈNE XXII.

LISETTE, seule.

Ouais! que signifie tout ceci? Il y a quelque chose là-dedans qui passe ma pénétration.

SCÈNE XXIII.

VALÈRE, LISETTE.

VALÈRE, à part, sans voir d'abord Lisette.

Quoi que m'ait dit Crispin, je ne puis attendre tranquillement le succès de son artifice. Après tout, je ne sais pourquoi il m'a recommandé avec tant de soin de ne point paraître ici; car enfin, au lieu de détruire son stratagème, je pourrais l'appuyer.

LISETTE.

Ah! monsieur...

VALÈRE.

Eh bien! Lisette.

LISETTE.

Vous avez tardé bien long-temps.... Où est la lettre de Damis?

VALÈRE, tirant une lettre de sa poche, et la lui montrant.

La voici... Mais elle nous sera inutile. Dis-moi plutôt, Lisette, comment va le stratagème?

LISETTE.

Quel stratagème?

VALÈRE.

Celui que Crispin a imaginé pour mon amour.

LISETTE.

Crispin ! qu'est-ce que c'est que ce Crispin ?

VALÈRE.

Eh parbleu ! c'est mon valet.

LISETTE.

Je ne le connais pas.

VALÈRE.

C'est pousser trop loin la dissimulation, Lisette. Crispin m'a dit que vous étiez tous deux d'intelligence.

LISETTE.

Je ne sais ce que vous voulez dire, monsieur.

VALÈRE.

Ah ! c'en est trop : je perds patience ; je suis au désespoir !

SCÈNE XXIV.

MADAME ORONTE, ANGÉLIQUE, VALÈRE, LISETTE.

MADAME ORONTE, à Valère.

Je suis bien aise de vous trouver, Va-

lère, pour vous faire des reproches. Un galant homme doit-il supposer des lettres ?

VALÈRE.

Supposer, moi, madame ! qui peut m'avoir rendu ce mauvais office auprès de vous ?

LISETTE, à madame Oronte.

Eh ! madame, monsieur Valère n'a rien supposé. Il y a de la manigance en cette affaire. (Apercevant venir M. Oronte et M. Orgon) Mais voici M. Oronte qui revient. M. Orgon est avec lui. Nous allons tout découvrir.

SCÈNE XXV.

M. ORONTE, M. ORGON, Mme ORONTE, VALÈRE, ANGÉLIQUE, LISETTE.

M. ORONTE, à M. Orgon.

Il y a de la friponnerie là-dedans, monsieur Orgon.

M. ORGON.

C'est ce qu'il faut éclaircir, monsieur Oronte.

M. ORONTE, à sa femme.

Madame, je viens de rencontrer mon-

sieur Orgon en allant chez mon notaire. Il vient, dit-il, à Paris pour retirer sa parole. Damis est effectivement marié.

ANGÉLIQUE, à part.

Qu'est-ce que j'entends !

M. ORGON, à madame Oronte.

Il est vrai, madame; et quand vous saurez toutes les circonstances de ce mariage, vous excuserez....

M. ORONTE, à sa femme.

M. Orgon n'a pu se dispenser d'y consentir; mais ce que je ne comprends pas, c'est qu'il assure que son fils est actuellement à Chartres.

M. ORGON.

Sans doute.

MADAME ORONTE.

Cependant il y a ici un jeune homme qui se dit votre fils.

M. ORGON.

C'est un imposteur.

M. ORONTE.

Et La Branche, ce même valet qui était ici avec vous il y a quinze jours, l'appelle son maître.

M. ORGON.

La Branche, dites-vous? Ah! le pendard! je ne m'étonne plus s'il m'a tout à l'heure empêché d'entrer chez vous. Il m'a dit que vous étiez tous deux dans une colère épouvantable contre moi, et que vous l'aviez maltraité, lui.

MADAME ORONTE.

Le menteur!

LISETTE, à part.

Je vois l'enclouure, ou peu s'en faut.

VALÈRE, à part.

Mon traître se serait-il joué de moi?

M. ORONTE, voyant paraître La Branche et Crispin.

Nous allons approfondir cela, car les voici tous deux.

SCÈNE XXVI.

CRISPIN, LA BRANCHE, M. ORONTE, Mme ORONTE, M. ORGON, VALÈRE, ANGÉLIQUE, LISETTE.

CRISPIN, à M. Oronte, sans voir d'abord Valère et M. Orgon.

Eh bien! monsieur Oronte, tout est-il prêt? notre mariage.... (Apercevant Valère et M. Orgon.) Ouf! qu'est-ce que je vois?

LA BRANCHE, bas à Crispin, en apercevant aussi Valère et M. Orgon.

Aïe ! nous sommes découverts : sauvons-nous.

(Il veut se sauver avec Crispin, mais Valère court a eux et les arrête.)

VALÈRE.

Oh ! vous ne nous échapperez pas, messieurs les marauds, et vous serez traités comme vous le méritez.

(Valère prend Crispin au collet; M. Oronte et M. Orgon se saisissent de La Branche.)

M. ORONTE, à Crispin et à La Branche.

Ah ! ah ! nous vous tenons, fourbes.

M. ORGON, à La Branche, en montrant Crispin.

Dis-nous, méchant, qui est cet autre fripon que tu fais passer pour Damis.

VALÈRE.

C'est mon valet.

MADAME ORONTE.

Un valet, juste ciel ! un valet!

VALÈRE.

Un perfide, qui me fait accroire qu'il est dans mes intérêts, pendant qu'il emploie pour me tromper le plus noir de tous les artifices.

CRISPIN.

Doucement, monsieur, doucement, ne jugeons point sur les apparences.

M. ORGON, à La Branche.

Et toi, coquin, voilà donc comme tu fais les commissions que je te donne !

LA BRANCHE.

Allons, monsieur, allons, bride en main, s'il vous plaît : ne condamnons point les gens sans les entendre.

M. ORGON.

Quoi ! tu voudrais soutenir que tu n'es pas un maître fripon ?

LA BRANCHE, feignant de pleurer.

Je suis un fripon, fort bien; voyez les douceurs qu'on s'attire en servant avec affection.

VALÈRE, à Crispin.

Tu ne demeureras pas d'accord non plus, toi, que tu es un fourbe, un scélérat ?

CRISPIN, avec un fort emportement.

Scélérat ! fourbe ! Que diable, monsieur, vous me prodiguez des épithètes qui ne me conviennent point du tout !

VALÈRE.

Nous aurons encore tort de soupçonner votre fidélité, traîtres?

M. ORONTE, à La Branche et à Crispin.

Que direz-vous pour vous justifier, misérables?

LA BRANCHE.

Tenez, voilà Crispin qui va vous tirer d'erreur.

CRISPIN, à M. Oronte.

La Branche vous expliquera la chose en deux mots.

LA BRANCHE.

Parle, Crispin, fais-leur voir notre innocence.

CRISPIN.

Parle toi-même, La Branche, tu les auras bientôt désabusés.

LA BRANCHE.

Non, non; tu débrouilleras mieux le fait.

CRISPIN, à M. Oronte et à Valère.

Eh bien, messieurs, je vais vous dire la chose tout naturellement : j'ai pris le nom de Damis pour dégoûter, par mon air ridicule, M. et madame Oronte de l'alliance de M. Orgon, et les mettre par là dans une

disposition favorable pour mon maître; mais au lieu de les rebuter par mes manières impertinentes, j'ai eu le malheur de leur plaire. Ce n'est pas ma faute, une fois.

M. ORONTE.

Cependant, si on t'avait laissé faire, tu aurais poussé la feinte jusqu'à épouser ma fille ?

CRISPIN.

Non, monsieur; demandez à La Branche; nous venions ici vous découvrir tout.

VALÈRE.

Vous ne sauriez donner à votre perfidie des couleurs qui puissent nous éblouir. Puisque Damis est marié, il était inutile que Crispin fît le personnage qu'il a fait.

CRISPIN.

Eh bien, messieurs, puisque vous ne voulez pas nous absoudre comme innocens, faites-nous donc grâce comme à des coupables. Nous implorons votre bonté.

(Il se jette aux genoux de M. Oronte.)

LA BRANCHE, se jetant aussi à genoux.

Oui, nous avons recours à votre clémence.

CRISPIN, à M. Oronte.

Franchement, la dot nous a tentés. Nous

sommes accoutumés à faire des fourberies; pardonnez-nous celle-ci à cause de l'habitude.

M. ORONTE.

Non, non, votre audace ne demeurera point impunie.

LA BRANCHE.

Eh! monsieur, laissez-vous toucher. Nous vous en conjurons par les beaux yeux de madame Oronte!

CRISPIN, à M. Oronte.

Par la tendresse que vous devez avoir pour une femme si charmante!

MADAME ORONTE, à son mari.

Ces pauvres garçons me font pitié! je demande grâce pour eux.

LISETTE, à part.

Les habiles fripons que voilà!

M. ORGON, à La Branche et à Crispin.

Vous êtes bien heureux, pendards, que madame Oronte intercède pour vous.

M. ORONTE, à La Branche et à Crispin.

J'avais grande envie de vous faire punir; mais, puisque ma femme le veut, oublions le passé. Aussi-bien je donne aujourd'hui

ma fille à Valère, il ne faut songer qu'à se réjouir... On vous pardonne donc; et même, si vous voulez me promettre que vous vous corrigerez, je serai encore assez bon pour me charger de votre fortune.

CRISPIN, se relevant.

Oh! monsieur, nous vous le promettons.

LA BRANCHE, se relevant aussi.

Oui, monsieur... nous sommes si mortifiés de n'avoir pas réussi dans notre entreprise, que nous renonçons à toutes les fourberies.

M. ORONTE.

Vous avez de l'esprit; mais il en faut faire un meilleur usage; et, pour vous rendre honnêtes gens, je veux vous mettre tous deux dans les affaires... (A La Branche.) J'obtiendrai pour toi, La Branche, une bonne commission.

LA BRANCHE.

Je vous réponds, monsieur, de ma bonne volonté.

M. ORONTE, à Crispin.

Et pour le valet de mon gendre, je lui ferai épouser la filleule d'un sous-fermier de mes amis.

CRISPIN.

Je tâcherai, monsieur, de mériter par ma complaisance toutes les bontés du parrain.

M. ORONTE.

Ne demeurons pas ici plus long-temps... Entrons... (A M. Orgon.) J'espère que M. Orgon voudra bien honorer de sa présence les noces de ma fille?

M. ORGON.

J'y veux danser avec madame Oronte.

(Il donne la main à madame Oronte, et Valère à Angélique, pour rentrer chez M. Oronte.)

FIN DE CRISPIN RIVAL DE SON MAÎTRE.

TURCARET,

COMÉDIE EN CINQ ACTES,

Représentée, pour la première fois, le 14 février 1709.

PERSONNAGES.

MONSIEUR TURCARET, traitant, amoureux de la baronne.

MADAME TURCARET, épouse de M. Turcaret.

MADAME JACOB, revendeuse à la toilette, et sœur de M. Turcaret.

LA BARONNE, jeune veuve coquette.

LE CHEVALIER, } petits-maîtres.
LE MARQUIS, }

MONSIEUR RAFLE, commis de M. Turcaret.

FLAMAND, valet de M. Turcaret.

MARINE, } suivantes de la baronne.
LISETTE, }

JASMIN, petit laquais de la baronne.

FRONTIN, valet du chevalier.

MONSIEUR FURET, fourbe.

La scène est à Paris, chez la baronne.

TURCARET,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

LA BARONNE, MARINE.

MARINE.

Encore hier, deux cents pistoles?

LA BARONNE.

Cesse de me reprocher...

MARINE, l'interrompant.

Non, madame, je ne puis me taire; votre conduite est insupportable.

LA BARONNE.

Marine!

MARINE.

Vous mettez ma patience à bout.

LA BARONNE.

Eh! comment veux-tu donc que je fasse? Suis-je femme à thésauriser?

MARINE.

Ce serait trop exiger de vous, et cependant je vous vois dans la nécessité de le faire.

LA BARONNE.

Pourquoi?

MARINE.

Vous êtes veuve d'un colonel étranger qui a été tué en Flandre l'année passée. Vous aviez déjà mangé le petit douaire qu'il vous avait laissé en partant, et il ne vous restait plus que vos meubles, que vous auriez été obligée de vendre, si la fortune propice ne vous eût fait faire la précieuse conquête de M. Turcaret, le traitant. Cela n'est-il pas vrai, madame?

LA BARONNE.

Je ne dis pas le contraire.

MARINE.

Or, ce M. Turcaret, qui n'est pas un homme fort aimable, et qu'aussi vous n'aimez guère, quoique vous ayez dessein de l'épouser, comme il vous l'a promis; M. Turcaret, dis-je, ne se presse pas de vous tenir parole, et vous attendez patiemment qu'il accomplisse sa promesse, parce qu'il vous fait tous les jours quelque présent considé-

rable : je n'ai rien à dire à cela. Mais ce que je ne puis souffrir, c'est que vous soyez coiffée d'un petit chevalier joueur qui va mettre à la réjouissance les dépouilles du traitant. Eh ! que prétendez-vous faire de ce chevalier ?

LA BARONNE.

Le conserver pour ami. N'est-il pas permis d'avoir des amis ?

MARINE.

Sans doute, et de certains amis encore dont on peut faire son pis-aller. Celui-ci, par exemple, vous pourriez fort bien l'épouser en cas que M. Turcaret vînt à vous manquer ; car il n'est pas un de ces chevaliers qui sont consacrés au célibat et obligés de courir au secours de Malte. C'est un chevalier de Paris : il fait ses caravanes dans les lansquenets.

LA BARONNE.

Oh ! je le crois un fort honnête homme.

MARINE.

J'en juge tout autrement. Avec ses airs passionnés, son ton radouci, sa face minaudière, je le crois un grand comédien ; et ce qui me confirme dans mon opinion,

c'est que Frontin, son bon valet Frontin, ne m'en a pas dit le moindre mal.

LA BARONNE.

Le préjugé est admirable! Et tu conclus de là?

MARINE.

Que le maître et le valet sont deux fourbes qui s'entendent pour vous duper; et vous vous laissez surprendre à leurs artifices, quoiqu'il y ait déjà du temps que vous les connaissiez. Il est vrai que depuis votre veuvage il a été le premier à vous offrir brusquement sa foi; et cette façon de sincérité l'a tellement établi chez vous, qu'il dispose de votre bourse comme de la sienne.

LA BARONNE.

Il est vrai que j'ai été sensible aux premiers soins du chevalier; j'aurais dû, je l'avoue, l'éprouver avant que de lui découvrir mes sentimens; et je conviendrai de bonne foi que tu as peut-être raison de me reprocher tout ce que je fais pour lui.

MARINE.

Assurément, et je ne cesserai point de vous tourmenter que vous ne l'ayez chassé

de chez vous; car enfin, si cela continue, savez-vous ce qui en arrivera?

LA BARONNE.

Eh! quoi?

MARINE.

M. Turcaret saura que vous voulez conserver le chevalier pour ami; et il ne croit pas, lui, qu'il soit permis d'avoir des amis. Il cessera de vous faire des présens, et il ne vous épousera point; et si vous êtes réduite à épouser le chevalier, ce sera un fort mauvais mariage pour l'un et pour l'autre.

LA BARONNE.

Tes réflexions sont judicieuses, Marine; je veux songer à en profiter.

MARINE.

Vous ferez bien; il faut prévoir l'avenir. Envisagez dès à présent un établissement solide. Profitez des prodigalités de M. Turcaret en attendant qu'il vous épouse. S'il y manque, à la vérité on en parlera un peu dans le monde; mais vous aurez, pour vous en dédommager, de bons effets, de l'argent comptant, des bijoux, de bons billets au porteur, des contrats de rente, et vous trouverez alors quelque gentilhomme capri-

cieux, ou malaisé, qui réhabilitera votre réputation par un bon mariage.

LA BARONNE.

Je cède à tes raisons, Marine : je veux me détacher du chevalier, avec qui je sens bien que je me ruinerais à la fin.

MARINE.

Vous commencez à entendre raison ; c'est là le bon parti. Il faut s'attacher à M. Turcaret, pour l'épouser, ou pour le ruiner. Vous tirerez du moins des débris de sa fortune de quoi vous mettre en équipage, de quoi soutenir dans le monde une figure brillante ; et, quoi que l'on puisse dire, vous lasserez les caquets, vous fatiguerez la médisance, et l'on s'accoutumera insensiblement à vous confondre avec les femmes de qualité.

LA BARONNE.

Ma résolution est prise, je veux bannir de mon cœur le chevalier. C'en est fait, je ne prends plus de part à sa fortune, je ne réparerai plus ses pertes, il ne recevra plus rien de moi.

MARINE, voyant paraître Frontin.

Son valet vient ; faites-lui un accueil

glacé. Commencez par là ce grand ouvrage que vous méditez.

LA BARONNE.

Laisse-moi faire.

SCÈNE II.

FRONTIN, LA BARONNE, MARINE.

FRONTIN, à la baronne.

Je viens de la part de mon maître et de la mienne, madame, vous donner le bonjour.

LA BARONNE, d'un air froid.

Je vous en suis obligée, Frontin.

FRONTIN, à Marine.

Et mademoiselle Marine veut bien aussi qu'on prenne la liberté de la saluer?

MARINE, d'un air brusque.

Bonjour et bon an.

FRONTIN, à la baronne, en lui présentant un billet.

Ce billet, que M. le chevalier vous écrit, vous instruira, madame, d'une certaine aventure...

MARINE, bas, à la baronne.

Ne le recevez pas.

LA BARONNE, prenant le billet des mains de Frontin.

Cela n'engage à rien, Marine... Voyons, voyons ce qu'il me mande.

MARINE, à part.

Sotte curiosité!

LA BARONNE, lisant.

« Je viens de recevoir le portrait d'une « comtesse; je vous l'envoie et vous le sa- « crifie; mais vous ne devez point me tenir « compte de ce sacrifice, ma chère baronne. « Je suis si occupé, si possédé de vos char- « mes, que je n'ai pas la liberté de vous « être infidèle. Pardonnez, mon adorable, « si je ne vous en dis pas davantage; j'ai « l'esprit dans un accablement mortel. J'ai « perdu cette nuit tout mon argent, et « Frontin vous dira le reste.

LE CHEVALIER. »

MARINE, à Frontin.

Puisqu'il a perdu tout son argent, je ne vois pas qu'il y ait du reste à cela.

FRONTIN.

Pardonnez-moi. Outre les deux cents pistoles que madame eut la bonté de lui prêter hier, et le peu d'argent qu'il avait d'ailleurs, il a encore perdu mille écus sur sa

parole : voilà le reste. Oh! diable! il n'y a pas un mot inutile dans les billets de mon maître.

LA BARONNE.

Où est le portrait?

FRONTIN, lui donnant un portrait.

Le voici.

LA BARONNE, examinant le portrait.

Il ne m'a point parlé de cette comtesse-là, Frontin.

FRONTIN.

C'est une conquête, madame, que nous avons faite sans y penser. Nous rencontrâmes l'autre jour cette comtesse dans un lansquenet.

MARINE.

Une comtesse de lansquenet!

FRONTIN, à la baronne.

Elle agaça mon maître; il répondit pour rire à ses minauderies. Elle, qui aime le sérieux, a pris la chose fort sérieusement. Elle nous a ce matin envoyé son portrait. Nous ne savons pas seulement son nom.

MARINE.

Je vais parier que cette comtesse-là est quelque dame normande. Toute sa famille bourgeoise se cotise pour lui faire tenir à

Paris une petite pension, que les caprices du jeu augmentent ou diminuent.

FRONTIN.

C'est ce que nous ignorons.

MARINE.

Oh! que non, vous ne l'ignorez pas. Peste! vous n'êtes pas gens à faire sottement des sacrifices. Vous en connaissez bien le prix.

FRONTIN, à la baronne.

Savez-vous bien, madame, que cette dernière nuit a pensé être une nuit éternelle pour M. le chevalier? En arrivant au logis, il se jette dans un fauteuil; il commence par se rappeler les plus malheureux coups du jeu, assaisonnant ses réflexions d'épithètes et d'apostrophes énergiques.

LA BARONNE, regardant le portrait.

Tu as vu cette comtesse, Frontin? N'est-elle pas plus belle que son portrait?

FRONTIN.

Non, madame; et ce n'est pas, comme vous voyez, une beauté régulière; mais elle est assez piquante, ma foi, elle est assez piquante... Or, je voulus d'abord représenter à mon maître que tous ses juremens étaient des paroles perdues; mais, consi-

dérant que cela soulage un joueur désespéré, je le laissai s'égayer dans ses apostrophes.

LA BARONNE, regardant toujours le portrait.

Quel âge a-t-elle, Frontin?

FRONTIN.

C'est ce que je ne sais pas trop bien; car elle a le teint si beau, que je pourrais m'y tromper d'une bonne vingtaine d'années.

MARINE.

C'est-à-dire qu'elle a pour le moins cinquante ans?

FRONTIN.

Je le croirais bien, car elle en paraît trente... (A la baronne.) Mon maître donc, après avoir bien réfléchi, s'abandonne à la rage; il demande ses pistolets.

LA BARONNE, à Marine.

Ses pistolets! Marine, ses pistolets!

MARINE.

Il ne se tuera point, madame, il ne se tuera point.

FRONTIN, à la baronne.

Je les lui refuse. Aussitôt il tire brusquement son épée.

LA BARONNE, à Marine.

Ah! il s'est blessé, Marine, assurément!

MARINE.

Eh! non, non; Frontin l'en aura empêché.

FRONTIN, à la baronne.

Oui... Je me jette sur lui à corps perdu... « Monsieur le chevalier, lui dis-je, qu'al- « lez-vous faire? Vous passez les bornes de « la douleur du lansquenet. Si votre mal- « heur vous fait haïr le jour, conservez-vous « du moins, vivez pour votre aimable ba- « ronne. Elle vous a jusqu'ici tiré généreu- « sement de tous vos embarras; et soyez « sûr, ai-je ajouté seulement pour calmer « sa fureur, qu'elle ne vous laissera point « dans celui-ci.

MARINE, bas, à la baronne.

L'entend-il, le maraud!

FRONTIN, à la baronne.

« Il ne s'agit que de mille écus, une fois. « M. Turcaret a bon dos : il portera bien « encore cette charge-là. »

LA BARONNE.

Eh bien! Frontin?

FRONTIN.

Eh bien ! madame, à ces mots, admirez le pouvoir de l'espérance, il s'est laissé désarmer comme un enfant, il s'est couché et s'est endormi.

MARINE, ironiquement.

Le pauvre chevalier !

FRONTIN, à la baronne.

Mais ce matin, à son réveil, il a senti renaître ses chagrins ; le portrait de la comtesse ne les a point dissipés. Il m'a fait partir sur-le-champ pour venir ici, et il attend mon retour pour disposer de son sort. Que lui dirai-je, madame ?

LA BARONNE.

Tu lui diras, Frontin, qu'il peut toujours faire fond sur moi, et que, n'étant point en argent comptant....

(Elle veut tirer son diamant de son doigt pour le lui donner.)

MARINE, la retenant.

Eh ! madame, y songez-vous ?

LA BARONNE, à Frontin, en remettant son diamant.

Tu lui diras que je suis touchée de son malheur.

MARINE, à Frontin, ironiquement.

Et que je suis, de mon côté, très-fâchée de son infortune.

FRONTIN, à la baronne.

Ah! qu'il sera fâché, lui... (A part.) Maugrebleu de la soubrette!

LA BARONNE.

Dis-lui bien, Frontin, que je suis sensible à ses peines.

MARINE, à Frontin, ironiquement.

Que je sens vivement son affliction, Frontin.

FRONTIN, à la baronne.

C'en est donc fait, madame, vous ne verrez plus M. le chevalier. La honte de ne pouvoir payer ses dettes va l'écarter de vous pour jamais, car rien n'est plus sensible pour un enfant de famille. Nous allons tout à l'heure prendre la poste.

LA BARONNE, bas à Marine.

Prendre la poste, Marine!

MARINE.

Ils n'ont pas de quoi la payer.

FRONTIN, à la baronne.

Adieu, madame.

LA BARONNE, tirant son diamant de son doigt.

Attends, Frontin.

MARINE, à Frontin.

Non, non; va-t'en vite lui faire réponse.

LA BARONNE, à Marine.

Oh! je ne puis me résoudre à l'abandonner... (A Frontin, en lui donnant son diamant.) Tiens, voilà un diamant de cinq cents pistoles que M. Turcaret m'a donné; va le mettre en gage, et tire ton maître de l'affreuse situation où il se trouve.

FRONTIN.

Je vais le rappeler à la vie... (A Marine, avec ironie.) Je lui rendrai compte, Marine, de l'excès de ton affliction.

MARINE.

Ah! que vous êtes tous deux bien ensemble, messieurs les fripons!

(Frontin sort.)

SCÈNE III.

LA BARONNE, MARINE.

LA BARONNE.

Tu vas te déchaîner contre moi, Marine, t'emporter?

MARINE.

Non, madame, je ne m'en donnerai pas la peine, je vous assure. Eh! que m'importe, après tout, que votre bien s'en aille comme il vient? Ce sont vos affaires, madame, ce sont vos affaires.

LA BARONNE.

Hélas! je suis plus à plaindre qu'à blâmer; ce que tu me vois faire n'est point l'effet d'une volonté libre: je suis entraînée par un penchant si tendre, que je ne puis y résister.

MARINE.

Un penchant tendre? Ces foiblesses vous conviennent-elles? Eh! fi! vous aimez comme une vieille bourgeoise.

LA BARONNE.

Que tu es injuste, Marine! puis-je ne pas savoir gré au chevalier du sacrifice qu'il me fait?

MARINE.

Le plaisant sacrifice!... Que vous êtes facile à tromper! Mort de ma vie! c'est quelque vieux portrait de famille; que sait-on? de sa grand'mère peut-être.

LA BARONNE, regardant le portrait.

Non, j'ai quelque idée de ce visage-là, et une idée récente.

MARINE, prenant le portrait et l'examinant à son tour.

Attendez.... Ah! justement, c'est ce colosse de provinciale que nous vîmes au bal il y a trois jours, qui se fit tant prier pour ôter son masque, et que personne ne connut quand elle fut démasquée.

LA BARONNE.

Tu as raison, Marine.... Cette comtesse-là n'est pas mal faite.

MARINE, rendant le portrait à la baronne.

A peu près comme M. Turcaret. Mais, si la comtesse était femme d'affaires, on ne vous la sacrifierait pas, sur ma parole.

LA BARONNE, voyant paraître Flamand.

Tais-toi, Marine; j'aperçois le laquais de M. Turcaret.

MARINE.

Oh! pour celui-ci, passe: il ne nous apporte que de bonnes nouvelles... (Regardant venir Flamand, et le voyant chargé d'un petit coffre.) Il tient quelque chose; c'est sans doute un nouveau présent que son maître vous fait.

SCÈNE IV.

FLAMAND, LA BARONNE, MARINE.

FLAMAND, à la baronne, en lui présentant un petit coffre.

Monsieur Turcaret, madame, vous prie d'agréer ce petit présent.... (A Marine.) Serviteur, Marine.

MARINE.

Tu sois le bien-venu, Flamand. J'aime mieux te voir que ce vilain Frontin.

LA BARONNE, à Marine, en lui montrant le coffre.

Considère, Marine; admire le travail de ce petit coffre : as-tu rien vu de plus délicat ?

MARINE.

Ouvrez, ouvrez; je réserve mon admiration pour le dedans. Le cœur me dit que nous en serons plus charmées que du dehors.

LA BARONNE, ouvrant le coffret.

Que vois-je ? un billet au porteur! L'affaire est sérieuse.

MARINE.

De combien, madame?

LA BARONNE, examinant le billet.

De dix mille écus.

MARINE, bas.

Bon ! voilà la faute du diamant réparée.

LA BARONNE, regardant dans le coffret.

Je vois un autre billet.

MARINE.

Encore au porteur ?

LA BARONNE, examinant le second billet.

Non; ce sont des vers que M. Turcaret m'adresse.

MARINE.

Des vers de M. Turcaret ?

LA BARONNE, lisant.

A Philis.. Quatrain.. (Interrompant sa lecture.) Je suis la Philis, et il me prie en vers de recevoir son billet en prose.

MARINE.

Je suis fort curieuse d'entendre des vers d'un auteur qui envoie de si bonne prose.

LA BARONNE.

Les voici; écoute.

(Elle lit.

« Recevez ce billet, charmante Philis,
« Et soyez assurée que mon âme

« Conservera toujours une éternelle flamme,
« Comme il est certain que trois et trois font six. »

MARINE.

Que cela est finement pensé!

LA BARONNE.

Et noblement exprimé! Les auteurs se peignent dans leurs ouvrages.. Allez porter ce coffre dans mon cabinet, Marine.

(Marine sort.)

SCÈNE V.

LA BARONNE, FLAMAND.

LA BARONNE.

Il faut que je te donne quelque chose, à toi, Flamand. Je veux que tu boives à ma santé.

FLAMAND.

Je n'y manquerai pas, madame, et du bon encore.

LA BARONNE.

Je t'y convie.

FLAMAND.

Quand j'étais chez ce conseiller que j'ai servi ci-devant, je m'accommodais de tout; mais, depuis que je suis chez M. Turcaret, je suis devenu délicat, oui!

LA BARONNE.

Rien n'est tel que la maison d'un homme d'affaires pour perfectionner le goût.

FLAMAND, voyant paraître M. Turcaret.

Le voici, madame, le voici.

(Il sort.)

SCÈNE VI.

M. TURCARET, MARINE, LA BARONNE.

LA BARONNE.

Je suis ravie de vous voir, M. Turcaret, pour vous faire des complimens sur les vers que vous m'avez envoyés.

M. TURCARET, riant.

Oh ! oh !

LA BARONNE.

Savez-vous bien qu'ils sont du dernier galant ? Jamais les Voiture ni les Pavillon n'en ont fait de pareils.

M. TURCARET.

Vous plaisantez, apparemment ?

LA BARONNE.

Point du tout.

M. TURCARET.

Sérieusement, madame, les trouvez-vous bien tournés ?

LA BARONNE.

Le plus spirituellement du monde.

M. TURCARET.

Ce sont pourtant les premiers vers que j'ai faits de ma vie.

LA BARONNE.

On ne le dirait pas.

M. TURCARET.

Je n'ai pas voulu emprunter le secours de quelque auteur, comme cela se pratique.

LA BARONNE.

On le voit bien. Les auteurs de profession ne pensent et ne s'expriment pas ainsi: on ne saurait les soupçonner de les avoir faits.

M. TURCARET.

J'ai voulu voir par curiosité si je serais capable d'en composer, et l'amour m'a ouvert l'esprit.

LA BARONNE.

Vous êtes capable de tout, monsieur; il n'y a rien d'impossible pour vous.

MARINE, à M. Turcaret.

Votre prose, monsieur, mérite aussi des

complimens : elle vaut bien votre poésie, au moins.

M. TURCARET.

Il est vrai que ma prose a son mérite; elle est signée et approuvée par quatre fermiers-généraux.

MARINE.

Cette approbation vaut mieux que celle de l'académie.

LA BARONNE, à M. Turcaret.

Pour moi, je n'approuve point votre prose, monsieur, et il me prend envie de vous quereller.

M. TURCARET.

D'où vient ?

LA BARONNE.

Avez-vous perdu la raison de m'envoyer un billet au porteur? Vous faites tous les jours quelque folie comme cela.

M. TURCARET.

Vous vous moquez ?

LA BARONNE.

De combien est-il ce billet? Je n'ai pas pris garde à la somme, tant j'étais en colère contre vous.

M. TURCARET.

Bon ! il n'est que de dix mille écus.

LA BARONNE.

Comment ! de dix mille écus ! Ah ! si j'avais su cela, je vous l'aurais renvoyé sur-le-champ.

M. TURCARET.

Fi donc !

LA BARONNE.

Mais je vous le renverrai.

M. TURCARET.

Oh ! vous l'avez reçu ; vous ne le rendrez point.

MARINE, à part.

Oh ! pour cela, non.

LA BARONNE, à M. Turcaret.

Je suis plus offensée du motif que de la chose même.

M. TURCARET.

Eh ! pourquoi ?

LA BARONNE.

En m'accablant tous les jours de présens, il semble que vous vous imaginiez avoir besoin de ces liens-là pour m'attacher à vous.

M. TURCARET.

Quelle pensée ! Non, madame, ce n'est point dans cette vue que.....

LA BARONNE, l'interrompant.

Mais vous vous trompez, monsieur ; je ne vous en aime point davantage pour cela.

M. TURCARET, à part.

Qu'elle est franche ! qu'elle est sincère !

LA BARONNE.

Je ne suis sensible qu'à vos empressemens, qu'à vos soins.

M. TURCARET, à part.

Quel bon cœur !

LA BARONNE.

Qu'au seul plaisir de vous voir.

M. TURCARET, à part.

Elle me charme... (A la baronne.) Adieu, charmante Philis.

LA BARONNE.

Quoi ! vous sortez si tôt ?

M. TURCARET.

Oui, ma reine. Je ne viens ici que pour vous saluer en passant. Je vais à une de nos assemblées pour m'opposer à la réception d'un pied-plat, d'un homme de rien, qu'on veut faire entrer dans notre

compagnie. Je reviendrai dès que je pourrai m'échapper.

(Il lui baise la main.)

LA BARONNE.

Fussiez-vous déjà de retour !

MARINE, à M. Turcaret, en lui faisant la révérence.

Adieu, monsieur. Je suis votre très-humble servante.

M. TURCARET.

A propos, Marine, il me semble qu'il y a long-temps que je ne t'ai rien donné... (Il lui donne une poignée d'argent.) Tiens; je donne sans compter, moi.

MARINE, prenant l'argent.

Et moi, je reçois de même, monsieur. Oh! nous sommes tous deux des gens de bonne foi.

(M. Turcaret sort.)

SCÈNE VII.

LA BARONNE, MARINE.

LA BARONNE.

Il s'en va fort satisfait de nous, Marine.

MARINE.

Et nous demeurons fort contentes de lui, madame... L'excellent sujet! il a de l'ar-

gent, il est prodigue et crédule; c'est un homme fait pour les coquettes.

LA BARONNE.

J'en fais assez ce que je veux, comme tu vois?

MARINE, apercevant le chevalier et Frontin.

Oui; mais par malheur je vois arriver ici des gens qui vengent bien M. Turcaret.

SCÈNE VIII.

LE CHEVALIER, FRONTIN, LA BARONNE, MARINE.

LE CHEVALIER, à la baronne.

Je viens, madame, vous témoigner ma reconnaissance. Sans vous, j'aurais violé la foi des joueurs : ma parole perdait tout son crédit, et je tombais dans le mépris des honnêtes gens.

LA BARONNE.

Je suis bien aise, chevalier, de vous avoir fait ce plaisir.

LE CHEVALIER.

Ah! qu'il est doux de voir sauver son honneur par l'objet même de son amour!

MARINE, à part.

Qu'il est tendre et passionné ! Le moyen de lui refuser quelque chose ?

LE CHEVALIER.

Bonjour, Marine... (A la baronne, avec ironie.) Madame, j'ai aussi quelques grâces à lui rendre. Frontin m'a dit qu'elle s'est intéressée à ma douleur.

MARINE.

Eh ! oui, merci de ma vie, je m'y suis intéressée ; elle nous coûte assez pour cela.

LA BARONNE.

Taisez-vous, Marine. Vous avez des vivacités qui ne me plaisent pas.

LE CHEVALIER.

Eh ! madame, laissez-la parler ; j'aime les gens francs et sincères.

MARINE.

Et moi, je hais ceux qui ne le sont pas.

LE CHEVALIER, à la baronne, ironiquement.

Elle est toute spirituelle dans ses mauvaises humeurs ; elle a des reparties brillantes qui m'enlèvent... (A Marine, ironiquement.) Marine, au moins, j'ai pour vous ce qui s'appelle une véritable amitié ; et je veux vous en donner des marques ....

(Il fait semblant de fouiller dans ses poches. A Frontin, ironiquement.) Frontin, la première fois que je gagnerai, fais-m'en ressouvenir.

FRONTIN, à Marine, ironiquement.

C'est de l'argent comptant.

MARINE.

J'ai bien affaire de son argent... Eh! qu'il ne vienne pas ici piller le nôtre.

LA BARONNE.

Prenez garde à ce que vous dites, Marine.

MARINE.

C'est voler au coin d'un bois.

LA BARONNE.

Vous perdez le respect.

LE CHEVALIER.

Ne prenez point la chose sérieusement.

MARINE, à la baronne.

Je ne puis me contraindre, madame; je ne puis voir tranquillement que vous soyez la dupe de monsieur, et que monsieur Turcaret soit la vôtre.

LA BARONNE.

Marine!....

MARINE, l'interrompant.

Eh! fi! fi! madame; c'est se moquer, de recevoir d'une main pour dissiper de l'au-

tre : la belle conduite! Nous en aurons toute la honte, et monsieur le chevalier tout le profit.

LA BARONNE.

Oh! pour cela, vous êtes trop insolente; je n'y puis plus tenir.

MARINE.

Ni moi non plus.

LA BARONNE.

Je vous chasserai.

MARINE.

Vous n'aurez pas cette peine-là, madame. Je me donne mon congé moi-même; je ne veux pas que l'on dise dans le monde que je suis infructueusement complice de la ruine d'un financier.

LA BARONNE.

Retirez-vous, impudente, et ne paraissez jamais devant moi que pour me rendre vos comptes.

MARINE.

Je les rendrai à monsieur Turcaret, madame; et s'il est assez sage pour m'en croire, vous compterez aussi tous deux ensemble.

(Elle sort.)

SCÈNE IX.

LA BARONNE, LE CHEVALIER, FRONTIN.

LE CHEVALIER, à la baronne.

Voila, je l'avoue, une créature impertinente ! Vous avez eu raison de la chasser.

FRONTIN, à la baronne.

Oui, madame, vous avez eu raison. Comment donc! mais c'est une espèce de mère que cette servante-là.

LA BARONNE.

C'est un pédant éternel que j'avais aux oreilles.

FRONTIN.

Elle se mêlait de vous donner des conseils; elle vous aurait gâtée à la fin.

LA BARONNE.

Je n'avais que trop d'envie de m'en défaire; mais je suis une femme d'habitude, et je n'aime point les nouveaux visages.

LE CHEVALIER.

Il serait pourtant fâcheux que, dans le premier mouvement de sa colère, elle allât donner à monsieur Turcaret des impres-

sions qui ne conviendraient ni à vous ni à moi.

FRONTIN, à la baronne.

Oh! diable! elle n'y manquera pas. Les soubrettes sont comme les bigotes, elles font des actions charitables pour se venger.

LA BARONNE.

De quoi s'inquiéter? je ne la crains point. J'ai de l'esprit, monsieur Turcaret n'en a guère. Je ne l'aime point, et il est amoureux; je saurai me faire auprès de lui un mérite de l'avoir chassée.

FRONTIN.

Fort bien, madame, il faut tout mettre à profit.

LA BARONNE.

Mais je songe que ce n'est pas assez de nous être débarrassés de Marine; il faut encore exécuter une idée qui me vient dans l'esprit.

LE CHEVALIER.

Quelle idée, madame?

LA BARONNE.

Le laquais de monsieur Turcaret est un sot, un benêt, dont on ne peut tirer le moindre service; et je voudrais mettre à sa

place quelque habile homme, quelqu'un de ces génies supérieurs qui sont faits pour gouverner les esprits médiocres, et les tenir toujours dans la situation dont on a besoin.

FRONTIN.

Quelqu'un de ces génies supérieurs?.... Je vous vois venir, madame; cela me regarde.

LE CHEVALIER, à la baronne.

Mais, en effet, Frontin ne nous sera pas inutile auprès de notre traitant.

LA BARONNE.

Je veux l'y placer.

LE CHEVALIER.

Il nous en rendra bon compte... (A Frontin.) N'est-ce pas?

FRONTIN.

Je suis jaloux de l'invention. On ne pouvait rien imaginer de mieux..... (A part.) Par ma foi, M. Turcaret, je vous ferai bien voir du pays, sur ma parole.

LA BARONNE, au chevalier.

Il m'a fait présent d'un billet au porteur de dix mille écus; je veux changer cet effet-là de nature; il en faut faire de l'argent.

Je ne connais personne pour cela. Chevalier, chargez-vous de ce soin; je vais vous remettre le billet, retirez ma bague, je suis bien aise de l'avoir, et vous me tiendrez compte du surplus.

FRONTIN.

Cela est trop juste, madame; et vous n'avez rien à craindre de notre probité.

LE CHEVALIER, à la baronne.

Je ne perdrai point de temps, madame, et vous aurez cet argent incessamment.

LA BARONNE.

Attendez un moment; je vais vous donner le billet.

(Elle passe dans son cabinet.)

SCÈNE X.

LE CHEVALIER, FRONTIN.

FRONTIN.

Un billet de dix mille écus! la bonne aubaine, et la bonne femme! Il faut être aussi heureux que vous l'êtes pour en rencontrer de pareilles; savez-vous que je la trouve un peu trop crédule pour une coquette?

LE CHEVALIER.

Tu as raison.

FRONTIN.

Ce n'est pas mal payer le sacrifice de notre vieille folle de comtesse, qui n'a pas le sou.

LE CHEVALIER.

Il est vrai.

FRONTIN.

Madame la baronne est persuadée que vous avez perdu mille écus sur votre parole, et que son diamant est en gage. Le lui rendrez-vous, monsieur, avec le reste du billet?

LE CHEVALIER.

Si je le lui rendrai?

FRONTIN.

Quoi! tout entier, sans quelque nouvel article de dépense?

LE CHEVALIER.

Assurément, je me garderai bien d'y manquer.

FRONTIN.

Vous avez des momens d'équité.... Je ne m'y attendais pas.

LE CHEVALIER.

Je serais un grand malheureux, de m'exposer à rompre avec elle à si bon marché !

FRONTIN.

Ah ! je vous demande pardon, j'ai fait un jugement téméraire ; je croyais que vous vouliez faire les choses à demi.

LE CHEVALIER.

Oh ! non. Si jamais je me brouille, ce ne sera qu'après la ruine totale de M. Turcaret.

FRONTIN.

Qu'après sa destruction, là, son anéantissement ?

LE CHEVALIER.

Je ne rends des soins à la coquette que pour l'aider à ruiner le traitant.

FRONTIN.

Fort bien ! A ces sentimens généreux je reconnais mon maître.

LE CHEVALIER, voyant revenir la baronne.

Paix, Frontin ; voici la baronne.

SCÈNE XI.

LA BARONNE, LE CHEVALIER, FRONTIN.

LA BARONNE, au chevalier, en lui donnant le billet au porteur.

Allez, chevalier, allez, sans tarder davantage, négocier ce billet, et me rendez ma bague le plus tôt que vous pourrez.

LE CHEVALIER.

Frontin, madame, va vous la rapporter incessamment.... Mais, avant que je vous quitte, souffrez que, charmé de vos manières généreuses, je vous fasse connaître que....

LA BARONNE, l'interrompant.

Non; je vous le défends : ne parlons point de cela.

LE CHEVALIER.

Quelle contrainte pour un cœur aussi reconnaissant que le mien!

LA BARONNE, en s'en allant.

Sans adieu, chevalier. Je crois que nous nous reverrons tantôt.

LE CHEVALIER, en s'en allant aussi.

Pourrais-je m'éloigner de vous sans une si douce espérance?

SCÈNE XII.

FRONTIN, seul.

J'ADMIRE le train de la vie humaine! Nous plumons une coquette, la coquette mange un homme d'affaires, l'homme d'affaires en pille d'autres : cela fait un ricochet de fourberies le plus plaisant du monde.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

SCÈNE I.

LA BARONNE, FRONTIN.

FRONTIN, donnant le diamant à la baronne.

Je n'ai pas perdu de temps, comme vous voyez, madame ; voilà votre diamant. L'homme qui l'avait en gage me l'a remis entre les mains dès qu'il a vu briller le billet au porteur, qu'il veut escompter moyennant un très-honnête profit. Mon maître, que j'ai laissé avec lui, va venir vous en rendre compte.

LA BARONNE.

Je suis enfin débarrassée de Marine; elle a sérieusement pris son parti. J'appréhendais que ce ne fût qu'une feinte; elle est sortie. Ainsi, Frontin, j'ai besoin d'une femme de chambre; je te charge de m'en chercher une autre.

FRONTIN.

J'ai votre affaire en main. C'est une jeune

personne douce, complaisante, comme il vous la faut. Elle verrait tout aller sens dessus dessous dans votre maison sans dire une syllabe.

LA BARONNE.

J'aime ces caractères-là. Tu la connais particulièrement ?

FRONTIN.

Très-particulièrement. Nous sommes même un peu parens.

LA BARONNE.

C'est-à-dire que l'on peut s'y fier ?

FRONTIN.

Comme à moi-même. Elle est sous ma tutelle; j'ai l'administration de ses gages et de ses profits, et j'ai soin de lui fournir tous ses petits besoins.

LA BARONNE.

Elle sert sans doute actuellement ?

FRONTIN.

Non; elle est sortie de condition depuis quelques jours.

LA BARONNE.

Et pour quel sujet ?

FRONTIN.

Elle servait des personnes qui mènent

une vie retirée, qui ne reçoivent que des visites sérieuses, un mari et une femme qui s'aiment, des gens extraordinaires. Enfin c'est une maison triste : ma pupille s'y est ennuyée.

LA BARONNE.

Où est-elle donc à l'heure qu'il est ?

FRONTIN.

Elle est logée chez une vieille prude de ma connaissance, qui, par charité, retire des femmes de chambre hors de condition pour savoir ce qui se passe dans les familles.

LA BARONNE.

Je la voudrais avoir dès aujourd'hui : je ne puis me passer de fille.

FRONTIN.

Je vais vous l'envoyer, madame, ou vous l'amener moi-même; vous en serez contente. Je ne vous ai pas dit toutes ses bonnes qualités : elle chante et joue à ravir de toutes sortes d'instrumens.

LA BARONNE.

Mais, Frontin, vous me parlez là d'un fort joli sujet.

FRONTIN.

Je vous en réponds : aussi je la destine pour l'Opéra. Mais je veux auparavant qu'elle se fasse dans le monde; car il n'en faut là que de toutes faites.

LA BARONNE.

Je l'attends avec impatience.

(Frontin sort.)

SCÈNE II.

LA BARONNE, seule.

Cette fille-là me sera d'un grand agrément; elle me divertira par ses chansons, au lieu que l'autre ne faisait que me chagriner par sa morale... (Voyant entrer M. Turcaret, qui paraît en colère.) Mais je vois M. Turcaret.... Ah! qu'il paraît agité! Marine l'aura été trouver.

SCÈNE III.

M. TURCARET, LA BARONNE.

M. TURCARET, tout essoufflé.

Ouf! je ne sais par où commencer, perfide!

LA BARONNE, à part.

Elle lui a parlé.

M. TURCARET.

J'ai appris de vos nouvelles, déloyale, j'ai appris de vos nouvelles. On vient de me rendre compte de vos perfidies, de votre dérangement.

LA BARONNE.

Le début est agréable, et vous employez de fort jolis termes, monsieur.

M. TURCARET.

Laissez-moi parler; je veux vous dire vos vérités.... Marine me les a dites.... Ce beau chevalier, qui vient ici à toute heure, et qui ne m'était pas suspect sans raison, n'est pas votre cousin, comme vous me l'avez fait accroire. Vous avez des vues pour l'épouser, et pour me planter là, moi, quand j'aurai fait votre fortune.

LA BARONNE.

Moi, monsieur, j'aimerais le chevalier?

M. TURCARET.

Marine me l'a assuré, et qu'il ne faisait figure dans le monde qu'aux dépens de votre bourse et de la mienne, et que vous lui sacrifiez tous les présens que je vous fais.

LA BARONNE.

Marine est une fort jolie personne.... Ne vous a-t-elle dit que cela, monsieur?

M. TURCARET.

Ne me répondez point, félone : j'ai de quoi vous confondre ; ne me répondez point.... Parlez, qu'est devenu, par exemple, ce gros brillant que je vous donnai l'autre jour? Montrez-le tout à l'heure, montrez-le-moi.

LA BARONNE.

Puisque vous le prenez sur ce ton-là, monsieur, je ne veux pas vous le montrer.

M. TURCARET.

Eh! sur quel ton, morbleu! prétendez-vous donc que je le prenne? Oh! vous n'en serez pas quitte pour des reproches. Ne croyez pas que je sois assez sot pour rompre avec vous sans bruit, pour me retirer sans éclat; je veux laisser ici des marques de mon ressentiment. Je suis honnête homme; j'aime de bonne foi; je n'ai que des vues légitimes; je ne crains pas le scandale, moi. Ah! vous n'avez pas affaire à un abbé, je vous en avertis.

(Il entre dans la chambre de la baronne.)

SCÈNE IV.

LA BARONNE, seule.

Non ; j'ai affaire à un extravagant, un possédé.... Oh bien ! faites, monsieur, faites tout ce qu'il vous plaira, je ne m'y opposerai point, je vous assure.... Mais qu'entends-je ?.... Ciel ! quel désordre ! Il est effectivement devenu fou.... M. Turcaret, M. Turcaret, je vous ferai bien expier vos emportemens.

SCÈNE V.

M. TURCARET, LA BARONNE.

M. TURCARET.

Me voilà à demi soulagé. J'ai déjà cassé la grande glace et les plus belles porcelaines.

LA BARONNE.

Achevez, monsieur. Que ne continuez-vous ?

M. TURCARET.

Je continuerai quand il me plaira, madame.... Je vous apprendrai à vous jouer à un homme comme moi.... Allons, ce

billet au porteur, que je vous ai tantôt envoyé, qu'on me le rende.

LA BARONNE.

Que je vous le rende? et si je l'ai aussi donné au chevalier?

M. TURCARET.

Ah! si je le croyais!

LA BARONNE.

Que vous êtes fou! en vérité, vous me faites pitié.

M. TURCARET, à part.

Comment donc! au lieu de se jeter à mes genoux et de me demander grâce, encore dit-elle que j'ai tort, encore dit-elle que j'ai tort!

LA BARONNE.

Sans doute.

M. TURCARET.

Ah! vraiment, je voudrais bien, par plaisir, que vous entreprissiez de me persuader cela.

LA BARONNE.

Je le ferais, si vous étiez en état d'entendre raison.

M. TURCARET.

Eh ! que me pourriez-vous dire, traîtresse ?

LA BARONNE.

Je ne vous dirai rien.... Ah ! quelle fureur !

M. TURCARET, essayant de se modérer.

Eh bien ! parlez, madame, parlez : je suis de sang-froid.

LA BARONNE.

Écoutez-moi donc.... Toutes les extravagances que vous venez de faire sont fondées sur un faux rapport que Marine....

M. TURCARET, l'interrompant.

Un faux rapport ? Ventrebleu ! ce n'est point....

LA BARONNE, l'interrompant à son tour.

Ne jurez pas, monsieur, ne m'interrompez pas : songez que vous êtes de sang-froid.

M. TURCARET.

Je me tais... Il faut que je me contraigne.

LA BARONNE.

Savez-vous bien pourquoi je viens de chasser Marine ?

M. TURCARET.

Oui, pour avoir pris trop chaudement mes intérêts.

LA BARONNE.

Tout au contraire; c'est à cause qu'elle me reprochait sans cesse l'inclination que j'avais pour vous. « Est-il rien de si ridi-« cule, me disait-elle à tous momens, que « de voir la veuve d'un colonel songer à « épouser un M. Turcaret, un homme sans « naissance, sans esprit, de la mine la plus « basse ?....

M. TURCARET.

Passons, s'il vous plaît, sur les qualités, cette Marine-là est une impudente.

LA BARONNE.

« Pendant que vous pouvez choisir un « époux entre vingt personnes de la pre-« mière qualité; lorsque vous refusez votre « aveu même aux pressantes instances de « toute la famille d'un marquis dont vous « êtes adorée, et que vous avez la faiblesse « de sacrifier à ce M. Turcaret ? »

M. TURCARET.

Cela n'est pas possible.

LA BARONNE.

Je ne prétends pas m'en faire un mérite, monsieur. Ce marquis est un jeune homme, fort agréable de sa personne, mais dont les mœurs et la conduite ne me conviennent point. Il vient ici quelquefois avec mon cousin le chevalier, son ami. J'ai découvert qu'il avait gagné Marine, et c'est pour cela que je l'ai congédiée. Elle a été vous débiter mille impostures pour se venger, et vous êtes assez crédule pour y ajouter foi. Ne deviez-vous pas dans le moment faire réflexion que c'était une servante passionnée qui vous parlait, et que, si j'avais eu quelque chose à me reprocher, je n'aurais pas été assez imprudente pour chasser une fille dont j'avais à craindre l'indiscrétion? Cette pensée, dites-moi, ne se présente-t-elle pas naturellement à l'esprit?

M. TURCARET.

J'en demeure d'accord; mais...

LA BARONNE, l'interrompant.

Mais, mais vous avez tort... Elle vous a donc dit entre autres choses que je n'avais plus ce gros brillant qu'en badinant vous

M. TURCARET.

Oui, pour avoir pris trop chaudement mes intérêts.

LA BARONNE.

Tout au contraire; c'est à cause qu'elle me reprochait sans cesse l'inclination que j'avais pour vous. « Est-il rien de si ridi-« cule, me disait-elle à tous momens, que « de voir la veuve d'un colonel songer à « épouser un M. Turcaret, un homme sans « naissance, sans esprit, de la mine la plus « basse ?....

M. TURCARET.

Passons, s'il vous plaît, sur les qualités, cette Marine-là est une impudente.

LA BARONNE.

« Pendant que vous pouvez choisir un « époux entre vingt personnes de la pre-« mière qualité; lorsque vous refusez votre « aveu même aux pressantes instances de « toute la famille d'un marquis dont vous « êtes adorée, et que vous avez la faiblesse « de sacrifier à ce M. Turcaret ? »

M. TURCARET.

Cela n'est pas possible.

LA BARONNE.

Je ne prétends pas m'en faire un mérite, monsieur. Ce marquis est un jeune homme, fort agréable de sa personne, mais dont les mœurs et la conduite ne me conviennent point. Il vient ici quelquefois avec mon cousin le chevalier, son ami. J'ai découvert qu'il avait gagné Marine, et c'est pour cela que je l'ai congédiée. Elle a été vous débiter mille impostures pour se venger, et vous êtes assez crédule pour y ajouter foi. Ne deviez-vous pas dans le moment faire réflexion que c'était une servante passionnée qui vous parlait, et que, si j'avais eu quelque chose à me reprocher, je n'aurais pas été assez imprudente pour chasser une fille dont j'avais à craindre l'indiscrétion? Cette pensée, dites-moi, ne se présente-t-elle pas naturellement à l'esprit?

M. TURCARET.

J'en demeure d'accord; mais...

LA BARONNE, l'interrompant.

Mais, mais vous avez tort... Elle vous a donc dit entre autres choses que je n'avais plus ce gros brillant qu'en badinant vous

me mîtes l'autre jour au doigt, et que vous me forçâtes d'accepter ?

M. TURCARET.

Oh ! oui, elle m'a juré que vous l'aviez donné aujourd'hui au chevalier, qui est, dit-elle, votre parent comme Jean de Vert.

LA BARONNE.

Eh ! si je vous montrais tout à l'heure ce même diamant, que diriez-vous ?

M. TURCARET.

Oh ! je dirais en ce cas-là que... Mais cela ne se peut pas.

LA BARONNE, lui montrant son diamant.

Le voilà, monsieur. Le reconnaissez-vous ? Voyez le fond que l'on doit faire sur le rapport de certains valets.

M. TURCARET.

Ah ! que cette Marine-là est une grande scélérate ! Je reconnais sa friponnerie et mon injustice. Pardonnez-moi, madame, d'avoir soupçonné votre bonne foi.

LA BARONNE.

Non, vos fureurs ne sont point excusables : allez, vous êtes indigne de pardon.

M. TURCARET.

Je l'avoue.

LA BARONNE.

Fallait-il vous laisser si facilement prévenir contre une femme qui vous aime avec trop de tendresse ?

M. TURCARET.

Hélas ! non... Que je suis malheureux !

LA BARONNE.

Convenez que vous êtes un homme bien faible.

M. TURCARET.

Oui, madame.

LA BARONNE.

Une franche dupe.

M. TURCARET.

J'en conviens... (A part.) Ah ! Marine, coquine de Marine !... (A la baronne.) Vous ne sauriez vous imaginer tous les mensonges que cette pendarde-là m'est venue conter.. Elle m'a dit que vous et M. le chevalier vous me regardiez comme votre vache à lait; et que, si aujourd'hui pour demain je vous avais tout donné, vous me feriez fermer votre porte au nez.

LA BARONNE.

La malheureuse !

M. TURCARET.

Elle me l'a dit ; c'est un fait constant : je n'invente rien, moi.

LA BARONNE.

Et vous avez eu la faiblesse de la croire un seul moment !

M. TURCARET.

Oui, madame ; j'ai donné là-dedans comme un franc sot... Où diable avais-je l'esprit ?

LA BARONNE.

Vous repentez-vous de votre crédulité ?

M. TURCARET, se jetant à genoux.

Si je m'en repens !.... Je vous demande mille pardons de ma colère.

LA BARONNE, le relevant.

On vous la pardonne. Levez-vous, monsieur. Vous auriez moins de jalousie, si vous aviez moins d'amour, et l'excès de l'un fait oublier la violence de l'autre.

M. TURCARET.

Quelle bonté !... Il faut avouer que je suis un grand brutal !

LA BARONNE.

Mais, sérieusement, monsieur, croyez-

vous qu'un cœur puisse balancer un instant entre vous et le chevalier ?

M. TURCARET.

Non, madame, je ne le crois pas, mais je le crains.

LA BARONNE.

Que faut-il faire pour dissiper vos craintes ?

M. TURCARET.

Éloigner d'ici cet homme-là ; consentez-y, madame ; j'en sais les moyens.

LA BARONNE.

Eh ! quels sont-ils ?

M. TURCARET.

Je lui donnerai une direction en province.

LA BARONNE.

Une direction ?

M. TURCARET.

C'est ma manière d'écarter les incommodes... Ah ! combien de cousins, d'oncles et de maris j'ai faits directeurs en ma vie ! J'en ai envoyé jusqu'en Canada.

LA BARONNE.

Mais vous ne songez pas que mon cou-

sin le chevalier est homme de condition, et que ces sortes d'emplois ne lui conviennent pas... Allez, sans vous mettre en peine de l'éloigner de Paris, je vous jure que c'est l'homme du monde qui doit vous causer le moins d'inquiétude.

M. TURCARET.

Ouf! j'étouffe d'amour et de joie. Vous me dites cela d'une manière si naïve, que vous me le persuadez... Adieu, mon adorable, mon tout, ma déesse... Allez, allez, je vais bien réparer la sottise que je viens de faire. Votre grande glace n'était pas tout-à-fait nette, au moins; et je trouvais vos porcelaines assez communes.

LA BARONNE.

Il est vrai.

M. TURCARET.

Je vais vous en chercher d'autres.

LA BARONNE.

Voilà ce que vous coûtent vos folies.

M. TURCARET.

Bagatelle!.... Tout ce que j'ai cassé ne valait pas plus de trois cents pistoles.

(Il veut s'en aller, et la baronne l'arrête.)

LA BARONNE.

Attendez, monsieur; il faut que je vous fasse une prière auparavant.

M. TURCARET.

Une prière? Oh! donnez vos ordres.

LA BARONNE.

Faites avoir une commission, pour l'amour de moi, à ce pauvre Flamand, votre laquais. C'est un garçon pour qui j'ai pris de l'amitié.

M. TURCARET.

Je l'aurais déjà poussé, si je lui avais trouvé quelque disposition; mais il a l'esprit trop bonace : cela ne vaut rien pour les affaires.

LA BARONNE.

Donnez-lui un emploi qui ne soit pas difficile à exercer.

M. TURCARET.

Il en aura un dès aujourd'hui; cela vaut fait.

LA BARONNE.

Ce n'est pas tout. Je veux mettre auprès de vous Frontin, le laquais de mon cousin le chevalier; c'est aussi un très-bon enfant.

M. TURCARET.

Je le prends, madame, et vous promets de le faire commis au premier jour.

SCÈNE VI.

FRONTIN, M. TURCARET, LA BARONNE.

FRONTIN, à la baronne.

MADAME, vous allez bientôt avoir la fille dont je vous ai parlé.

LA BARONNE, à M. Turcaret.

Monsieur, voilà le garçon que je veux vous donner.

M. TURCARET.

Il paraît un peu innocent.

LA BARONNE.

Que vous vous connaissez bien en physionomie!

M. TURCARET.

J'ai le coup-d'œil infaillible... (A Frontin.) Approche, mon ami Dis-moi un peu, as-tu déjà quelques principes?

FRONTIN.

Qu'appelez-vous des principes?

M. TURCARET.

Des principes de commis; c'est-à-dire,

si tu sais comment on peut empêcher les fraudes ou les favoriser?

FRONTIN.

Pas encore, monsieur; mais je sens que j'apprendrai cela fort facilement.

M. TURCARET.

Tu sais du moins l'arithmétique? tu sais faire des comptes à parties simples?

FRONTIN.

Oh! oui, monsieur; je sais même faire des parties doubles. J'écris aussi de deux écritures, tantôt de l'une et tantôt de l'autre.

M. TURCARET.

De la ronde, n'est-ce pas?

FRONTIN.

De la ronde, de l'oblique.

M. TURCARET.

Comment de l'oblique?

FRONTIN.

Eh! oui, d'une écriture que vous connaissez.... là... d'une certaine écriture qui n'est pas légitime.

M. TURCARET, à la baronne.

Il veut dire de la bâtarde.

FRONTIN.

Justement; c'est ce mot-là que je cherchais.

M. TURCARET, à la baronne.

Quelle ingénuité!... Ce garçon-là, madame, est bien niais.

LA BARONNE.

Il se déniaisera dans vos bureaux.

M. TURCARET.

Oh! qu'oui, madame, oh! qu'oui. D'ailleurs un bel esprit n'est pas nécessaire pour faire son chemin. Hors moi et deux ou trois autres, il n'y a parmi nous que des génies assez communs. Il suffit d'un certain usage, d'une routine que l'on ne manque guère d'attraper. Nous voyons tant de gens! Nous nous étudions à prendre ce que le monde a de meilleur; voilà toute notre science.

LA BARONNE.

Ce n'est pas la plus inutile de toutes.

M. TURCARET, à Frontin.

Oh çà! mon ami, tu es à moi, et tes gages courent dès ce moment.

FRONTIN.

Je vous regarde donc, monsieur, comme

mon nouveau maître... Mais, en qualité d'ancien laquais de M. le chevalier, il faut que je m'acquitte d'une commission dont il m'a chargé ; il vous donne, et à madame sa cousine, à souper ici ce soir.

M. TURCARET.

Très-volontiers.

FRONTIN.

Je vais ordonner chez Fite (*) toutes sortes de ragoûts, avec vingt-quatre bouteilles de vin de Champagne; et, pour égayer le repas, vous aurez des voix et des instrumens.

LA BARONNE.

De la musique, Frontin?

FRONTIN.

Oui, madame; à telles enseignes que j'ai ordre de commander cent bouteilles de Surène pour abreuver la symphonie.

LA BARONNE.

Cent bouteilles?

FRONTIN.

Ce n'est pas trop, madame. Il y aura huit concertans, quatre Italiens de Paris, trois chanteuses et deux gros chantres.

(*) Traiteur célèbre du temps.

M. TURCARET.

Il a, ma foi, raison, ce n'est pas trop. Ce repas sera fort joli.

FRONTIN.

Oh, diable! quand M. le chevalier donne des soupers comme cela, il n'épargne rien, monsieur.

M. TURCARET.

J'en suis persuadé.

FRONTIN.

Il semble qu'il ait à sa disposition la bourse d'un partisan.

LA BARONNE, à M. Turcaret.

Il veut dire qu'il fait les choses fort magnifiquement.

M. TURCARET.

Qu'il est ingénu!... (A Frontin.) Eh bien! nous verrons cela tantôt... (A la baronne.) Et pour surcroît de réjouissance, j'amènerai ici M. Gloutonneau, le poëte; aussi-bien je ne saurais manger, si je n'ai quelque bel esprit à ma table.

LA BARONNE.

Vous me ferez plaisir. Cet auteur apparemment est fort brillant dans la conversation?

M. TURCARET.

Il ne dit pas quatre paroles dans un repas; mais il mange et pense beaucoup. Peste! c'est un homme bien agréable... Oh çà! je cours chez Dautel (*) vous acheter...

LA BARONNE, l'interrompant.

Prenez garde à ce que vous ferez, je vous en prie; ne vous jetez point dans une dépense...

M. TURCARET, l'interrompant à son tour.

Eh! fi! madame, fi! vous vous arrêtez à des minuties. Sans adieu, ma reine.

LA BARONNE.

J'attends votre retour impatiemment.

(M. Turcaret sort.)

SCÈNE VII.

LA BARONNE, FRONTIN.

LA BARONNE.

Enfin te voilà en train de faire ta fortune.

FRONTIN.

Oui, madame, et en état de ne pas nuire à la vôtre.

(*) Fameux bijoutier d'alors.

LA BARONNE.

C'est à présent, Frontin, qu'il faut donner l'essor à ce génie supérieur.

FRONTIN.

On tâchera de vous prouver qu'il n'est pas médiocre.

LA BARONNE.

Quand m'amènera-t-on cette fille ?

FRONTIN.

Je l'attends ; je lui ai donné rendez-vous ici.

LA BARONNE.

Tu m'avertiras quand elle sera venue.

(Elle passe dans sa chambre.)

SCÈNE VIII.

FRONTIN, seul.

Courage ! Frontin, courage ! mon ami ; la fortune t'appelle. Te voilà chez un homme d'affaires par le canal d'une coquette. Quelle joie ! l'agréable perspective ! Je m'imagine que toutes les choses que je vais toucher vont se convertir en or... (Voyant paraître Lisette.) Mais j'aperçois ma pupille.

SCÈNE IX.

LISETTE, FRONTIN.

FRONTIN.

Tu sois la bien-venue, Lisette... On t'attend avec impatience dans cette maison.

LISETTE.

J'y entre avec une satisfaction dont je tire un bon augure.

FRONTIN.

Je t'ai mise au fait sur tout ce qui s'y passe et sur tout ce qui s'y doit passer : tu n'as qu'à te régler là-dessus. Souviens-toi seulement qu'il faut avoir une complaisance infatigable.

LISETTE.

Il n'est pas besoin de me recommander cela.

FRONTIN.

Flatte sans cesse l'entêtement que la baronne a pour le chevalier, c'est là le point.

LISETTE.

Tu me fatigues de leçons inutiles.

FRONTIN, voyant arriver le chevalier.

Le voici qui vient.

LISETTE, examinant le chevalier.

Je ne l'avais point encore vu... Ah ! qu'il est bien fait, Frontin !

FRONTIN.

Il ne faut pas être mal bâti pour donner de l'amour à une coquette.

SCÈNE X.

LE CHEVALIER, FRONTIN, LISETTE.

LE CHEVALIER, à Frontin, sans voir d'abord Lisette.

Je te rencontre à propos, Frontin, pour t'apprendre... (Apercevant Lisette.) Mais, que vois-je? quelle est cette beauté brillante?

FRONTIN.

C'est une fille que je donne à madame la baronne pour remplacer Marine.

LE CHEVALIER.

Et c'est sans doute une de tes amies?

FRONTIN.

Oui, monsieur : il y a long-temps que nous nous connaissons. Je suis son répondant.

LE CHEVALIER.

Bonne caution ! C'est faire son éloge en un mot. Elle est parbleu charmante!....

Monsieur le répondant, je me plains de vous.

FRONTIN.

D'où vient?

LE CHEVALIER.

Je me plains de vous, vous dis-je. Vous savez toutes mes affaires, et vous me cachez les vôtres. Vous n'êtes pas un ami sincère.

FRONTIN.

Je n'ai pas voulu, monsieur...

LE CHEVALIER, l'interrompant.

La confiance pourtant doit être réciproque. Pourquoi m'avoir fait mystère d'une si belle découverte?

FRONTIN.

Ma foi! monsieur, je craignais...

LE CHEVALIER, l'interrompant.

Quoi?

FRONTIN.

Oh! monsieur, que diable! vous m'entendez de reste.

LE CHEVALIER, à part.

Le maraud! où a-t-il été déterrer ce petit minois-là?... (A Frontin.) Frontin, monsieur Frontin, vous avez le discernement

fin et délicat quand vous faites un choix pour vous-même; mais vous n'avez pas le goût si bon pour vos amis... Ah! la piquante représentation! l'adorable grisette!

LISETTE, à part.

Que les jeunes seigneurs sont honnêtes!

LE CHEVALIER.

Non, je n'ai jamais rien vu de si beau que cette créature-là.

LISETTE, à part.

Que leurs expressions sont flatteuses!.... Je ne m'étonne plus que les femmes les courent.

LE CHEVALIER, à Frontin.

Faisons un troc, Frontin; cède-moi cette fille-là, et je t'abandonne ma vieille comtesse.

FRONTIN.

Non, monsieur; j'ai les inclinations roturières; je m'en tiens à Lisette, à qui j'ai donné ma foi.

LE CHEVALIER.

Va, tu peux te vanter d'être le plus heureux faquin!.... (A Lisette.) Oui, belle Lisette, vous méritez...

LISETTE, l'interrompant.

Trêve de douceurs, M. le chevalier. Je vais me présenter à ma maîtresse, qui ne m'a point encore vue : vous pouvez venir, si vous voulez, continuer devant elle la conversation.

(Elle passe dans la chambre de la baronne.)

SCÈNE XI.

LE CHEVALIER, FRONTIN.

LE CHEVALIER.

Parlons de choses sérieuses, Frontin. Je n'apporte point à la baronne l'argent de on billet.

FRONTIN.

Tant pis.

LE CHEVALIER.

J'ai été chercher un usurier qui m'a déjà prêté de l'argent; mais il n'est plus à Paris. Des affaires qui lui sont survenues l'ont obligé d'en sortir brusquement : ainsi je vais te charger du billet.

FRONTIN.

Pourquoi?

LE CHEVALIER.

Ne m'as-tu pas dit que tu connaissais un

agent de change qui te donnerait de l'argent à l'heure même?

FRONTIN.

Cela est vrai; mais que direz-vous à madame la baronne? Si vous lui dites que vous avez encore son billet, elle verra bien que nous n'avions pas mis son brillant en gage; car enfin elle n'ignore pas qu'un homme qui prête ne se dessaisit pas pour rien de son nantissement.

LE CHEVALIER.

Tu as raison; aussi suis-je d'avis de lui dire que j'ai touché l'argent, qu'il est chez moi, et que demain matin tu le feras apporter ici. Pendant ce temps-là cours chez ton agent de change, et fais porter au logis l'argent que tu en recevras. Je vais t'y attendre aussitôt que j'aurai parlé à la baronne.

(Il entre dans la chambre de la baronne.)

SCÈNE XII.

FRONTIN, seul.

Je ne manque pas d'occupation, Dieu merci! Il faut que j'aille chez le traiteur,

de là chez l'agent de change, de chez l'agent de change au logis, et puis il faudra que je revienne ici joindre M. Turcaret. Cela s'appelle, ce me semble, une vie assez agissante..... Mais, patience! après quelque temps de fatigue et de peine, je parviendrai enfin à un état d'aise. Alors quelle satisfaction! quelle tranquillité d'esprit!.. Je n'aurai plus à mettre en repos que ma conscience.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

LA BARONNE, FRONTIN, LISETTE.

LA BARONNE.

Eh bien! Frontin, as-tu commandé le souper? fera-t-on grand'chère?

FRONTIN.

Je vous en réponds, madame; d mandez à Lisette de quelle manière je régale pour mon compte, et jugez par là de ce que je sais faire lorsque je régale aux dépens des autres.

LISETTE, à la baronne.

Il est vrai, madame; vous pouvez vous en fier à lui.

FRONTIN, à la baronne.

M. le chevalier m'attend : je vais lui rendre compte de l'arrangement de son repas, et puis je viendrai ici prendre possession de M. Turcaret, mon nouveau maître.

(Il sort.)

SCÈNE II.

LA BARONNE, LISETTE.

LISETTE.

Ce garçon-là est un garçon de mérite, madame.

LA BARONNE.

Il me paraît que vous n'en manquez pas, vous, Lisette.

LISETTE.

Il a beaucoup de savoir-faire.

LA BARONNE.

Je ne vous crois pas moins habile.

LISETTE.

Je serais bien heureuse, madame, si mes petits talens pouvaient vous être utiles.

LA BARONNE.

Je suis contente de vous... Mais j'ai un avis à vous donner; je ne veux pas qu'on me flatte.

LISETTE.

Je suis ennemie de la flatterie.

LA BARONNE.

Surtout, quand je vous consulterai sur des choses qui me regarderont, soyez sincère.

LISETTE.

Je n'y manquerai pas.

LA BARONNE.

Je vous trouve pourtant trop de complaisance.

LISETTE.

A moi, madame?

LA BARONNE.

Oui; vous ne combattez pas assez les sentimens que j'ai pour le chevalier.

LISETTE.

Eh! pourquoi les combattre? ils sont si raisonnables!

LA BARONNE.

J'avoue que le chevalier me paraît digne de toute ma tendresse.

LISETTE.

J'en fais le même jugement.

LA BARONNE.

Il a pour moi une passion véritable et constante.

LISETTE.

Un chevalier fidèle et sincère; on n'en voit guère comme cela.

LA BARONNE.

Aujourd'hui même encore il m'a sacrifié une comtesse.

LISETTE.

Une comtesse?

LA BARONNE.

Elle n'est pas, à la vérité, dans la première jeunesse.

LISETTE.

C'est ce qui rend le sacrifice plus beau. Je connais messieurs les chevaliers : une vieille dame leur coûte plus qu'une autre à sacrifier.

LA BARONNE.

Il vient de me rendre compte d'un billet que je lui ai confié. Que je lui trouve de bonne foi!

LISETTE.

Cela est admirable.

LA BARONNE.

Il a une probité qui va jusqu'au scrupule.

LISETTE.

Mais, mais voilà un chevalier unique en son espèce!

LA BARONNE.

Taisons-nous, j'aperçois M. Turcaret.

SCÈNE III.

M. TURCARET, LA BARONNE, LISETTE.

M. TURCARET, à la baronne.

Je viens, madame... (Apercevant Lisette.) Oh! oh! vous avez une nouvelle femme de chambre?

LA BARONNE.

Oui, monsieur. Que vous semble de celle-ci?

M. TURCARET, examinant Lisette.

Ce qu'il m'en semble? Elle me revient assez; il faudra que nous fassions connaissance.

LISETTE.

La connaissance sera bientôt faite, monsieur.

LA BARONNE, à Lisette.

Vous savez qu'on soupe ici? Donnez ordre que nous ayons un couvert propre, et que l'appartement soit bien éclairé.

(Lisette sort.)

SCÈNE IV.

M. TURCARET, LA BARONNE.

M. TURCARET.

Je crois cette fille-là fort raisonnable.

LA BARONNE.

Elle est fort dans vos intérêts du moins.

M. TURCARET.

Je lui en sais bon gré... Je viens, madame, de vous acheter pour dix mille francs de glaces, de porcelaines et de bureaux. Ils sont d'un goût exquis; je les ai choisis moi-même.

LA BARONNE.

Vous êtes universel, monsieur; vous vous connaissez à tout.

M. TURCARET.

Oui, grâces au ciel, et surtout en bâtimens. Vous verrez, vous verrez l'hôtel que je vais faire bâtir.

LA BARONNE.

Quoi! vous allez faire bâtir un hôtel?

M. TURCARET.

J'ai déjà acheté la place, qui contient quatre arpens, six perches, neuf toises,

trois pieds et onze pouces. N'est-ce pas là une belle étendue?

LA BARONNE.

Fort belle!

M. TURCARET.

Le logis sera magnifique. Je ne veux pas qu'il y manque un zéro : je le ferais plutôt abattre deux ou trois fois.

LA BARONNE.

Je n'en doute pas.

M. TURCARET.

Malepeste! je n'ai garde de faire quelque chose de commun, je me ferais siffler de tous les gens d'affaires.

LA BARONNE.

Assurément.

M. TURCARET, voyant entrer le marquis.

Quel homme entre ici?

LA BARONNE, bas.

C'est ce jeune marquis dont je vous ai dit que Marine avait épousé les intérêts. Je me passerais bien de ses visites; elles ne me font aucun plaisir.

SCÈNE V.

LE MARQUIS, M. TURCARET, LA BARONNE.

LE MARQUIS, à part.

Je parie que je ne trouverai point encore ici le chevalier.

M. TURCARET, à part.

Ah ! morbleu ! c'est le marquis de la Tribaudière... La fâcheuse rencontre !

LE MARQUIS, à part.

Il y a près de deux jours que je le cherche..... (Apercevant M. Turcaret.) Eh ! que vois-je ?... Oui... Non... Pardonnez-moi... Justement... c'est lui-même, M. Turcaret... (A la baronne.) Que faites-vous de cet homme-là, madame ? Vous le connaissez ?... Vous empruntez sur gages? Palsembleu! il vous ruinera.

LA BARONNE.

M. le marquis!...

LE MARQUIS, l'interrompant.

Il vous pillera, il vous écorchera, je vous en avertis. C'est l'usurier le plus juif : il vend son argent au poids de l'or.

M. TURCARET, à part.

J'aurais mieux fait de m'en aller.

LA BARONNE, au marquis.

Vous vous méprenez, M. le marquis. M. Turcaret passe dans le monde pour un homme de bien et d'honneur.

LE MARQUIS.

Aussi l'est-il, madame, aussi l'est-il. Il aime le bien des hommes et l'honneur des femmes : il a cette réputation-là.

M. TURCARET.

Vous aimez à plaisanter, M. le marquis... (A la baronne.) Il est badin, madame, il est badin. Ne le connaissez-vous pas sur ce pied-là ?

LA BARONNE.

Oui; je comprends bien qu'il badine, ou qu'il est mal informé.

LE MARQUIS.

Mal informé ? Morbleu ! madame, personne ne saurait vous en parler mieux que moi : il a de mes nippes actuellement.

M. TURCARET.

De vos nippes, monsieur? Oh ! je ferais bien serment du contraire.

LE MARQUIS.

Ah! parbleu, vous avez raison. Le diamant est à vous à l'heure qu'il est, selon nos conventions; j'ai laissé passer le terme.

LA BARONNE.

Expliquez-moi tous deux cette énigme.

M. TURCARET.

Il n'y a point d'énigme là-dedans, madame. Je ne sais ce que c'est.

LE MARQUIS, à la baronne.

Il a raison : cela est fort clair; il n'y a point d'énigme. J'eus besoin d'argent il y a quinze mois. J'avais un brillant de cinq cents louis; on m'adressa à monsieur Turcaret. Monsieur Turcaret me renvoya à un de ses commis, à un certain monsieur Ra... Ra... Rafle. C'est celui qui tient son bureau d'usure. Cet honnête monsieur Rafle me prêta, sur ma bague, onze cent trente-deux livres six sous huit deniers. Il me prescrivit un temps pour la retirer. Je ne suis pas fort exact, moi : le temps est passé, mon diamant est perdu.

M. TURCARET.

Monsieur le marquis, monsieur le marquis, ne me confondez point avec M. Rafle,

je vous prie. C'est un fripon, que j'ai chassé de chez moi. S'il a fait quelque mauvaise manœuvre, vous avez la voie de la justice. Je ne sais ce que c'est que votre brillant : je ne l'ai jamais vu, ni manié.

LE MARQUIS.

Il me venait de ma tante. C'était un des plus beaux brillans. Il était d'une netteté, d'une forme, d'une grosseur, à peu près comme.... (Regardant le diamant de la baronne.) Eh!... le voilà, madame. Vous vous en êtes accommodée avec M. Turcaret, apparemment?

LA BARONNE.

Autre méprise, monsieur. Je l'ai acheté, assez cher même, d'une revendeuse à la toilette.

LE MARQUIS.

Cela vient de lui, madame. Il a des revendeuses à sa disposition, et, à ce qu'on dit, même dans sa famille.

M. TURCARET.

Monsieur! monsieur!....

LA BARONNE, au marquis.

Vous êtes insultant, monsieur le marquis.

LE MARQUIS.

Non, madame; mon dessein n'est pas d'insulter : je suis trop serviteur de monsieur Turcaret, quoiqu'il me traite durement. Nous avons eu autrefois ensemble un petit commerce d'amitié. Il était laquais de mon grand-père; il me portait sur ses bras. Nous jouions tous les jours ensemble; nous ne nous quittions presque point. Le petit ingrat ne s'en souvient plus.

M. TURCARET.

Je me souviens.... je me souviens.... Le passé est passé ; je ne songe qu'au présent.

LA BARONNE, au marquis.

De grâce, monsieur le marquis, changeons de discours. Vous cherchez monsieur le chevalier?

LE MARQUIS.

Je le cherche partout, madame; aux spectacles, au cabaret, au bal, au lansquenet : je ne le trouve nul part. Ce coquin se débauche; il devient libertin.

LA BARONNE.

Je lui en ferai des reproches.

LE MARQUIS.

Je vous en prie.... Pour moi, je ne change point : je mène une vie réglée; je suis toujours à table, et l'on me fait crédit chez Fite et chez La Morlière (*), parce que l'on sait que je dois bientôt hériter d'une vieille tante, et qu'on me voit une disposition plus que prochaine à manger sa succession.

LA BARONNE.

Vous n'êtes pas une mauvaise pratique pour les traiteurs.

LE MARQUIS.

Non, madame, ni pour les traitans. N'est-ce pas, monsieur Turcaret? Ma tante, pourtant, veut que je me corrige; et, pour lui faire accroire qu'il y a du changement dans ma conduite, je vais la voir dans l'état où je suis. Elle sera tout étonnée de me trouver si raisonnable, car elle m'a presque toujours vu ivre.

LA BARONNE.

Effectivement, monsieur le marquis,

(*) Autre traiteur du temps.

c'est une nouveauté que de vous voir autrement. Vous avez fait aujourd'hui un excès de sobriété.

LE MARQUIS.

J'ai soupé hier avec trois des plus jolies femmes de Paris. Nous avons bu jusqu'au jour; et j'ai été faire un petit somme chez moi, afin de pouvoir me présenter à jeun devant ma tante.

LA BARONNE.

Vous avez bien de la prudence.

LE MARQUIS.

Adieu, ma tout aimable!.... Dites au chevalier qu'il se rende un peu à ses amis. Prêtez-le-nous quelquefois, ou je viendrai si souvent ici, que je l'y trouverai. Adieu, monsieur Turcaret. Je n'ai point de rancune, au moins. (Lui présentant la main.) Touchez là : renouvelons notre ancienne amitié. Mais dites un peu à votre âme damnée, à ce monsieur Rafle, qu'il me traite plus humainement la première fois que j'aurai besoin de lui.

(Il sort.)

SCÈNE VI.

M. TURCARET, LA BARONNE.

M. TURCARET.

Voila une mauvaise connaissance, madame : c'est le plus grand fou et le plus grand menteur que je connaisse.

LA BARONNE.

C'est en dire beaucoup.

M. TURCARET.

Que j'ai souffert pendant cet entretien !

LA BARONNE.

Je m'en suis aperçue.

M. TURCARET.

Je n'aime point les malhonnêtes gens.

LA BARONNE.

Vous avez bien raison.

M. TURCARET.

J'ai été si surpris d'entendre les choses qu'il a dites, que je n'ai pas eu la force de répondre. Ne l'avez-vous pas remarqué ?

LA BARONNE.

Vous en avez usé sagement. J'ai admiré votre modération.

M. TURCARET.

Moi, usurier ! quelle calomnie !

LA BARONNE.

Cela regarde plus monsieur Rafle que vous.

M. TURCARET.

Vouloir faire aux gens un crime de leur prêter sur gages !... Il vaut mieux prêter sur gages que prêter sur rien.

LA BARONNE.

Assurément.

M. TURCARET.

Me venir dire au nez que j'ai été laquais de son grand-père ! rien n'est plus faux : je n'ai jamais été que son homme d'affaires.

LA BARONNE.

Quand cela serait vrai, le beau reproche ! il y a si long-temps... cela est prescrit.

M. TURCARET.

Oui, sans doute.

LA BARONNE.

Ces sortes de mauvais contes ne font aucune impression sur mon esprit; vous êtes trop bien établi dans mon cœur.

M. TURCARET.

C'est trop de grâce que vous me faites.

LA BARONNE.

Vous êtes un homme de mérite.

M. TURCARET.

Vous vous moquez.

LA BARONNE.

Un vrai homme d'honneur.

M. TURCARET.

Oh ! point du tout.

LA BARONNE.

Et vous avez trop l'air et les manières d'une personne de condition pour pouvoir être soupçonné de ne l'être pas.

SCÈNE VII.

FLAMAND, M. TURCARET, LA BARONNE.

FLAMAND, à monsieur Turcaret.

Monsieur....

M. TURCARET.

Que me veux-tu ?

FLAMAND.

Il est là-bas, qui vous demande.

M. TURCARET.

Qui ? butor !

FLAMAND.

Ce monsieur que vous savez... là, ce monsieur... monsieur... chose...

M. TURCARET.

Monsieur chose ?

FLAMAND.

Eh ! oui, ce commis que vous aimez tant. Drès qu'il vient pour deviser avec vous, tout aussitôt vous faites sortir tout le monde, et ne voulez pas que personne vous écoute.

M. TURCARET.

C'est M. Rafle, apparemment ?

FLAMAND.

Oui, tout fin dret, monsieur; c'est lui-même.

M. TURCARET.

Je vais le trouver; qu'il m'attende.

LA BARONNE.

Ne disiez-vous pas que vous l'aviez chassé ?

M. TURCARET.

Oui; et c'est pour cela qu'il vient ici. Il cherche à se raccommoder. Dans le fond, c'est un assez bon homme, homme de confiance. Je vais savoir ce qu'il me veut.

LA BARONNE.

Eh! non, non... (A Flamand.) Faites-le monter, Flamand.

(Flamand sort.)

SCÈNE VIII.

M. TURCARET, LA BARONNE.

LA BARONNE.

Monsieur, vous lui parlerez dans cette salle. N'êtes-vous pas ici chez vous?

M. TURCARET.

Vous êtes bien honnête, madame.

LA BARONNE.

Je ne veux point troubler votre conversation. Je vous laisse... N'oubliez pas la prière que je vous ai faite en faveur de Flamand.

M. TURCARET.

Mes ordres sont déjà donnés pour cela; vous serez contente.

(La baronne rentre dans sa chambre.)

SCÈNE IX.

M. RAFLE, M. TURCARET.

M. TURCARET.

De quoi est-il question, M. Rafle? Pour-

quoi me venir chercher jusqu'ici ? Ne savez-vous pas bien que, quand on vient chez les dames, ce n'est pas pour y entendre parler d'affaires ?

M. RAFLE.

L'importance de celles que j'ai à vous communiquer doit me servir d'excuse.

M. TURCARET.

Qu'est-ce que c'est donc que ces choses d'importance ?

M. RAFLE.

Peut-on parler ici librement ?

M. TURCARET.

Oui, vous le pouvez; je suis le maître : parlez.

M. RAFLE, tirant des papiers de sa poche et regardant dans un bordereau.

Premièrement, cet enfant de famille à qui nous prêtâmes l'année passée trois mille livres, et à qui je fis faire un billet de neuf par votre ordre, se voyant sur le point d'être inquiété pour le paiement, a déclaré la chose à son oncle le président, qui, de concert avec toute la famille, travaille actuellement à vous perdre.

M. TURCARET.

Peine perdue que ce travail-là.... Laissons-les venir, je ne prends pas facilement l'épouvante.

M. RAFLE, après avoir regardé de nouveau dans son bordereau.

Ce caissier que vous avez cautionné, et qui vient de faire banqueroute de deux cent mille écus....

M. TURCARET, l'interrompant.

C'est par mon ordre qu'il.... Je sais où il est.

M. RAFLE.

Mais les procédures se font contre vous. L'affaire est sérieuse et pressante.

M. TURCARET.

On l'accommodera. J'ai pris mes mesures : cela sera réglé demain.

M. RAFLE.

J'ai peur que ce ne soit trop tard.

M. TURCARET.

Vous êtes trop timide.... Avez-vous passé chez ce jeune homme de la rue Quincampoix à qui j'ai fait avoir une caisse ?

M. RAFLE.

Oui, monsieur. Il veut bien vous prêter

vingt mille francs des premiers deniers qu'il touchera, à condition qu'il fera valoir à son profit ce qui pourra lui rester à la compagnie, et que vous prendrez son parti, si l'on vient à s'apercevoir de la manœuvre

M. TURCARET.

Cela est dans les règles; il n'y a rien de plus juste : voilà un garçon raisonnable. Vous lui direz, monsieur Rafle, que je le protégerai dans toutes ses affaires... Y a-t-il encore quelque chose ?

M. RAFLE, après avoir encore regardé dans le bordereau.

Ce grand homme sec, qui vous donna il y a deux mois deux mille francs pour une direction que vous lui avez fait avoir à Valogne....

M. TURCARET, l'interrompant.

Eh bien ?

M. RAFLE.

Il lui est arrivé un malheur.

M. TURCARET.

Quoi?

M. RAFLE.

On a surpris sa bonne foi, on lui a volé

quinze mille francs.... Dans le fond, il est trop bon.

M. TURCARET.

Trop bon! trop bon! Eh! pourquoi diable s'est-il donc mis dans les affaires?.... Trop bon! trop bon!

M. RAFLE.

Il m'a écrit une lettre fort touchante, par laquelle il vous prie d'avoir pitié de lui.

M. TURCARET.

Papier perdu, lettre inutile.

M. RAFLE.

Et de faire en sorte qu'il ne soit point révoqué.

M. TURCARET.

Je ferai plutôt en sorte qu'il le soit: l'emploi me reviendra; je le donnerai à un autre pour le même prix.

M. RAFLE.

C'est ce que j'ai pensé comme vous.

M. TURCARET.

J'agirais contre mes intérêts; je mériterais d'être cassé à la tête de la compagnie.

M. RAFLE.

Je ne suis pas plus sensible que vous aux plaintes des sots.... Je lui ai déjà fait

réponse, et lui ai mandé tout net qu'il ne devait point compter sur vous.

M. TURCARET.

Non, parbleu !

M. RAFLE, regardant pour la dernière fois dans son bordereau.

Voulez-vous prendre, au denier quatorze, cinq mille francs qu'un honnête serrurier de ma connaissance a amassés par son travail et par ses épargnes ?

M. TURCARET.

Oui, oui; cela est bon : je lui ferai ce plaisir-là. Allez me le chercher ; je serai au logis dans un quart d'heure. Qu'il apporte l'espèce. Allez, allez.

M. RAFLE, faisant quelques pas pour sortir, et revenant.

J'oubliais la principale affaire : je ne l'ai pas mise sur mon agenda.

M. TURCARET.

Qu'est-ce que c'est que cette principale affaire ?

M. RAFLE.

Une nouvelle qui vous surprendra fort. Madame Turcaret est à Paris.

M. TURCARET, à demi-voix.

Parlez bas, monsieur Rafle, parlez bas.

M. RAFLE, à demi-voix.

Je la rencontrai hier dans un fiacre avec une manière de jeune seigneur dont le visage ne m'est pas tout-à-fait inconnu, et que je viens de trouver dans cette rue-ci en arrivant.

M. TURCARET, à demi-voix.

Vous ne lui parlâtes point ?

M. RAFLE, à demi-voix.

Non ; mais elle m'a fait prier ce matin de ne vous en rien dire, et de vous faire souvenir seulement qu'il lui est dû quinze mois de la pension de quatre mille livres que vous lui donnez pour la tenir en province : elle ne s'en retournera point qu'elle ne soit payée.

M. TURCARET, à demi-voix.

Oh! ventrebleu, monsieur Rafle, qu'elle le soit. Défaisons-nous promptement de cette créature-là. Vous lui porterez dès aujourd'hui les cinq cents pistoles du serrurier ; mais qu'elle parte dès demain.

M. RAFLE, à demi-voix.

Oh ! elle ne demandera pas mieux. Je

vais chercher le bourgeois et le mener chez vous.

M. TURCARET, à demi-voix.

Vous m'y trouverez.

(M. Rafle sort.)

SCÈNE X.

M. TURCARET, seul.

Malepeste ! ce serait une sotte aventure, si madame Turcaret s'avisait de venir en cette maison ; elle me perdrait dans l'esprit de ma baronne, à qui j'ai fait accroire que j'étais veuf.

SCÈNE XI.

LISETTE, M. TURCARET.

LISETTE.

Madame m'a envoyée savoir, monsieur, si vous étiez encore ici en affaires.

M. TURCARET.

Je n'en avais point, mon enfant. Ce sont des bagatelles dont de pauvres diables de commis s'embarrassent la tête, parce qu'ils ne sont pas faits pour les grandes choses.

SCÈNE XII.

FRONTIN, M. TURCARET, LISETTE.

FRONTIN, à M. Turcaret.

Je suis ravi, monsieur, de vous trouver en conversation avec cette aimable personne. Quelque intérêt que j'y prenne, je me garderai bien de troubler un si doux entretien.

M. TURCARET.

Tu ne seras point de trop. Approche, Frontin; je te regarde comme un homme tout à moi, et je veux que tu m'aides à gagner l'amitié de cette fille-là.

LISETTE.

Cela ne sera pas bien difficile.

FRONTIN, à M. Turcaret.

Oh! pour cela, non. Je ne sais pas, monsieur, sous quelle heureuse étoile vous êtes né; mais tout le monde a naturellement un grand faible pour vous.

M. TURCARET.

Cela ne vient point de l'étoile, cela vient des manières.

LISETTE.

Vous les avez si belles, si prévenantes !

M. TURCARET.

Comment le sais-tu ?

LISETTE.

Depuis le temps que je suis ici, je n'entends dire autre chose à madame la baronne.

M. TURCARET.

Tout de bon ?

FRONTIN.

Cette femme-là ne saurait cacher sa faiblesse : elle vous aime si tendrement!... Demandez, demandez à Lisette.

LISETTE.

Oh ! c'est vous qu'il en faut croire, monsieur Frontin.

FRONTIN.

Non, je ne comprends pas moi-même tout ce que je sais là-dessus ; et ce qui m'étonne davantage, c'est l'excès où cette passion est parvenue, sans pourtant que M. Turcaret se soit donné beaucoup de peine pour chercher à la mériter.

M. TURCARET.

Comment, comment l'entends-tu ?

FRONTIN.

Je vous ai vu vingt fois, monsieur, manquer d'attention pour certaines choses....

M. TURCARET, l'interrompant.

Oh ! parbleu ! je n'ai rien à me reprocher là-dessus.

LISETTE.

Oh! non; je suis sûre que monsieur n'est pas homme à laisser échapper la moindre occasion de faire plaisir aux personnes qu'il aime. Ce n'est que par là qu'on mérite d'être aimé.

FRONTIN, à M. Turcaret.

Cependant, monsieur ne le mérite pas autant que je le voudrais.

M. TURCARET.

Explique-toi donc.

FRONTIN.

Oui; mais ne trouverez-vous point mauvais qu'en serviteur fidèle et sincère je prenne la liberté de vous parler à cœur ouvert ?

M. TURCARET.

Parle.

FRONTIN.

Vous ne répondez pas assez à l'amour que madame la baronne a pour vous.

M. TURCARET.

Je n'y réponds pas?

FRONTIN.

Non, monsieur. . . (A Lisette.) Je t'en fais juge, Lisette. Monsieur, avec tout son esprit, fait des fautes d'attention.

M. TURCARET.

Qu'appelles-tu donc des fautes d'attention ?

FRONTIN.

Un certain oubli, certaine négligence....

M. TURCARET.

Mais encore ?

FRONTIN.

Mais, par exemple, n'est-ce pas une chose honteuse que vous n'ayez pas encore songé à lui faire présent d'un équipage ?

LISETTE, à M. Turcaret.

Ah! pour cela, monsieur, il a raison. Vos commis en donnent bien à leurs maîtresses.

M. TURCARET.

A quoi bon un équipage ? N'a-t-elle pas le mien, dont elle dispose quand il lui plaît ?

FRONTIN.

Oh! monsieur, avoir un carrosse à soi, ou être obligé d'emprunter ceux de ses amis, cela est bien différent.

LISETTE, à M. Turcaret.

Vous êtes trop dans le monde pour ne le pas connaître. La plupart des femmes sont plus sensibles à la vanité d'avoir un équipage qu'au plaisir même de s'en servir.

M. TURCARET.

Oui, je comprends cela.

FRONTIN.

Cette fille-là, monsieur, est de fort bon sens. Elle ne parle pas mal, au moins.

M. TURCARET.

Je ne te trouve pas si sot, non plus, que je t'ai cru d'abord, toi, Frontin.

FRONTIN.

Depuis que j'ai l'honneur d'être à votre service, je sens de moment en moment que l'esprit me vient. Oh! je prévois que je profiterai beaucoup avec vous.

M. TURCARET.

Il ne tiendra qu'à toi.

FRONTIN.

Je vous proteste, monsieur, que je ne

manque pas de bonne volonté. Je donnerais donc à madame la baronne un bon grand carrosse, bien étoffé.

M. TURCARET.

Elle en aura un. Vos réflexions sont justes; elles me déterminent.

FRONTIN.

Je savais bien que ce n'était qu'une faute d'attention.

M. TURCARET.

Sans doute; et, pour marque de cela, je vais de ce pas commander un carrosse.

FRONTIN.

Fi donc! monsieur, il ne faut pas que vous paraissiez là-dedans, vous; il ne serait pas honnête que l'on sût dans le monde que vous donnez un carrosse à madame la baronne. Servez-vous d'un tiers, d'une main étrangère, mais fidèle. Je connais deux ou trois selliers qui ne savent point encore que je suis à vous; si vous voulez, je me chargerai du soin....

M. TURCARET, l'interrompant.

Volontiers. Tu me parais assez entendu; je m'en rapporte à toi... (Lui donnant sa bourse.)

Voilà soixante pistoles que j'ai de reste dans ma bourse, tu les donneras à compte.

FRONTIN, prenant la bourse.

Je n'y manquerai pas, monsieur. A l'égard des chevaux, j'ai un maître maquignon qui est mon neveu à la mode de Bretagne ; il vous en fournira de fort beaux.

M. TURCARET.

Qu'il me vendra bien cher, n'est-ce pas ?

FRONTIN.

Non, monsieur; il vous les vendra en conscience.

M. TURCARET.

La conscience d'un maquignon !

FRONTIN.

Oh ! je vous en réponds comme de la mienne.

M. TURCARET.

Sur ce pied-là, je me servirai de lui.

FRONTIN.

Autre faute d'attention....

M. TURCARET, l'interrompant.

Oh! va te promener, avec tes fautes d'attention... Ce coquin-là me ruinerait à la fin.... Tu diras de ma part à madame la

baronne qu'une affaire, qui sera bientôt terminée, m'appelle au logis.

(Il sort.)

SCÈNE XIII.

FRONTIN, LISETTE.

FRONTIN.

Cela ne commence pas mal.

LISETTE.

Non, pour madame la baronne; mais pour nous ?

FRONTIN.

Voilà toujours soixante pistoles que nous pouvons garder. Je les gagnerai bien sur l'équipage; serre-les : ce sont les premiers fondemens de notre communauté.

LISETTE.

Oui; mais il faut promptement bâtir sur ces fondemens-là; car je fais des réflexions morales, je t'en avertis.

FRONTIN.

Peut-on les savoir ?

LISETTE.

Je m'ennuie d'être soubrette.

FRONTIN.

Comment, diable! tu deviens ambitieuse?

LISETTE.

Oui, mon enfant. Il faut que l'air qu'on respire dans une maison fréquentée par un financier soit contraire à la modestie; car, depuis le peu de temps que j'y suis, il me vient des idées de grandeur que je n'ai jamais eues. Hâte-toi d'amasser du bien; autrement, quelque engagement que nous ayons ensemble, le premier riche faquin qui viendra pour m'épouser....

FRONTIN, l'interrompant.

Mais donne-moi donc le temps de m'enrichir.

LISETTE.

Je te donne trois ans; c'est assez pour un homme d'esprit.

FRONTIN.

Je ne te demande pas davantage... C'est assez, ma princesse. Je vais ne rien épargner pour vous mériter; et si je manque d'y réussir, ce ne sera pas faute d'attention.

(Il sort.)

SCÈNE XIV.

LISETTE, seule.

Je ne saurais m'empêcher d'aimer ce Frontin : c'est mon chevalier, à moi ; et, au train que je lui vois prendre, j'ai un secret pressentiment qu'avec ce garçon-là je deviendrai quelque jour femme de qualité.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE I.

LE CHEVALIER, FRONTIN.

LE CHEVALIER.

Que fais-tu ici? Ne m'avais-tu pas dit que tu retournerais chez ton agent de change ? Est-ce que tu ne l'aurais pas encore trouvé au logis ?

FRONTIN.

Pardonnez-moi, monsieur; mais il n'était pas en fonds, il n'avait pas chez lui toute la somme. Il m'a dit de retourner ce soir. Je vais vous rendre le billet, si vous voulez.

LE CHEVALIER.

Eh! garde-le; que veux-tu que j'en fasse ?... La baronne est là-dedans? Que fait-elle ?

FRONTIN.

Elle s'entretient avec Lisette d'un carrosse que je vais ordonner pour elle, et d'une certaine maison de campagne qui lui plaît,

et qu'elle veut louer en attendant que je lui en fasse faire l'acquisition.

LE CHEVALIER.

Un carrosse? une maison de campagne? Quelle folie!

FRONTIN.

Oui; mais tout cela se doit faire aux dépens de M. Turcaret. Quelle sagesse!

LE CHEVALIER.

Cela change la thèse.

FRONTIN.

Il n'y a qu'une chose qui l'embarrassait.

LE CHEVALIER.

Eh quoi?

FRONTIN.

Une petite bagatelle.

LE CHEVALIER.

Dis-moi donc ce que c'est?

FRONTIN.

Il faut meubler cette maison de campagne. Elle ne savait comment engager à cela M. Turcaret; mais le génie supérieur qu'elle a placé auprès de lui s'est chargé de ce soin-là.

LE CHEVALIER.

De quelle manière t'y prendras-tu?

FRONTIN.

Je vais chercher un vieux coquin de ma connaissance, qui nous aidera à tirer dix mille francs dont nous avons besoin pour nous meubler.

LE CHEVALIER.

As-tu bien fait attention à ton stratagème ?

FRONTIN.

Oh! qu'oui, monsieur; c'est mon fort que l'attention. J'ai tout cela dans ma tête; ne vous mettez pas en peine. Un petit acte supposé... un faux exploit....

LE CHEVALIER, l'interrompant.

Mais prends-y garde, Frontin, M. Turcaret sait les affaires.

FRONTIN.

Mon vieux coquin les sait encore mieux que lui. C'est le plus habile, le plus intelligent écrivain !...

LE CHEVALIER.

C'est une autre chose.

FRONTIN.

Il a presque toujours eu son logement dans les maisons du roi à cause de ses écritures.

LE CHEVALIER.

Je n'ai plus rien à te dire.

FRONTIN.

Je sais où le trouver à coup sûr, et nos machines seront bientôt prêtes... Adieu ; voilà M. le marquis qui vous cherche.

(Il sort.)

SCÈNE II.

LE MARQUIS, LE CHEVALIER.

LE MARQUIS.

Ah ! palsembleu ! chevalier, tu deviens bien rare. On ne te trouve nulle part. Il y a vingt-quatre heures que je te cherche pour te consulter sur une affaire de cœur.

LE CHEVALIER.

Eh ! depuis quand te mêles-tu de ces sortes d'affaires, toi ?

LE MARQUIS.

Depuis trois ou quatre jours.

LE CHEVALIER.

Et tu m'en fais aujourd'hui la première confidence ? Tu deviens bien discret.

LE MARQUIS.

Je me donne au diable si j'y ai songé.

Une affaire de cœur ne me tient au cœur que très-faiblement, comme tu sais. C'est une conquête que j'ai faite par hasard, que je conserve par amusement, et dont je me déferai par caprice, ou par raison peut-être.

LE CHEVALIER.

Voilà un bel attachement !

LE MARQUIS.

Il ne faut pas que les plaisirs de la vie nous occupent trop sérieusement. Je ne m'embarrasse de rien, moi.... Elle m'avait donné son portrait, je l'ai perdu. Un autre s'en pendrait (Faisant le geste de montrer quelque chose qui n'a nulle valeur.), je m'en soucie comme de cela.

LE CHEVALIER.

Avec de pareils sentimens tu dois te faire adorer.... Mais, dis-moi un peu, qu'est-ce que cette femme-là ?

LE MARQUIS.

C'est une femme de qualité, une comtesse de province; car elle me l'a dit.

LE CHEVALIER.

Eh ! quel temps as-tu pris pour faire cette

conquête-là ? Tu dors tout le jour, et bois toute la nuit ordinairement.

LE MARQUIS.

Oh! non pas, non pas, s'il vous plaît; dans ce temps-ci il y a des heures de bal; c'est là qu'on trouve de bonnes occasions.

LE CHEVALIER.

C'est-à-dire que c'est une connaissance de bal?

LE MARQUIS.

Justement. J'y allai l'autre jour, un peu chaud de vin : j'étais en pointe; j'agaçais les jolis masques. J'aperçois une taille, un air de gorge, une tournure de hanche.... J'aborde, je prie, je presse, j'obtiens qu'on se démasque; je vois une personne....

LE CHEVALIER, l'interrompant.

Jeune, sans doute?

LE MARQUIS.

Non, assez vieille.

LE CHEVALIER.

Mais belle encore, et des plus agréables?

LE MARQUIS.

Pas trop belle.

LE CHEVALIER.

L'amour, à ce que je vois, ne t'aveugle pas?

LE MARQUIS.

Je rends justice à l'objet aimé.

LE CHEVALIER.

Elle a donc de l'esprit?

LE MARQUIS.

Oh! pour de l'esprit, c'est un prodige! Quel flux de pensées! quelle imagination! Elle me dit cent extravagances qui me charmèrent.

LE CHEVALIER.

Quel fut le résultat de la conversation?

LE MARQUIS.

Le résultat? Je la ramenai chez elle avec sa compagnie; je lui offris mes services, et la vieille folle les accepta.

LE CHEVALIER.

Tu l'as revue depuis?

LE MARQUIS.

Le lendemain au soir, dès que je fus levé, je me rendis à son hôtel.

LE CHEVALIER.

Hôtel garni, apparemment?

LE MARQUIS.

Oui, hôtel garni.

LE CHEVALIER.

Eh bien?

LE MARQUIS.

Eh bien! autre vivacité de conversation, nouvelles folies ; tendres protestations de ma part, vives reparties de la sienne. Elle me donna ce maudit portrait que j'ai perdu avant-hier; je ne l'ai pas revue depuis. Elle m'a écrit, je lui ai fait réponse. Elle m'attend aujourd'hui, mais je ne sais ce que je dois faire. Irai-je? ou n'irai-je pas? Que me conseilles-tu? C'est pour cela que je te cherche.

LE CHEVALIER.

Si tu n'y vas pas, cela sera malhonnête.

LE MARQUIS.

Oui; mais, si j'y vais aussi, cela paraîtra bien empressé. La conjoncture est délicate. Marquer tant d'empressement, c'est courir après une femme, cela est bien bourgeois; qu'en dis-tu?

LE CHEVALIER.

Pour te donner conseil là-dessus, il faudrait connaître cette personne-là.

LE MARQUIS.

Il faut te la faire connaître. Je veux te donner ce soir à souper chez elle avec ta baronne.

LE CHEVALIER.

Cela ne se peut pas pour ce soir, car je donne à souper ici.

LE MARQUIS.

A souper ici? je t'amène ma conquête.

LE CHEVALIER.

Mais la baronne....

LE MARQUIS, l'interrompant.

Oh! la baronne s'accommodera fort de cette femme-là; il est bon même qu'elles fassent connaissance, nous ferons quelquefois de petites parties carrées.

LE CHEVALIER.

Mais ta comtesse ne fera-t-elle pas difficulté de venir avec toi tête-à-tête dans une maison?

LE MARQUIS, l'interrompant.

Des difficultés? oh! ma comtesse n'est point difficultueuse; c'est une personne qui sait vivre, une femme revenue des préjugés de l'éducation.

LE CHEVALIER.

Eh bien! amène-la, tu nous feras plaisir.

LE MARQUIS.

Tu en seras charmé, toi. Les jolies manières! Tu verras une femme vive, pé-

tulante, distraite, étourdie, dissipée, et toujours barbouillée de tabac ; on ne la prendrait pas pour une femme de province.

LE CHEVALIER.

Tu en fais un beau portrait ! Nous verrons si tu n'es pas un peintre flatteur.

LE MARQUIS.

Je vais la chercher. Sans adieu, chevalier.

LE CHEVALIER.

Serviteur, marquis.

(Le marquis sort.)

SCÈNE III.

LE CHEVALIER, seul.

Cette charmante conquête du marquis est apparemment une comtesse comme celle que j'ai sacrifiée à la baronne.

SCÈNE IV.

LA BARONNE, LE CHEVALIER.

LA BARONNE.

Que faites-vous donc là seul, chevalier ? Je croyais que le marquis était avec vous.

LE CHEVALIER, riant.

Il sort dans le moment, madame... Ah ! ah ! ah !

LA BARONNE.

De quoi riez-vous donc ?

LE CHEVALIER.

Ce fou de marquis est amoureux d'une femme de province, d'une comtesse, qui loge en chambre garnie. Il est allé la prendre chez elle pour l'amener ici. Nous en aurons le divertissement.

LA BARONNE.

Mais, dites moi, chevalier, les avez-vous priés à souper ?

LE CHEVALIER.

Oui, madame : augmentation de convives, surcroît de plaisir. Il faut amuser M. Turcaret, le dissiper.

LA BARONNE.

La présence du marquis le divertira mal. Vous ne savez pas qu'ils se connaissent. Ils ne s'aiment point. Il s'est passé tantôt entre eux une scène ici....

LE CHEVALIER, l'interrompant.

Le plaisir de la table raccommode tout. Ils ne sont peut-être pas si mal ensemble

qu'il soit impossible de les réconcilier. Je me charge de cela : reposez-vous sur moi. M. Turcaret est un bon sot.

LA BARONNE, voyant entrer M. Turcaret.

Taisez-vous ; je crois que le voici.... Je crains qu'il ne vous ait entendu.

SCÈNE V.

M. TURCARET, LA BARONNE, LE CHEVALIER.

LE CHEVALIER, à M. Turcaret en l'embrassant.

Monsieur Turcaret veut bien permettre qu'on l'embrasse, et qu'on lui témoigne la vivacité du plaisir qu'on aura tantôt de se trouver avec lui le verre à la main ?

M. TURCARET, avec embarras.

Le plaisir de cette vivacité-là.... monsieur, sera... bien réciproque. L'honneur que je reçois d'une part, joint à.... la satisfaction que... l'on trouve de l'autre ... (montrant la baronne) avec madame, fait en vérité que... je vous assure... que... je suis fort aise de cette partie-là.

LA BARONNE.

Vous allez, monsieur, vous engager dans des complimens qui embarrasseront aussi M. le chevalier; vous ne finirez ni l'un ni l'autre.

LE CHEVALIER, à M. Turcaret.

Ma cousine a raison; supprimons la cérémonie, et ne songeons qu'à nous réjouir. Vous aimez la musique ?

M. TURCARET.

Si je l'aime ? malepeste ! je suis abonné à l'Opéra.

LE CHEVALIER.

C'est la passion dominante des gens du beau monde.

M. TURCARET.

C'est la mienne.

LE CHEVALIER.

La musique remue les passions.

M. TURCARET.

Terriblement ! une belle voix, soutenue d'une trompette, cela jette dans une douce rêverie.

LA BARONNE.

Que vous avez le goût bon !

LE CHEVALIER, à M. Turcaret.

Oui, vraiment.... Que je suis un grand sot de n'avoir pas songé à cet instrument-là !.... (Voulant sortir.) Oh ! parbleu, puisque vous êtes dans le goût des trompettes, je vais moi-même donner ordre...

M. TURCARET, l'arrêtant.

Je ne souffrirai point cela, monsieur le chevalier. Je ne prétends point que pour une trompette...

LA BARONNE, bas à M. Turcaret.

Laissez-le aller, monsieur.

(Le chevalier sort.)

SCÈNE VI.

M. TURCARET, LA BARONNE.

LA BARONNE.

Eh ! quand nous pouvons être seuls quelques momens ensemble, épargnons-nous, autant qu'il nous sera possible, la présence des importuns.

M. TURCARET.

Vous m'aimez plus que je ne mérite, madame.

LA BARONNE.

Qui ne vous aimerait pas ? Mon cousin

le chevalier lui-même a toujours eu un attachement pour vous. . . .

M. TURCARET, l'interrompant.

Je lui suis bien obligé.

LA BARONNE.

Une attention pour tout ce qui peut vous plaire. . . .

M. TURCARET, l'interrompant.

Il me paraît fort bon garçon.

SCÈNE VII.

LISETTE, LA BARONNE, M. TURCARET.

LA BARONNE, à Lisette.

Qu'y a-t-il, Lisette?

LISETTE.

Un homme vêtu de gris-noir, avec un rabat sale et une vieille perruque... (Bas.) Ce sont les meubles de la maison de campagne.

LA BARONNE.

Qu'on fasse entrer.

SCÈNE VIII.

M. FURET, FRONTIN, M. TURCARET, LA BARONNE, LISETTE.

M. FURET, à la baronne et à Lisette.

Qui de vous deux, mesdames, est la maîtresse de céans?

LA BARONNE.

C'est moi. Que voulez-vous?

M. FURET.

Je ne répondrai point qu'au préalable je ne me sois donné l'honneur de vous saluer, vous, madame, et toute l'honorable compagnie, avec tout le respect dû et requis.

M. TURCARET, à part.

Voilà un plaisant original!

LISETTE, à M. Furet.

Sans tant de façons, monsieur, dites-nous au préalable qui vous êtes.

M. FURET.

Je suis huissier à verge, à votre service, et je me nomme M. Furet.

LA BARONNE.

Chez moi un huissier!

FRONTIN.

Cela est bien insolent.

M. TURCARET, à la baronne.

Voulez-vous, madame, que je jette ce drôle-là par les fenêtres ? Ce n'est pas le premier coquin que....

M. FURET, l'interrompant.

Tout beau ! monsieur. D'honnêtes huissiers comme moi ne sont point exposés à de pareilles aventures. J'exerce mon petit ministère d'une façon si obligeante, que toutes les personnes de qualité se font un plaisir de recevoir un exploit de ma main. (Tirant un papier de sa poche.) En voici un que j'aurai, s'il vous plaît, l'honneur (avec votre permission, monsieur), que j'aurai l'honneur de présenter respectueusement à madame... sous votre bon plaisir, monsieur.

LA BARONNE.

Un exploit à moi ?... (A Lisette.) Voyez ce que c'est, Lisette.

LISETTE.

Moi, madame, je n'y connais rien; je ne sais lire que des billets doux... (A Frontin.) Regarde, toi, Frontin.

FRONTIN.

Je n'entends pas encore les affaires.

M. FURET, à la baronne.

C'est pour une obligation que défunt M. le baron de Porcandorf, votre époux...

LA BARONNE, l'interrompant.

Feu mon époux, monsieur? cela ne me regarde point; j'ai renoncé à la communauté.

M. TURCARET.

Sur ce pied-là, on n'a rien à vous demander.

M. FURET.

Pardonnez-moi, monsieur, l'acte étant signé par madame....

M. TURCARET, l'interrompant.

L'acte est donc solidaire?

M. FURET.

Oui, monsieur, très-solidaire, et même avec déclaration d'emploi... Je vais vous en lire les termes, ils sont énoncés dans l'exploit

M. TURCARET.

Voyons si l'acte est en bonne forme.

M. FURET, après avoir mis des lunettes, lisant son exploit.

Pardevant, etc., furent présens, en

« leurs personnes, haut et puissant seigneur « Georges-Guillaume de Porcandorf, et « dame Agnès-Ildegonde de la Dolinvil« lière, son épouse, de lui dûment auto« risée à l'effet des présentes, lesquels ont « reconnu devoir à Éloi-Jérôme Poussif, « marchand de chevaux, la somme de dix « mille livres.... »

LA BARONNE, l'interrompant.

Dix mille livres!

LISETTE.

La maudite obligation!

M. FURET, continuant à lire son exploit.

« Pour un équipage fourni par ledit Pous« sif, consistant en douze mulets, quinze « chevaux normands sous poil roux, et « trois bardeaux d'Auvergne, ayant tous « crins, queue et oreilles; et garnis de leurs « bâts, selles, brides et licols.... »

LISETTE, l'interrompant.

Brides et licols! est-ce à une femme à payer ces sortes de nippes-là?

M. TURCARET.

Ne l'interrompons point.... (A M. Furet.) Achevez, mon ami.

M. FURET, achevant de lire son exploit.

« Au paiement desquelles dix mille livres, « lesdits débiteurs ont obligé, affecté et hy« pothéqué généralement tous leurs biens, « présens et à venir, sans division ni dis« cussion, renonçant auxdits droits; et « pour l'exécution des présentes ont élu « domicile chez Innocent-Blaise Le Juste, « ancien procureur au Châtelet, demeu« rant rue du Bout-du-Monde. Fait et « passé, etc. »

FRONTIN, à M. Turcaret.

L'acte est-il en bonne forme, monsieur?

M. TURCARET.

Je n'y trouve rien à redire que la somme.

M. FURET.

Que la somme, monsieur? Oh! il n'y a rien à redire à la somme, elle est fort bien énoncée.

M. TURCARET, à la baronne.

Cela est chagrinant.

LA BARONNE.

Comment! chagrinant? est-ce qu'il faudra qu'il m'en coûte sérieusement dix mille livres pour avoir signé?

LISETTE.

Voilà ce que c'est que d'avoir trop de complaisance pour un mari. Les femmes ne se corrigeront-elles jamais de ce défaut-là ?

LA BARONNE.

Quelle injustice !... (A M. Turcaret.) N'y a-t-il pas moyen de revenir contre cet acte-là, M. Turcaret ?

M. TURCARET.

Je n'y vois point d'apparence. Si dans l'acte vous n'aviez pas expressément renoncé aux droits de division et de discussion, nous pourrions chicaner ledit Poussif.

LA BARONNE.

Il faut donc se résoudre à payer, puisque vous m'y condamnez, monsieur ; je n'appelle pas de vos décisions.

FRONTIN, bas à M. Turcaret.

Quelle déférence on a pour vos sentimens !

LA BARONNE, à M. Turcaret.

Cela m'incommodera un peu ; cela dérangera la destination que j'avais faite de certain billet au porteur que vous savez.

LISETTE.

Il n'importe, payons, madame; ne soutenons pas un procès contre l'avis de M. Turcaret.

LA BARONNE.

Le ciel m'en préserve! Je vendrais plutôt mes bijoux, mes meubles.

FRONTIN, bas à M. Turcaret.

Vendre ses meubles, ses bijoux, et pour l'équipage d'un mari encore! La pauvre femme!

M. TURCARET, à la baronne.

Non, madame, vous ne vendrez rien. Je me charge de cette dette-là; j'en fais mon affaire.

LA BARONNE.

Vous vous moquez. Je me servirai de ce billet, vous dis-je.

M. TURCARET.

Il faut le garder pour un autre usage.

LA BARONNE.

Non, monsieur, non; la noblesse de votre procédé m'embarrasse plus que l'affaire même.

M. TURCARET.

N'en parlons plus, madame; je vais, tout de ce pas, y mettre ordre.

FRONTIN.

La belle âme!... (A M. Furet.) Suis-nous, sergent : on va te payer.

LA BARONNE, à M. Turcaret.

Ne tardez pas, au moins. Songez que l'on vous attend.

M. TURCARET.

J'aurai promptement terminé cela; et puis je reviendrai des affaires aux plaisirs.

(Il sort avec M. Furet et Frontin.)

SCÈNE IX.

LA BARONNE, LISETTE.

LISETTE, à part.

Et nous vous renverrons des plaisirs aux affaires, sur ma parole! Les habiles fripons que messieurs Furet et Frontin! et la bonne dupe que M. Turcaret!

LA BARONNE.

Il me paraît qu'il l'est trop, Lisette.

LISETTE.

Effectivement, on n'a point assez de mérite à le faire donner dans le panneau.

LA BARONNE.

Sais-tu bien que je commence à le plaindre ?

LISETTE.

Mort de ma vie! point de pitié indiscrète. Ne plaignons point un homme qui ne plaint personne.

LA BARONNE.

Je sens naître malgré moi des scrupules.

LISETTE.

Il faut les étouffer.

LA BARONNE.

J'ai peine à les vaincre.

LISETTE.

Il n'est pas encore temps d'en avoir; et il vaut mieux sentir quelque jour des remords pour avoir ruiné un homme d'affaires, que le regret d'en avoir manqué l'occasion.

SCÈNE X.

JASMIN, LA BARONNE, LISETTE.

JASMIN, à la baronne.

C'est de la part de madame Dorimène.

LA BARONNE.

Faites entrer. (Jasmin sort.)

SCÈNE XI.

LA BARONNE, LISETTE.

LA BARONNE.

Elle m'envoie peut-être proposer une partie de plaisir; mais....

SCÈNE XII.

MADAME JACOB, LA BARONNE, LISETTE.

MADAME JACOB, à la baronne.

Je vous demande pardon, madame, de la liberté que je prends. Je revends à la toilette, et je me nomme madame Jaoob. J'ai l'honneur de vendre quelquefois des dentelles et toutes sortes de pommades à madame Dorimène. Je viens de l'avertir que j'aurai tantôt un bon hasard; mais elle n'est point en argent, et elle m'a dit que vous pourriez vous en accommoder.

LA BARONNE.

Qu'est-ce que c'est ?

MADAME JACOB.

Une garniture de quinze cents livres, que

veut revendre une fermière des Regrats. Elle ne l'a mise que deux fois. La dame en est dégoûtée : elle la trouve trop commune ; elle veut s'en défaire.

LA BARONNE.

Je ne serais pas fâchée de voir cette coiffure.

MADAME JACOB.

Je vous l'apporterai dès que je l'aurai, madame ; je vous en ferai avoir bon marché.

LISETTE.

Vous n'y perdrez pas ; madame est généreuse.

MADAME JACOB.

Ce n'est pas l'intérêt qui me gouverne ; et j'ai, Dieu merci, d'autres talens que de revendre à la toilette.

LA BARONNE.

J'en suis persuadée.

LISETTE, à madame Jacob.

Vous en avez bien la mine.

MADAME JACOB.

Eh ! vraiment, si je n'avais pas d'autres ressources, comment pourrais-je élever mes enfans aussi honnêtement que je le

fais? J'ai un mari, à la vérité ; mais il ne sert qu'à faire grossir ma famille, sans m'aider à l'entretenir.

LISETTE.

Il y a bien des maris qui font tout le contraire.

LA BARONNE.

Eh! que faites-vous donc, madame Jacob, pour fournir ainsi toute seule aux dépenses de votre famille ?

MADAME JACOB.

Je fais des mariages, ma bonne dame. Il est vrai que ce sont des mariages légitimes : ils ne produisent pas tant que les autres; mais, voyez-vous, je ne veux rien avoir à me reprocher.

LISETTE.

C'est fort bien fait.

MADAME JACOB.

J'ai marié, depuis quatre mois, un jeune mousquetaire avec la veuve d'un auditeur des comptes. La belle union! ils tiennent tous les jours table ouverte ; ils mangent la succession de l'auditeur le plus agréablement du monde.

LISETTE.

Ces deux personnes-là sont bien assorties.

MADAME JACOB.

Oh ! tous mes mariages sont heureux.... (A la baronne.) Et si madame était dans le goût de se marier, j'ai en main le plus excellent sujet.

LA BARONNE.

Pour moi, madame Jacob ?

MADAME JACOB.

C'est un gentilhomme limousin. La bonne pâte de mari ! il se laissera mener par une femme comme un Parisien.

LISETTE, à la baronne.

Voilà encore un bon hasard, madame.

LA BARONNE.

Je ne me sens point en disposition d'en profiter ; je ne veux pas sitôt me marier ; je ne suis point encore dégoûtée du monde.

LISETTE, à madame Jacob.

Oh bien ! je le suis, moi, madame Jacob. Mettez-moi sur vos tablettes.

MADAME JACOB.

J'ai votre affaire. C'est un gros commis qui a déjà quelque bien, mais peu de pro-

tection. Il cherche une jolie femme pour s'en faire

LISETTE.

Le bon parti ! Voilà mon fait.

LA BARONNE, à madame Jacob.

Vous devez être riche, madame Jacob ?

MADAME JACOB.

Hélas ! hélas ! je devrais faire dans Paris une figure..... je devrais rouler carrosse, ma chère dame, ayant un frère comme j'en ai un dans les affaires.

LA BARONNE.

Vous avez un frère dans les affaires ?

MADAME JACOB.

Et dans les grandes affaires encore ! Je suis sœur de M. Turcaret, puisqu'il faut vous le dire. Il n'est pas que vous n'en ayez ouï parler ?

LA BARONNE, avec étonnement.

Vous êtes sœur de M. Turcaret ?

MADAME JACOB.

Oui, madame, je suis sa sœur, de père et de mère même.

LISETTE, étonnée aussi.

M. Turcaret est votre frère, madame Jacob ?

MADAME JACOB.

Oui ,mon frère, mademoiselle, mon propre frère; et je n'en suis pas plus grande dame pour cela.... Je vous vois toutes deux bien étonnées. C'est sans doute à cause qu'il me laisse prendre toute la peine que je me donne ?

LISETTE.

Eh ! oui, c'est ce qui fait le sujet de notre étonnement.

MADAME JACOB.

Il fait bien pis, le dénaturé qu'il est! il m'a défendu l'entrée de sa maison, et il n'a pas le cœur d'employer mon époux.

LA BARONNE.

Cela crie vengeance.

LISETTE, à madame Jacob.

Ah ! le mauvais frère !

MADAME JACOB.

Aussi mauvais frère que mauvais mari. N'a-t-il pas chassé sa femme de chez lui !

LA BARONNE.

Il faisait donc mauvais ménage ?

MADAME JACOB.

Ils le font encore, madame; ils n'ont

ensemble aucun commerce, et ma belle-sœur est en province.

LA BARONNE.

Quoi ! M. Turcaret n'est pas veuf ?

MADAME JACOB.

Bon ! il y a dix ans qu'il est séparé de sa femme, à qui il fait tenir une pension à Valogne, afin de l'empêcher de venir à Paris.

LA BARONNE, bas à Lisette.

Lisette ?

LISETTE, bas.

Par ma foi, madame, voilà un méchant homme.

MADAME JACOB.

Oh ! le ciel le punira tôt ou tard ; cela ne lui peut manquer. J'ai déjà ouï dire dans une maison qu'il y avait du dérangement dans ses affaires.

LA BARONNE.

Du dérangement dans ses affaires ?

MADAME JACOB.

Eh ! le moyen qu'il n'y en ait pas ? c'est un vieux fou qui a toujours aimé toutes les femmes, hors la sienne. Il jette tout par

les fenêtres dès qu'il est amoureux : c'est un panier percé.

LISETTE, bas à la baronne.

A qui le dit-elle? qui le sait mieux que nous?

MADAME JACOB, à la baronne.

Je ne sais à qui il est attaché présentement; mais il a toujours quelques demoiselles qui le plument, qui l'attrapent, et il s'imagine les attraper, lui, parce qu'il leur promet de les épouser. N'est-ce pas là un grand sot? Qu'en dites-vous, madame?

LA BARONNE, déconcertée.

Oui, cela n'est pas tout-à-fait....

MADAME JACOB, l'interrompant.

Oh! que j'en suis aise! Il le mérite bien, le malheureux, il le mérite bien. Si je connaissais sa maîtresse, j'irais lui conseiller de le piller, de le manger, de le ronger, de l'abîmer.... (A Lisette.) N'en feriez-vous pas autant, mademoiselle?

LISETTE.

Je n'y manquerais pas, madame Jacob.

MADAME JACOB, à la baronne.

Je vous demande pardon de vous étourdir ainsi de mes chagrins; mais, quand il

m'arrive d'y faire réflexion, je me sens si pénétrée, que je ne puis me taire... Adieu, madame; sitôt que j'aurai la garniture, je ne manquerai pas de vous l'apporter.

LA BARONNE.

Cela ne presse pas, madame, cela ne presse pas.

(Madame Jacob sort.)

SCÈNE XIII.

LA BARONNE, LISETTE.

LA BARONNE.

Eh bien ! Lisette ?

LISETTE.

Eh bien ! madame ?

LA BARONNE.

Aurais-tu deviné que M. Turcaret eût une sœur revendeuse à la toilette ?

LISETTE.

Auriez-vous cru, vous, qu'il eût une vraie femme en province ?

LA BARONNE.

Le traître ! il m'avait assuré qu'il était veuf, et je le croyais de bonne foi.

LISETTE.

Ah ! le vieux fourbe !... (Voyant rêver la baronne.) Mais qu'est-ce donc que cela ?.... Qu'avez-vous ?... Je vous vois toute chagrine. Merci de ma vie ! vous prenez la chose aussi sérieusement que si vous étiez amoureuse de M. Turcaret.

LA BARONNE.

Quoique je ne l'aime pas, puis-je perdre sans chagrin l'espérance de l'épouser ? Le scélérat ! il a une femme ! Il faut que je rompe avec lui.

LISETTE.

Oui ; mais l'intérêt de votre fortune veut que vous le ruiniez auparavant. Allons, madame, pendant que nous le tenons, brusquons son coffre-fort, saisissons ses billets, mettons M. Turcaret à feu et à sang, rendons-le enfin si misérable, qu'il puisse un jour faire pitié même à sa femme, et redevenir frère de madame Jacob.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE I.

LISETTE, seule.

La bonne maison que celle-ci pour Frontin et pour moi! Nous avons déja soixante pistoles, et il nous en reviendra peut-être autant de l'acte solidaire. Courage! si nous gagnons souvent de ces petites sommes-là, nous en aurons à la fin une raisonnable.

SCÈNE II.

LA BARONNE, LISETTE.

LA BARONNE.

Il me semble que M. Turcaret devrait bien être de retour, Lisette.

LISETTE.

Il faut qu'il lui soit survenu quelque nouvelle affaire... (Voyant entrer Flamand, sans le reconnaitre d'abord, parce qu'il n'est plus en livrée.) mais, que veut ce monsieur?

SCÈNE III.

FLAMAND, LA BARONNE, LISETTE.

LA BARONNE, à Lisette.

POURQUOI laisse-t-on entrer sans avertir ?

FLAMAND.

Il n'y a pas de mal à cela, madame ; c'est moi.

LISETTE, à la baronne, en reconnaissant Flamand.

Eh ! c'est Flamand, madame ; Flamand sans livrée ! Flamand l'épée au côté ! quelle métamorphose !

FLAMAND.

Doucement, mademoiselle ! doucement ! On ne doit pas, s'il vous plaît, m'appeler Flamand tout court. Je ne suis plus laquais de M. Turcaret, non ; il vient de me faire donner un bon emploi, oui. Je suis présentement dans les affaires, da ! et par ainsi il faut m'appeler M. Flamand ; entendez-vous ?

LISETTE.

Vous avez raison, monsieur Flamand ; puisque vous êtes devenu commis, on ne

doit plus vous traiter comme un laquais.

FLAMAND, montrant la baronne.

C'est à madame que j'en ai l'obligation ; et je viens ici tout exprès pour la remercier. C'est une bonne dame qui a bien de la bonté pour moi de m'avoir fait bailler une bonne commission, qui me vaudra bien cent bons écus par chacun an, et qui est dans un bon pays encore; car c'est à Falaise, qui est une si bonne ville, et où il y a, dit-on, de si bonnes gens.

LISETTE.

Il y a bien du bon dans tout cela, monsieur Flamand.

FLAMAND.

Je suis capitaine-concierge de la porte de Guibrai. J'aurai les clefs, et pourrai faire entrer et sortir tout ce qu'il me plaira. L'on m'a dit que c'était un bon droit que celui-là.

LISETTE.

Peste!

FLAMAND.

Oh! ce qu'il y a de meilleur, c'est que cet emploi-là porte bonheur à ceux qui l'ont, car ils s'y enrichissent tretous. M. Turcaret a, dit-on, commencé par là.

LA BARONNE.

Cela est bien glorieux pour vous, monsieur Flamand, de marcher ainsi sur les pas de votre maître!

LISETTE, à Flamand.

Et nous vous exhortons, pour votre bien, à être honnête comme lui.

FLAMAND, à la baronne.

Je vous enverrai, madame, de petits présens de fois à autres.

LA BARONNE.

Non, mon pauvre Flamand, je ne te demande rien.

FLAMAND.

Oh! que si fait. Je sais bien comme les commis en usent avec les demoiselles qui les placent.... Mais tout ce que je crains, c'est d'être révoqué; car dans les commissions on est grandement sujet à ça, voyez-vous.

LISETTE.

Cela est désagréable.

FLAMAND, à la baronne.

Par exemple, le commis que l'on révoque aujourd'hui pour me mettre à sa place a eu cet emploi-là par le moyen

d'une certaine dame que M. Turcaret a aimée et qu'il n'aime plus. Prenez bien garde, madame, de me faire révoquer aussi.

LA BARONNE.

J'y donnerai toute mon attention, monsieur Flamand.

FLAMAND.

Je vous prie de plaire toujours à M. Turcaret, madame.

LA BARONNE.

Je ferai tout mon possible, puisque vous y êtes intéressé.

FLAMAND, s'approchant de la baronne.

Mettez toujours de ce beau rouge pour lui donner dans la vue....

LISETTE, le repoussant.

Allez, monsieur le capitaine-concierge, allez à votre porte de Guibrai. Nous savons ce que nous avons à faire.... Oui; nous n'avons pas besoin de vos conseils..... Non; vous ne serez jamais qu'un sot. C'est moi qui vous le dis, da! entendez-vous?

(Flamand sort.)

SCÈNE IV.

LA BARONNE, LISETTE.

LA BARONNE.

Voila le garçon le plus ingénu....

LISETTE, l'interrompant.

Il y a pourtant long-temps qu'il est laquais; il devrait bien être déniaisé.

SCÈNE V.

JASMIN, LA BARONNE, LISETTE.

JASMIN, à la baronne.

C'est M. le marquis avec une grosse et grande madame.

(Il sort.)

SCÈNE VI.

LA BARONNE, LISETTE.

LA BARONNE.

C'est sa belle conquête. Je suis curieuse de la voir.

LISETTE.

Je n'en ai pas moins d'envie que vous; je m'en fais une plaisante image.

SCÈNE VII.

LE MARQUIS, MADAME TURCARET, LA BARONNE, LISETTE.

LE MARQUIS, à la baronne.

Je viens, ma charmante baronne, vous présenter une aimable dame, la plus spirituelle, la plus galante, la plus amusante personne.... Tant de bonnes qualités, qui vous sont communes, doivent vous lier d'estime et d'amitié.

LA BARONNE.

Je suis très-disposée à cette union.. .. (Bas à Lisette.) C'est l'original du portrait que le chevalier m'a sacrifié.

MADAME TURCARET.

Je crains, madame, que vous ne perdiez bientôt ces bons sentimens. Une personne du grand monde, du monde brillant, comme vous, trouvera peu d'agrément dans le commerce d'une femme de province.

LA BARONNE.

Ah! vous n'avez point l'air provincial, madame, et nos dames le plus de mode n'ont pas des manières plus agréables que les vôtres.

LE MARQUIS, en montrant madame Turcaret.

Ah! palsembleu! non. Je m'y connais, madame; et vous conviendrez avec moi, en voyant cette taille et ce visage-là, que je suis le seigneur de France du meilleur goût?

MADAME TURCARET.

Vous êtes trop poli, monsieur le marquis. Ces flatteries-là pourraient me convenir en province, où je brille assez, sans vanité. J'y suis toujours à l'affût des modes; on me les envoie toutes dès le moment qu'elles sont inventées, et je puis me vanter d'être la première qui ait porté des pretintailles dans la ville de Valogne.

LISETTE, à part.

Quelle folle!

LA BARONNE.

Il est beau de servir de modèle à une ville comme celle-là!

MADAME TURCARET.

Je l'ai mise sur un pied! j'en ai fait un petit Paris par la belle jeunesse que j'y attire.

LE MARQUIS, avec ironie.

Comment, un petit Paris! Savez-vous

SCÈNE VIII.

LE CHEVALIER, LA BARONNE, MADAME TURCARET, LE MARQUIS, LISETTE.

LE CHEVALIER, à la baronne.

Madame, nous aurons tantôt le plus ravissant concert... (A part, apercevant madame Turcaret.) Mais que vois-je?

MADAME TURCARET, à part.

O ciel!

LA BARONNE, bas à Lisette.

Je m'en doutais bien.

LE CHEVALIER, au marquis.

Est-ce là cette dame dont tu m'as parlé, marquis?

LE MARQUIS.

Oui, c'est ma comtesse. Pourquoi cet étonnement?

LE CHEVALIER.

Oh! parbleu! je ne m'attendais pas à celui-là

MADAME TURCARET, à part.

Quel contre-temps!

LE MARQUIS, au chevalier.

Explique-toi, chevalier. Est-ce que tu connaîtrais ma comtesse?

LE CHEVALIER.

Sans doute; il y a huit jours que je suis en liaison avec elle.

LE MARQUIS.

Qu'entends-je? Ah! l'infidèle! l'ingrate!

LE CHEVALIER.

Et ce matin même elle a eu la bonté de m'envoyer son portrait.

LE MARQUIS.

Comment, diable! elle a donc des portraits à donner à tout le monde?

SCÈNE IX.

MADAME JACOB, LA BARONNE, LE MARQUIS, LE CHEVALIER, MADAME TURCARET, LISETTE.

MADAME JACOB, à la baronne.

MADAME, je vous apporte la garniture que j'ai promis de vous faire voir.

LA BARONNE.

Que vous prenez mal votre temps, madame Jacob! Vous me voyez en compagnie.

MADAME JACOB.

Je vous demande pardon, madame; je reviendrai une autre fois.... (Apercevant ma-

dame Turcaret.) Mais qu'est-ce que je vois? Ma belle-sœur ici! madame Turcaret!

LE CHEVALIER.

Madame Turcaret!

LA BARONNE, à madame Jacob.

Madame Turcaret?

LISETTE, à madame Jacob.

Madame Turcaret?

LE MARQUIS, à part.

Le plaisant incident!

MADAME JACOB, à madame Turcaret.

Par quelle aventure, madame, vous rencontré-je en cette maison?

MADAME TURCARET, à part.

Payons de hardiesse... (A madame Jacob.) Je ne vous connais pas, ma bonne.

MADAME JACOB.

Vous ne connaissez pas madame Jacob?.. Tredame! est-ce à cause que depuis dix ans vous êtes séparée de mon frère, qui n'a pu vivre avec vous, que vous feignez de ne me pas connaître?

LE MARQUIS.

Vous n'y pensez pas, madame Jacob; savez-vous bien que vous parlez à une comtesse?

MADAME JACOB.

A une comtesse? Eh! dans quel lieu, s'il vous plaît, est sa comté? Ah! vraiment, j'aime assez ces gros airs-là!

MADAME TURCARET.

Vous êtes une insolente, ma mie.

MADAME JACOB.

Une insolente, moi! je suis une insolente!... Jour de Dieu! ne vous y jouez pas! S'il ne tient qu'à dire des injures, je m'en acquitterai aussi bien que vous.

MADAME TURCARET.

Oh! je n'en doute pas; la fille d'un maréchal de Domfront ne doit point demeurer en reste de sottises.

MADAME JACOB.

La fille d'un maréchal? Pardi! voilà une dame bien relevée pour venir me reprocher ma naissance! Vous avez apparemment oublié que M. Briochais, votre père, était pâtissier dans la ville de Falaise. Allez, madame la comtesse, puisque comtesse y a, nous nous connaissons toutes deux..... Mon frère rira bien quand il saura que vous avez pris ce nom burlesque pour venir vous

requinquer à Paris. Je voudrais, par plaisir, qu'il vînt ici tout à l'heure.

LE CHEVALIER.

Vous pourrez avoir ce plaisir-là, madame; nous attendons à souper M. Turcaret.

MADAME TURCARET, à part.

Aie!

LE MARQUIS, à madame Jacob.

Et vous souperez aussi avec nous, madame Jacob; car j'aime les soupers de famille.

MADAME TURCARET, à part.

Je suis au désespoir d'avoir mis le pied dans cette maison.

LISETTE, à part.

Je le crois bien.

MADAME TURCARET, à part, voulant sortir.

J'en vais sortir tout à l'heure.

LE MARQUIS, l'arrêtant.

Vous ne vous en irez pas, s'il vous plaît, que vous n'ayez vu M. Turcaret.

MADAME TURCARET.

Ne me retenez point, monsieur le marquis, ne me retenez point.

LE MARQUIS.

Oh! palsembleu! mademoiselle Brio-

chais, vous ne sortirez point; comptez là-dessus.

LE CHEVALIER.

Eh ! marquis, cesse de l'arrêter.

LE MARQUIS.

Je n'en ferai rien. Pour la punir de nous avoir trompés tous deux, je la veux mettre aux prises avec son mari.

LA BARONNE.

Non, marquis, de grâce, laissez-la sortir.

LE MARQUIS.

Prière inutile : tout ce que je puis faire pour vous, madame, c'est de lui permettre de se déguiser en Vénus, afin que son mari ne la reconnaisse pas.

LISETTE, voyant arriver M. Turcaret.

Ah ! par ma foi, voici M. Turcaret.

MADAME JACOB, à part.

J'en suis ravie.

MADAME TURCARET, à part.

La malheureuse journée !

LA BARONNE, à part.

Pourquoi faut-il que cette scène se passe chez moi !

LE MARQUIS, à part.

Je suis au comble de la joie.

SCÈNE X.

M. TURCARET, MADAME TURCARET, LA BARONNE, MADAME JACOB, LE MARQUIS, LE CHEVALIER, LISETTE.

M. TURCARET, à la baronne.

J'AI renvoyé l'huissier, madame, et terminé.... (A part, apercevant sa sœur.) Ah! en croirai-je mes yeux? Ma sœur ici!... (Apercevant sa femme.) et, qui pis est, ma femme!

LE MARQUIS.

Vous voilà en pays de connaissance, monsieur Turcaret... (Montrant madame Turcaret.) Vous voyez une belle comtesse dont je porte les chaînes; vous voulez bien que je vous la présente, sans oublier madame Jacob?

MADAME JACOB, à M. Turcaret.

Ah! mon frère....

M. TURCARET.

Ah! ma sœur... (A part.) Qui diable les a amenées ici?

LE MARQUIS.

C'est moi, monsieur Turcaret; vous m'avez cette obligation-là. Embrassez ces deux objets chéris... Ah! qu'il paraît ému! J'ad-

mire la force du sang et de l'amour conjugal.

M. TURCARET, à part.

Je n'ose la regarder ; je crois voir mon mauvais génie.

MADAME TURCARET, à part.

Je ne puis l'envisager sans horreur.

LE MARQUIS, à M. et à madame Turcaret.

Ne vous contraignez point, tendres époux ; laissez éclater toute la joie que vous devez sentir de vous revoir après dix années de séparation.

LA BARONNE, à M. Turcaret.

Vous ne vous attendiez pas, monsieur, à rencontrer ici madame Turcaret, et je conçois bien l'embarras où vous êtes. Mais pourquoi m'avoir dit que vous étiez veuf?

LE MARQUIS.

Il vous a dit qu'il était veuf? Eh ! parbleu ! sa femme m'a dit aussi qu'elle était veuve. Ils ont la rage tous deux de vouloir être veufs.

LA BARONNE, à M. Turcaret.

Parlez, pourquoi m'avez-vous trompée ?

M. TURCARET, interdit.

J'ai cru, madame.... qu'en vous faisant

accroire que.... je croyais être veuf.... vous croiriez que... je n'aurais point de femme... (*A part.*) J'ai l'esprit troublé, je ne sais ce que je dis.

LA BARONNE.

Je devine votre pensée, monsieur, et je vous pardonne une tromperie que vous avez crue nécessaire pour vous faire écouter. Je passerai même plus avant. Au lieu d'en venir aux reproches, je veux vous raccommoder avec madame Turcaret.

M. TURCARET.

Qui! moi, madame? Oh! pour cela, non. Vous ne la connaissez pas : c'est un démon. J'aimerais mieux vivre avec la femme du grand-mogol.

MADAME TURCARET.

Oh! monsieur, ne vous en défendez pas tant. Je n'en ai pas plus d'envie que vous au moins, et je ne viendrais point à Paris troubler vos plaisirs, si vous étiez plus exact à payer la pension que vous me faites pour me tenir en province.

LE MARQUIS, à M. Turcaret.

Pour la tenir en province!... Ah! monsieur Turcaret, vous avez tort; madame

mérite qu'on lui paye les quartiers d'avance.

MADAME TURCARET.

Il m'en est dû cinq. S'il ne me les donne pas, je ne pars point, je demeure à Paris pour le faire enrager. J'irai chez ses maîtresses faire un charivari.... et je commencerai par cette maison-ci, je vous en avertis.

M. TURCARET, à part.

Ah! l'insolente.

LISETTE, à part.

La conversation finira mal.

LA BARONNE, à madame Turcaret.

Vous m'insultez, madame.

MADAME TURCARET.

J'ai des yeux, Dieu merci, j'ai des yeux; je vois bien tout ce qui se passe en cette maison; mon mari est la plus grande dupe....

M. TURCARET, l'interrompant.

Quelle impudence! Ah! ventrebleu! coquine! sans le respect que j'ai pour la compagnie....

LE MARQUIS, l'interrompant.

Qu'on ne vous gêne point M. Turcaret. Vous êtes avec vos amis; usez-en librement.

LE CHEVALIER, à M. Turcaret, en se mettant entre lui et sa femme.

Monsieur....

LA BARONNE, à madame Turcaret.

Songez que vous êtes chez moi.

SCÈNE XI.

JASMIN, M. TURCARET, MADAME TURCARET, LA BARONNE, MADAME JACOB, LE MARQUIS, LE CHEVALIER, LISETTE.

JASMIN, à M. Turcaret.

Il y a dans un carrosse qui vient de s'arrêter à la porte deux gentilshommes qui se disent de vos associés : ils veulent vous parler d'une affaire importante.

(Il sort.)

SCÈNE XII.

M. TURCARET, MADAME TURCARET, LA BARONNE, MADAME JACOB, LE MARQUIS, LE CHEVALIER, LISETTE.

M. TURCARET, à madame Turcaret.

Ah! je vais revenir... Je vous appren-

drai, impudente, à respecter une maison...

MADAME TURCARET, l'interrompant.

Je crains peu vos menaces.

(M. Turcaret sort.)

SCÈNE XIII.

MADAME TURCARET, LA BARONNE, MADAME JACOB, LE MARQUIS, LE CHEVALIER, LISETTE.

LE CHEVALIER, à madame Turcaret.

Calmez votre esprit agité, madame; que M. Turcaret vous retrouve adoucie.

MADAME TURCARET.

Oh! tous ses emportemens ne m'épouvantent point.

LA BARONNE.

Nous allons l'apaiser en votre faveur.

MADAME TURCARET.

Je vous entends, madame; vous voulez me réconcilier avec mon mari, afin que, par reconnaissance, je souffre qu'il continue à vous rendre des soins.

LA BARONNE.

La colère vous aveugle. Je n'ai pour objet que la réunion de vos cœurs; je vous

abandonne M. Turcaret : je ne veux le revoir de ma vie.

MADAME TURCARET.

Cela est trop généreux.

LE MARQUIS, au chevalier, en montrant la baronne.

Puisque madame renonce au mari, de mon côté je renonce à la femme. Allons, renonces-y aussi, chevalier; il est beau de se vaincre soi-même.

SCÈNE XIV.

FRONTIN, MADAME TURCARET, LA BARONNE, MADAME JACOB, LE MARQUIS, LE CHEVALIER, LISETTE.

FRONTIN, à part.

O MALHEUR imprévu! ô disgrâce cruelle!

LE CHEVALIER.

Qu'y a-t-il, Frontin?

FRONTIN.

Les associés de M. Turcaret ont mis garnison chez lui, pour deux cent mille écus que leur emporte un caissier qu'il a cautionné.... Je venais ici en diligence pour l'avertir de se sauver; mais je suis arrivé

trop tard, ses créanciers se sont déjà assurés de sa personne.

MADAME JACOB, à part.

Mon frère entre les mains de ses créanciers?.... Tout dénaturé qu'il est, je suis touchée de son malheur. Je vais employer pour lui tout mon crédit, je sens que je suis sa sœur.

(Elle sort.)

SCÈNE XV.

MADAME TURCARET, LA BARONNE, LE MARQUIS, LE CHEVALIER, LISETTE, FRONTIN.

MADAME TURCARET, à part.

Et moi, je vais le chercher pour l'accabler d'injures; je sens que je suis sa femme.

(Elle sort.)

SCÈNE XVI.

LA BARONNE, LE MARQUIS, LE CHEVALIER, LISETTE, FRONTIN

FRONTIN, au chevalier.

Nous envisagions le plaisir de le ruiner,

mais la justice est jalouse de ce plaisir-là; elle nous a prévenus.

LE MARQUIS.

Bon! bon! il a de l'argent de reste pour se tirer d'affaire.

FRONTIN.

J'en doute. On dit qu'il a follement dissipé des biens immenses.... mais ce n'est pas ce qui m'embarrasse à présent; ce qui m'afflige, c'est que j'étais chez lui quand ses associés y sont venus mettre garnison.

LE CHEVALIER.

Eh bien?

FRONTIN.

Eh bien! monsieur, ils m'ont aussi arrêté et fouillé, pour voir si par hasard je ne serais point chargé de quelque papier qui pût tourner au profit des créanciers.... (Montrant la baronne.) Ils se sont saisis, à telle fin que de raison, du billet de madame, que vous m'avez confié tantôt.

LE CHEVALIER.

Qu'entends-je? juste ciel!

FRONTIN.

Ils m'en ont pris encore un autre de dix

mille francs, que M. Turcaret avait donné pour l'acte solidaire, et que M. Furet venait de me remettre entre les mains.

LE CHEVALIER.

Eh! pourquoi, maraud, n'as-tu pas dit que tu étais à moi?

FRONTIN.

Oh! vraiment, monsieur, je n'y ai pas manqué. J'ai dit que j'appartenais à un chevalier; mais, quand ils ont vu les billets, ils n'ont pas voulu me croire.

LE CHEVALIER.

Je ne me possède plus; je suis au désespoir!

LA BARONNE.

Et moi, j'ouvre les yeux. Vous m'avez dit que vous aviez chez vous l'argent de mon billet. Je vois par là que mon brillant n'a point été mis en gage; et je sais ce que je dois penser du beau récit que Frontin m'a fait de votre fureur d'hier au soir. Ah! chevalier, je ne vous aurais pas cru capable d'un pareil procédé.... (Regardant Lisette.) J'ai chassé Marine parce qu'elle n'était pas dans vos intérêts, et je chasse Lisette parce

qu'elle y est.... Adieu; je ne veux de ma vie entendre parler de vous.

(Elle se retire dans l'intérieur de son appartement.)

SCÈNE XVII.

LE MARQUIS, LE CHEVALIER, FRONTIN, LISETTE.

LE MARQUIS, riant, au chevalier, qui a l'air tout déconcerté.

Ah! ah! Ma foi, chevalier, tu me fais rire. Ta consternation me divertit.... Allons souper chez le traiteur, et passer la nuit à boire.

FRONTIN, au chevalier.

Vous suivrai-je, monsieur?

LE CHEVALIER.

Non; je te donne ton congé. Ne t'offre jamais à mes yeux.

(Il sort avec le marquis.)

SCÈNE XVIII.

FRONTIN, LISETTE.

LISETTE.

Et nous, Frontin, quel parti prendrons-nous?

FRONTIN.

J'en ai un à te proposer. Vive l'esprit! mon enfant. Je viens de payer d'audace; je n'ai point été fouillé.

LISETTE.

Tu as les billets?

FRONTIN.

J'en ai déja touché l'argent; il est en sûreté : j'ai quarante mille francs. Si ton ambition veut se borner à cette petite fortune, nous allons faire souche d'honnêtes gens.

LISETTE.

J'y consens.

FRONTIN.

Voilà le règne de M. Turcaret fini, le mien va commencer.

FIN DE TURCARET.

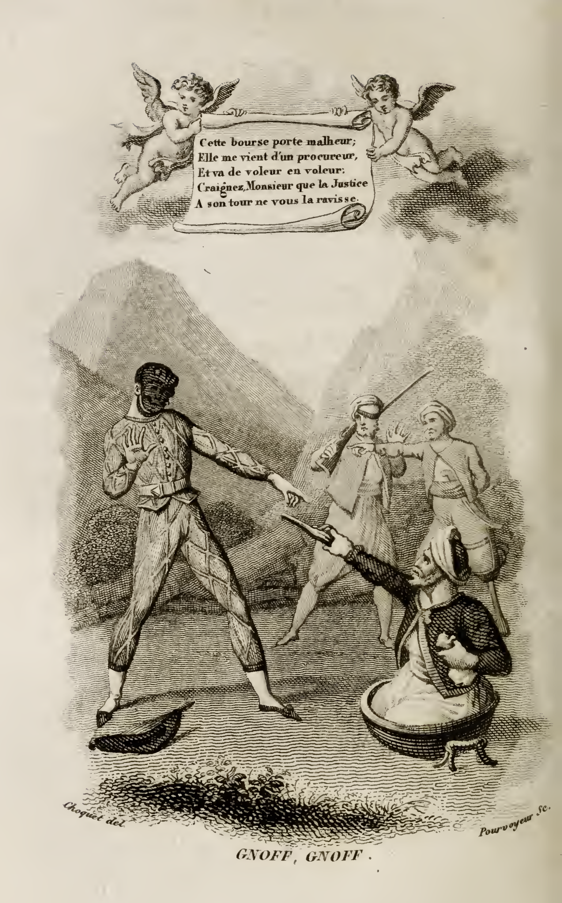
ARLEQUIN
ROI DE SERENDIB,
PIÈCE EN TROIS ACTES.

Représentée à la Foire Saint-Germain
en 1713.

PERSONNAGES.

ARLEQUIN, roi de Serendib.
MEZZETIN, en grande-prêtresse.
PIERROT, en suivante de Mezzetin.
Le GRAND-VISIR.
Le GRAND-SACRIFICATEUR.
SUITE du grand-sacrificateur.
TROUPE de prêtresses.
TROUPE de femmes du sérail.
LE CHEF des eunuques.
TROUPE d'officiers du palais.
UN PEINTRE.
UN MÉDECIN.
TROUPE de voleurs, avec leurs femmes.

La scène est dans l'île de Serendib.


Cette bourse porte malheur;
Elle me vient d'un procureur,
Et va de voleur en voleur:
Craignez, Monsieur que la Justice
A son tour ne vous la ravisse.
Choquet del.
Pourvoyeur Sc.

GNOFF, GNOFF.

ARLEQUIN
ROI DE SERENDIB.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente une solitude où l'on voit des rochers escarpés.

SCÈNE I.

ARLEQUIN, seul.

Arlequin, après avoir fait naufrage sur la côte de Serendib, s'avance dans l'île. Il tient une bourse, et paraît un peu consolé de sa disgrâce. Ce qu'il exprime par un écriteau (*) qui contient ces paroles :

(*) Les écriteaux étaient une espèce de cartouche de toile roulée sur un bâton, et dans lequel était écrit en gros caractères le couplet, avec le nom du personnage qui aurait dû le chanter. L'écriteau descendait du cintre, et était porté par deux enfans habillés en Amours, qui le tenaient en support. Les enfans, suspendus en l'air par le moyen des contre-poids, déroulaient l'écriteau; l'orchestre jouait aussitôt l'air du couplet et donnait le ton aux spectateurs, qui chantaient eux-mêmes ce qu'ils voyaient écrit, pendant que les acteurs y accommodaient leurs gestes.

Sur l'Air n° 1, ou *Je laisse à la fortune.*

Auprès de ce rivage,
Hélas ! notre vaisseau
Avec tout l'équipage
Vient de fondre sous l'eau !
Un procureur du Maine
Dans la liquide plaine
A trouvé son tombeau ;
Moi, grâce à mon génie,
J'ai su sauver ma vie,
Et l'argent du Manceau.

Ce couplet chanté, il s'assied à terre, et se met à compter son argent. Tandis qu'il est dans cette occupation, il arrive un homme qui a un emplâtre sur l'œil et une carabine sur l'épaule. Cet homme fait plusieurs révérences à Arlequin, qui, se défiant de tant de civilités, dit à part, par un écriteau :

Air n° 2, ou *En vain la fortune ennemie.*

Ouf ! je crains fort pour ma finance :
Ce drôle a tout l'air d'un voleur,
Le gésier me bondit de peur
A chaque révérence.

L'homme pose son turban à terre, fait signe à Arlequin de jeter de l'argent de-

dans, et le couche en joue en criant, *gnaff*, *gnaff*. Arlequin, effrayé, jette plusieurs pièces dans le turban. Le voleur se retire, et dans le moment il en paraît un autre qui a le bras gauche en écharpe, une jambe de bois et un large coutelas au côté. Celui-ci fait aussi des révérences à Arlequin qui dit toujours à part :

Air n° 3, ou *Je l'ai planté, je l'ai vu naître.*

Quel autre homme s'offre à ma vue?
Il est manchot! Oui, justement,
C'est un fripon, il me salue;
C'est du *gnaff*, *gnaff*, assurément.

Le second voleur met aussi à terre son turban, et, tirant son coutelas, fait signe à Arlequin d'y jeter de l'argent, en lui disant, *gniff*, *gniff*. Il obéit, et le voleur s'en va. Arlequin après cela, croyant en être quitte, pose sa bourse à terre derrière lui; mais un troisième brigand en cul de jatte, portant un pistolet à la ceinture, paraît et s'empare subtilement de la bourse. Arlequin s'en aperçoit, et se lève pour la lui ôter. Le cul-de-jatte lui présente le bout de de son pistolet en criant, *gnoff*, *gnoff*.

Arlequin, désespérant de ravoir sa bourse, dit au voleur :

Air n° 4, ou *O réguinguê, ô lon, lan, la.*

Cette bourse porte malheur;
Elle me vient d'un procureur,
Et va de voleur en voleur :
Craignez, monsieur, que la justice
A son tour ne vous la ravisse.

On voit revenir les deux premiers voleurs, qui se défont, l'un de son emplâtre, l'autre de sa jambe de bois, le troisième sort de sa jatte, et tous se mettent à danser autour d'Arlequin. Dans le même temps il paraît une charrette tirée par un âne, et conduite par un sauvage qui tient à la main une grosse massue. Il y a dans la charrette une table, deux bancs, un piédestal, des peaux de boucs et un tonneau. Pendant qu'au fond du théâtre quelques voleurs s'occupent à décharger la charrette, trois autres s'avancent et dansent avec trois jolies femmes de leur compagnie. Leur danse est coupée par ces deux couplets :

UN VOLEUR.

Air n° 5, ou *Pierrot se plaint que sa femme.*

Nous menons joyeuse vie;
Sans débat nous vivons tous.

Des grandes villes bannie,
L'équité vient avec nous :
  Jamais d'envie ;
Chacun ne fait les yeux doux
  Qu'à sa Sylvie.

UNE DES FEMMES.

(même air.)

Nous ressemblons aux pucelles
Qui jadis couraient les champs ;
Toujours compagnes fidèles
De nos chevaliers errans,
  Commes ces belles ;
Mais nous passons notre temps
  Beaucoup mieux qu'elles.

Après la danse, les trois voleurs qui ont volé Arlequin dressent une table, sur laquelle ils tendent des peaux. Ils mettent ensuite des provisions dessus. On voit au milieu de la table le tonneau sur le piédestal. Il est posé de manière qu'on juge bien qu'il n'y a presque plus rien dedans. Ils se mettent tous à table, et ils obligent Arlequin à s'asseoir auprès d'eux, ce qu'il fait volontiers. Ils boivent tous dans des cruches et des gobelets de terre, qu'ils tendent sous le robinet du tonneau. Arlequin, après avoir bu quelques coups, veut cajoler une

des femmes, qui est auprès de lui ; mais le cul-de-jatte lui présente le bout de son pistolet, et lui fait faire la culbute. Le repas fini, ils se lèvent de table, replient leurs peaux, et les remettent dans la charrette, avec les bancs et la table. Pour le tonneau, comme il est vide, ils le jettent par terre, et l'y laissent. Puis la charrette part, et il ne reste plus sur la scène qu'Arlequin avec les trois premiers voleurs. Ils veulent décider de son sort, ce qu'ils font connaître par ce couplet :

UN VOLEUR.

Air n° 6, ou *Guillot auprès de Guillemette.*

Repétez le 2e et le 4e vers.

Or sus, amis, qu'on délibère
Sur son destin.
Qu'en pensez-vous ? que faut-il faire
De ce faquin ?
Si nous ne le faisons mourir,
Il pourra bien nous découvrir.

Alors celui qui a un coutelas le tire pour en frapper Arlequin, qui se met à genoux pour demander grâce. Un des voleurs s'oppose au dessein de son camarade, et lui dit :

UN DES VOLEURS.

(Air précédent.)

Ne frappez point ce pauvre diable;
Ami, tout beau;
Mettons plutôt ce misérable
Dans le tonneau;
Des loups dont ce désert est plein
Il sera bientôt le butin.

Les voleurs prennent le tonneau, le défoncent, y mettent Arlequin, et s'en vont après avoir remis les fonds. Arlequin, se voyant sans espérance de salut, pleure, crie en roulant son tonneau. Il vient un loup affamé qui cherche de la pâture; il va flairer le tonneau, et, comme il y sent de la chair fraîche, il fait tous ses efforts pour en briser les douves. Pendant qu'il s'y prend de toutes les manières, Arlequin passe la main par le trou de la bonde, attrape la queue du loup, qui, se voyant saisi, a peur et veut prendre la fuite; mais, en tirant le tonneau, sa queue demeure entre les mains d'Arlequin, et dans le moment le tonneau se partage en deux. Le loup se sauve d'un côté, et Arlequin de l'autre.

Le théâtre change en cet endroit, et représente la capitale de l'île.

Mezzetin, habillé en grande-prêtresse de l'idole qu'on y adore, vient avec Pierrot sa confidente, faire des réflexions sur la coutume de l'île et sur l'état de leurs affaires.

SCÈNE II.

MEZZETIN en grande prêtresse, et **PIERROT** en confidente.

MEZZETIN.

Air n° 7, ou *Tu croyais, en aimant Colette.*

Détestons ce fatal rivage,
Où nous vivons depuis trois mois;
Pierrot, de ce climat sauvage
Maudissons les cruelles lois.

Air n° 8, ou *O ma tendre musette!*

Tous les mois sur le trône
L'on place un étranger,
Mais, ciel! on le couronne,
Pourquoi? pour l'égorger!
Au temple d'une idole
Qu'on nomme Késaïa,
Il faut que je l'immole
A ce dieu-là.

PIERROT.

Air n° 9, ou *Livrons-nous à la tendresse.*

Nous fîmes bien, sur mon âme,
En arrivant, Mezzetin,

De prendre un habit de femme
Pour fuir un pareil destin.
Le grand-visir vous crut fille;
Il vous trouva bien gentille,
Et vous fit, pour vos beaux yeux,
Grande-prêtresse en ces lieux.

MEZZETIN.

Air n° 10, ou *Ne m'entendez-vous pas?*

Oui; mais, Pierrot, hélas!
Que je crains sa tendresse!
Tous les jours il me presse...
Tu vois mon embarras.
Que n'ai-je moins d'appas!

PIERROT.

Air n° 11, ou *Le fameux Diogène.*

Ah! cessez de vous plaindre;
C'est au visir à craindre:
Vous savez que la loi
Veut qu'il perde la vie,
Si, lorsqu'on sacrifie,
Serendib est sans roi.

Air n° 12, ou *Réveillez-vous, belle endormie.*

Ce soir on fait le sacrifice;
Il n'est point venu d'étranger.

MEZZETIN.

Il faut que le visir périsse.

PIERROT.

Préparez-vous à l'égorger.

Mezzetin paraît se consoler, et marque par ses gestes qu'il immolera de bon cœur le grand-visir à l'idole. Mais il ne jouit pas long-temps de la douceur de cette pensée. Ce ministre arrive, et lui dit avec beaucoup de joie :

SCÈNE III.

MEZZETIN, PIERROT, LE GRAND-VISIR.

LE GRAND-VISIR.

Air n° 13, ou *Monsieur le prevôt des marchands.*

Charmant objet de mes amours,
Cessez de craindre pour mes jours;
Ma reine, ayez l'esprit tranquille,
De la mort me voilà sauvé.
Un étranger dans cette ville
En ce moment est arrivé.

MEZZETIN, à part.

Air n° 14, ou *Un berger sincère.*

Que viens-je d'entendre !
Quel coup, justes dieux !

LE GRAND-VISIR.

Bientôt dans ces lieux
Ce misérable va se rendre;
On va l'amener
Pour le couronner.

Comme Mezzetin paraît triste, le visir lui dit :

AIR n° 15, ou *Il n'est qu'un pas du mal au bien.*

Mais comment! à cette nouvelle,
Vous paraissez vous affliger ?

MEZZETIN.

Seigneur, je plains cet étranger.

LE GRAND-VISIR.

Non, non. Dites plutôt, cruelle,
Que vous attendiez le trépas
D'un amant que vous n'aimez pas.

MEZZETIN, soupirant.

Ah !

LE GRAND VISIR.

AIR n° 16, ou *Je reviendrai demain au soir.*

Dès demain, madame, je veux
Voir couronner mes feux. *bis.*
Je n'aime point tous ces soupirs;
Il me faut des plaisirs. *bis.*

Le visir sort pour aller au-devant du nouveau roi, et Mezzetin, frappé de ce qu'il vient d'entendre, dit :

SCÈNE IV.

MEZZETIN, PIERROT.

MEZZETIN.

Air n° 17, ou *Des Trembleurs.*

Il veut, dit-il, sans remise...
Pierrot, tu vois ma surprise...
Ce jour est un jour de crise;
Ma foi je crains pour ma peau.

PIERROT.

Songeons à faire retraite;
Par une porte secrète
Sortons d'ici sans trompette;
Assurons-nous d'un vaisseau.

(Ils sortent.)

SCÈNE V.

ARLEQUIN, LE GRAND-VISIR, LE CHEF DES EUNUQUES, TROUPE D'OFFICIERS DU PALAIS ET DE SACRIFICATEURS.

Mezzetin et Pierrot sont à peine sortis, qu'on entend un grand bruit de fifres, de timbales et de trompettes. En même temps on voit arriver Arlequin porté sur les épaules de quatre hommes. Des joueurs d'instrumens commencent la marche. Ils sont suivis de six officiers du palais. Le grand-visir,

une hache à la main, et le chef des eunuques tenant une clef, viennent après, et précèdent immédiatement Arlequin, qui a derrière lui le grand-sacrificateur et ses suivans. Le grand-visir et le chef des eunuques aident au roi à descendre. Il leur donne sur les mains et sur le visage de la queue de loup qu'il a arrachée. Dès qu'il est descendu, le grand-visir lui dit :

Air n° 18, ou *Lanturlu.*

Régnez dans notre île
Jusques à la mort.

ARLEQUIN.

Votre humeur civile,
Messieurs, me plaît fort.

LE GRAND-VISIR.

Sur toute la ville
Votre empire est absolu.

ARLEQUIN.

Lanturlu, lanturlu, lanturelu.

(Même air.)

Puisque sur le trône
Vous m'avez placé,
Vite, je l'ordonne,
Le buffet dressé ;
Sans quoi la couronne
Pour moi vaut moins qu'un fétu.
Lanturlu, lanturlu, lanturelu.

Après ce couplet, le grand-visir et le chef

des eunuques mènent Arlequin au fond du théâtre, et les officiers du palais dansent. Après quoi le grand-visir et le chef des eunuques ramènent Arlequin sur le devant du théâtre, se retirent, et font place au grand-sacrificateur et à deux de ses suivans, qui commencent la cérémonie.

SCÈNE VI.

ARLEQUIN, LE GRAND-SACRIFICATEUR ET SES SUIVANS.

Le grand-sacrificateur et ses suivans se laissent tomber sur le cul; Arlequin fait la même chose. Ils se relèvent. Alors le grand-sacrificateur prend un livre, il lit, et les suivans répondent.

LE GRAND-SACRIFICATEUR, lentement.

Basileos, alifi, agogi, aformi.

LES SUIVANS.

Basileos.

LE GRAND-SACRIFICATEUR, plus vite.

Bibli, bondromi, bebrofi.

LES SUIVANS.

Basileos.

ARLEQUIN, arrachant un poil de la barbe du grand-sacrificateur.

Basileos.

LE GRAND-SACRIFICATEUR, très-vite.

Mieno, milea, mileni, maliski.

LES SUIVANS.

Basileos.

ARLEQUIN, lui passant la queue de loup sous le nez.

Basileos.

LE GRAND-SACRIFICATEUR, lentement.

Pollaxi, piretos, pephili, pepomfi.

LES SUIVANS.

Basileos.

LE GRAND-SACRIFICATEUR.

Tou crizou, i crizi, tiptomen, tiptete, tiptoussi.

LES SUIVANS.

Basileos.

ARLEQUIN, crachant au visage du grand-sacrificateur.

Basileos.

LE GRAND-SACRIFICATEUR, posant le turban royal sur la tête d'Arlequin.

Tragizo, trapeza, porphyra, Kecaca.

LES SUIVANS.

Kecaca.

LE GRAND-SACRIFICATEUR.

Porphyra, pisma, Kecaca.

LES SUIVANS.

Kecaca.

Arlequin, qui croit par ce dernier mot que le grand-sacrificateur et ses suivans lui disent qu'il est de la cérémonie de se servir de son turban comme d'un pot de chambre, se met en devoir de leur obéir; mais ils font tous un cri d'indignation. Le grand-sacrificateur remet le turban sur la tête d'Arlequin. Ils remportent leur roi, et par là finit le premier acte.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

Le théâtre représente le plus bel appartement du sérail.

SCÈNE I.

ARLEQUIN, avec son turban royal et un tonnelet.
UN CUISINIER.

ARLEQUIN.

Air n° 19, ou *Je suis encor dans mon printemps.*
(d'Une Folie.)

Oui, votre prince est très-content
De vos ragoûts, de vos potages.
Allez dire à mon intendant
Qu'aujourd'hui je double vos gages.
Je viens de faire un bon repas;
Mais qu'un second ne tarde pas.

SCÈNE II.

ARLEQUIN, LE CHEF DES EUNUQUES,
UN PEINTRE.

LE CHEF DES EUNUQUES.

Air n° 20, ou *Qu'on apporte bouteille.*

Voici le peintre habile,
Qui vient, suivant les lois,

Seigneur, tous les mois dans cette île
Faire le portrait de nos rois.

Le peintre est un homme qui paraît âgé de cent ans. Il s'appuie sur un bâton, et ne marche qu'avec beaucoup de peine. Il a sur le dos son chevalet et une grande toile pour faire le portrait du roi. Arlequin se met à rire en le voyant, et se moque de lui. Le peintre, s'en apercevant, lui dit :

LE PEINTRE.

Air n° 21, ou *En vain la fortune ennemie.*

Depuis cent ans dans cette ville
Je peins les princes trait pour trait.
Sachez que j'ai fait le portrait
Du premier roi de l'île.

ARLEQUIN.

Bonhomme, je crois en effet
Que vous l'avez pu faire ;
Vous pourriez bien même avoir fait
Celui du premier père.

Le peintre dresse son chevalet et pose sa toile dessus. Il place dans un fauteuil Arlequin, qui se lève aussitôt, et se tient les pieds en haut. Le peintre met ses lu-

nettes, et, s'apercevant de la situation où est Arlequin, il lui fait signe de se tenir debout auprès de lui. Arlequin, dès que le peintre a le dos tourné, lui tourne aussi le dos en se mettant la tête en bas, et se tenant sur ses mains. Le peintre vient pour l'examiner, et pose sa tête entre les jambes d'Arlequin, qui lui fait tomber son chapeau et ses lunettes. Le peintre le fait mettre derrière son chevalet, de sorte qu'Arlequin a le menton sur la toile. Il fait tomber son turban sur la main du peintre. Cependant, malgré tous les lazzis d'Arlequin, la toile étant enduite de blanc d'Espagne, le peintre ne fait que la frotter, et le portrait d'Arlequin, qui est dessous, se découvre. Il le montre au nouveau roi en lui disant d'un air de confiance :

LE PEINTRE.

Air n° 22, ou *La faridondaine.*

Vous voyez qu'il ne manque rien,
Seigneur, à mon ouvrage ;
A cent ans je peins aussi bien
Qu'à la fleur de mon âge.

ARLEQUIN.

Je suis content de toi, barbon.

LE PEINTRE, s'applaudissant.

La faridondaine, la faridondon.

ARLEQUIN.

De moi tu le seras aussi,
Biribi,
A la façon de barbari,
Mon ami.

LE PEINTRE.

AIR n° 23, ou *Laire-la, laire lan-laire.*

J'aurais besoin de vos bienfaits.

ARLEQUIN.

Au premier jour je te promets
Une pension viagère.

LE PEINTRE, branlant la tête en s'en allant.

Laire-la, laire lan-laire,
Laire-la,
Laire lan-la.

SCÈNE III.

ARLEQUIN, LE CHEF DES EUNUQUES, LE GRAND-VISIR, LES TROIS VOLEURS qui ont volé Arlequin.

LE GRAND-VISIR.

AIR n° 24, ou *Réveillez-vous, belle endormie.*

On vient de prendre dans la plaine,
Seigneur, par mes soins vigilans,
Trois voleurs que je vous amène;
Jugez vous-même ces brigands.

Arlequin demande à les voir; ils entrent; il reconnaît en eux les trois fripons qui l'ont volé. Il s'écrie : *Ah ! gnaff, gniff, gnoff!* Les voleurs, le reconnaissant aussi, se jettent à ses pieds pour lui demander grâce; mais Arlequin ôte son turban, le pose à terre devant eux, et fait tous les gestes qu'il leur a vu faire. Ensuite il les frappe de sa batte. Le visir, ennuyé de ses lazzis, lui dit :

LE GRAND-VISIR.

AIR n° 25, ou *Si vous sentez dans vos âmes.*

Hé bien, rendez donc justice;
Mais craignez d'être trop doux.
A quel genre de supplice,
Seigneur, les condamnez-vous?

ARLEQUIN.

AIR n° 2, ou *En vain la fortune ennemie.*

Je veux qu'on branche ces compères;
Qu'on les houspille tant et plus;
Après qu'on les aura pendus,
Qu'on les mène aux galères.

Le grand-visir emmène les trois voleurs, et Arlequin demeure avec le chef des eunuques.

SCÈNE IV.

ARLEQUIN, LE CHEF DES EUNUQUES.

ARLEQUIN.

Air n° 26, ou *Et zon, zon, zon, Lisette, ma Lisette.*

Toi, dont ici l'emploi
Est de garder les filles,
Dis-moi de bonne foi,
En as-tu de gentilles?
Et zon, zon, zon,
Lisette, la Lisette,
Et zon, zon, zon,
Lisette, la Lison.

LE CHEF DES EUNUQUES.

Air n° 27, ou *Jupiter, prête-moi ta foudre.*

Je vais vous en montrer l'élite,
Seigneur, dans cet appartement;
Vous aurez une favorite,
Si vous voulez, dans un moment.

ARLEQUIN.

Air n° 28, ou *Allons, gai, d'un air gai.*

Oui, vite une maîtresse.
Ma foi, je suis enclin,
Ami, je le confesse,
Au sexe féminin.
Allons gai,
D'un air gai, etc.

(Le chef des eunuques sort.)

SCÈNE V.

ARLEQUIN, seul.

AIR n° 29, ou *Le curé de Pompone.*

Ah ! qu'il est doux d'être aujourd'hui
Un homme d'importance !
Mère, époux, rampent devant lui ;
Et, s'il veut voir Hortense,
Il n'a qu'à tinter,
Il n'a qu'a compter,
Et la mignonne avance.

SCÈNE VI.

ARLEQUIN, LE CHEF DES EUNUQUES, TROUPE D'ESCLAVES.

Le chef des eunuques revient avec six esclaves qui dansent autour du fauteuil où le roi s'est assis en les attendant. Elles agacent toutes Arlequin d'une manière différente ; il leur fait des mines en petit-maître, puis il tire son mouchoir pour le jeter à celle qu'il choisira. Dans le temps qu'il veut le jeter à l'une, il est tenté de le jeter à l'autre ; ce qui lui fait dire :

ARLEQUIN.

AIR n° 18, ou *Lanturlu.*

Quand l'une m'agace,
Quand j'en suis blessé,

A l'autre je passe
Comme un insensé;
Le choix m'embarrasse :
Je suis un irrésolu. (*)
Lanturlu, lanlurlu, lanturelu.

Enfin Arlequin met deux esclaves à part, Les autres aussitôt se retirent. Il balance quelque temps, puis il se détermine. L'esclave qui n'a pas eu la préférence sort; mais à peine a-t-il fait un choix, qu'il s'en repent; ce qu'il exprime par ce couplet :

ARLEQUIN, à la favorite.

AIR n° 30, ou *On dit qu'Amour est si charmant.*

Vos beaux yeux forcent votre roi
A suivre une amoureuse loi.
Belle Iris, recevez ma foi,
En me donnant la vôtre....

(à part.)

Palsambleu! j'aurais, je le croi,
Mieux fait de prendre l'autre.

(*) On jouait en ce temps-là la comédie de *l'Irrésolu*, qui n'a pas réussi, parce que le caractère de l'Irrésolu était plutôt d'un fou que d'un esprit incertain. (*Note de l'auteur.*)

L'Irrésolu, comédie de Destouches, fut joué le 5 janvier 1713. Tout le monde en connaît le dernier vers :

J'aurais mieux fait, je crois, d'épouser Célimène.

Lesage l'a parodié dans le couplet suivant.

Air n° 24, ou *Réveillez-vous, belle endormie.*

(à la cantonnade.)

Tôt, tôt, tôt, qu'on dresse une table,
Qu'on me la couvre de perdrix.

(à la favorite.)

Buvons; prenez, mon adorable,
L'esprit des dames de Paris.

L'ESCLAVE FAVORITE.

Air n° 12, ou *Réveillez-vous belle endormie.*

Je ne dois songer qu'à vous plaire;
Mais, hélas! seigneur, je crains bien
Que l'amour de la bonne chère...

ARLEQUIN.

Allez, cela ne gâte rien.

Air n° 25, ou *Si vous sentez dans vos âmes.*

Je porterai mon hommage
De la table à vos beaux yeux;
Ne craignez point ce partage,
J'en aimerai trois fois mieux.

Pendant ce temps-là les officiers s'occupent à dresser une table; ils la couvrent d'une nappe et y mettent deux couverts; cela fait, Arlequin prend l'esclave par la main, la place à un bout de la table et va se mettre à l'autre. Ils prennent chacun un couteau, puis tout à coup, à l'imita-

tion de Corésus et de Callirhoë (*), qu'on jouait en ce temps-là, ils se donnent la foi par ce couplet parodié de cet opéra :

ARLEQUIN ET L'ESCLAVE FAVORITE.
(ensemble.)

AIR n° 31, ou *des Folies d'Espagne.*

Sur ces couverts, sur cette nappe blanche,
Sur cet autel redoutable aux poulets,
Par ce couteau la terreur de l'éclanche,
Je fais serment d'être à vous à jamais.

L'esclave s'évanouit comme Callirhoë : Arlequin vole à son secours ; il l'embrasse ; elle revient. Arlequin pose ses pieds sur la table, et frappe de temps en temps avec le manche de son couteau ; il siffle même quelquefois pour faire venir les officiers. Dès qu'il les voit paraître avec leurs plats, il se lève, court au-devant d'eux, et met la main dans les sauces, prend et mange, sans songer que c'est pour lui qu'on apporte ces mets. Enfin il se remet à table, et se dispose à bien manger ; mais le médecin arrive, et lui dit :

(*) *Callirhoë*, tragédie lyrique, avec un prologue, par Roy, jouée le 27 décembre 1712.

SCÈNE VII.

ARLEQUIN, L'ESCLAVE FAVORITE, LE MÉDECIN, LES OFFICIERS.

LE MÉDECIN.

AIR n° 32, ou *Chantez, dansez, amusez-vous.*

Quoi ! seigneur, vous mangez encor?
C'est trop exposer votre vie.

ARLEQUIN, en colère.

Que nous vient chanter ce butor?

LE MÉDECIN, voulant ôter les plats.

Ces plats sentent l'apoplexie.

ARLEQUIN, donnant un coup de poing au médecin.

Laisse là mes plats, médecin,
Tu ne dois sentir qu'un bassin.

Le médecin, sans avoir égard à ce qui peut plaire ou déplaire à Arlequin, fait ôter les plats à mesure qu'il y porte la main, sous prétexte que ce sont des mets nuisibles à sa santé ; ce qu'il explique par ses gestes. Mais la patience échappe à Arlequin, qui lui dit :

AIR n° 33, ou *Ma mère, mariez-moi.*

Retire-toi, bateleur.
Veux-tu nous porter malheur?
Chacun, en te voyant là,

Va dire : Fi donc ! qu'est-ce que cela ?
Chacun, en te voyant là,
Croira voir Sancho Pança (*).

Arlequin continue à vouloir manger, et le médecin à lui enlever les plats. Arlequin prend une talemouse, mord dedans; le médecin lui en arrache la moitié, l'autre demeure dans la bouche d'Arlequin, qui, outré de colère, se saisit d'un plat de crème et l'applique sur le visage du docteur; ce qui finit le repas et le second acte.

(*) On venait de jouer la comédie de *Sancho Pança*, qui n'avait pas réussi. (*Note de l'auteur.*)

Sancho Pança Gouverneur est une comédie de Dancourt.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

Le théâtre représente le même appartement qu'au second acte.

SCÈNE I.

ARLEQUIN, LE CHEF DES EUNUQUES.

ARLEQUIN.

Air n° 34, ou *A boire, à boire, à boire.*

Mon cher, dois-je, toujours fidèle,
Ne cajoler que même belle?
Ventrebleu! j'en enragerais,
Moi qui suis là-dessus Français.

LE CHEF DES EUNUQUES.

Air n° 35, ou *Faire l'amour la nuit et le jour.*

A l'infidélité
La loi n'est point contraire;
A plus d'une beauté,
Seigneur, vous pourrez faire
L'amour
La nuit et le jour.

Air n° 36, ou *De tous les capucins du monde.*

Mais il faut que je vous présente
Une Grecque toute charmante
Que jamais Vénus n'égala.

ARLEQUIN.

La peste ! ce portrait me touche !
Tu me gardais donc celle là,
Vieux coquin, pour la bonne bouche?

(Le chef des eunuques va chercher la Grecque.)

SCÈNE II.

ARLEQUIN, seul.

Air n° 37, ou *La bonne aventure, ô gué!*

Moi qui devais des turbots
Être la pâture,
Je trouve, échappé des flots,
Les jeux, les ris, le repos.
La bonne aventure,
O gué !
La bonne aventure!

SCÈNE III.

ARLEQUIN, LE CHEF DES EUNUQUES, L'ESCLAVE GRECQUE.

LE CHEF DES EUNUQUES.

Air n° 13, ou *Monsieur le prevôt des marchands.*

Seigneur, vous voyez la beauté...

ARLEQUIN.

Ah! tu m'as dit la vérité.
Je n'ai rien vu qu'elle n'efface.
Tudieu ! qu'elle a l'œil assassin !

Sors, et ne laisse point, de grâce,
Entrer ici le médecin.

(Le chef des eunuques sort.)

SCÈNE IV.

ARLEQUIN, LA GRECQUE.

L'ESCLAVE grecque, se voyant seule avec le nouveau roi, lui fait des minauderies, et lui dit :

LA GRECQUE.

AIR n° 38, ou *Sais-tu la différence?*

Keleos, Kidafie,
Kilaspé, Karpeïa;
Kina :
Kaclicos, Kidarie,
Kikinnou, Kastana,
Kasta,
Keleos, Karpeïa.

Après ce couplet de jargon, Arlequin rit avec l'esclave, qui fait tout ce qu'elle lui voit faire. Il en est charmé, et lui dit :

ARLEQUIN.

AIR n° 24, ou *Réveillez-vous, belle endormie.*

Doucement, petite égrillarde.
Ahi, ahi, ahi, ahi! Ouf! Hoïmé!
Ah! c'en est fait! déjà, pendarde,
Mon pauvre cœur est empaumé.

LA GRECQUE.

AIR n° 39, ou *Dondaine, dondaine.*

Seigneur, ne vous plaignez point tant; *bis.*
Vous m'en avez fait tout autant,
Dondaine, dondaine.
Je sens qu'un doux penchant
Vers vous m'entraîne.

Arlequin, enchanté de ces paroles, veut embrasser la Grecque; mais le grand-visir vient l'interrompre. Ce ministre est suivi de deux sacrificateurs qui apportent l'habit de victime.

SCÈNE V.

ARLEQUIN, LA GRECQUE, LE GRAND-VISIR, TROIS SACRIFICATEURS.

LE GRAND-VISIR.

AIR n° 3, ou *Je l'ai planté, je l'ai vu naître.*

De votre glorieux supplice
Je viens vous annoncer l'instant.
Tout est prêt pour le sacrifice;
Venez, seigneur; on vous attend.

Le nouveau roi paraît fort étonné de ce compliment. Le grand-visir lui parle à l'oreille, et l'instruit de la loi. Arlequin n'est

pas plus tôt au fait, qu'il s'abandonne à la douleur.

ARLEQUIN.

AIR n° 40, ou *Or écoutez, petits et grands.* (*Air des pendus.*)

C'est donc pour répandre mon sang
Qu'on m'a mis dans un si haut rang!
Le sort me gardait pour victime ;
C'était son dernier coup de lime.
Mes pleurs, puisqu'on va m'immoler,
Coulez, hâtez-vous de couler (*).

Les sacrificateurs dépouillent Arlequin de son habillement de prince, et commencent à le revêtir d'un habit de victime tout parsemé de pierreries. Pendant qu'ils le déshabillent, il met la main dans la poche du grand-sacrificateur, et lui dérobe sa bourse, par l'habitude qu'il a de voler; mais, à peine a-t-il fait le coup, que, se souvenant qu'il va perdre la vie, il jette la bourse en faisant connaître par ses gestes que ce vol lui est inutile. Il pleure et se désespère. Le grand-sacrificateur, choqué de la répugnance que le nouveau roi paraît avoir pour le sacrifice, lui dit d'un air indigné :

(*) C'est un vers de l'opéra de *Callirhoë*. (*Note de l'auteur.*)

LE GRAND-SACRIFICATEUR.

AIR n° 41, ou *Sous un ciel pur et sans nuage.*
(de Ninon chez madame de Sévigné.)

Vous allez mourir pour l'idole ;
Vous êtes couvert de bijoux :
D'un mortel qu'ainsi l'on immole
Le sort doit faire des jaloux.

ARLEQUIN.

(Même air.)

Monsieur le grand-prêtre, de grâce,
Si ce destin vous paraît doux,
Vous n'avez qu'à prendre ma place.

LE GRAND-SACRIFICATEUR, baissant les yeux d'un air hypocrite.

Cet honneur n'est point fait pour nous.

Pendant ce temps-là l'esclave grecque, qui a son mouchoir à la main, pousse des cris, et fait toutes les démonstrations d'une amante désespérée. Enfin Arlequin s'approche d'elle et lui dit :

ARLEQUIN.

AIR n° 19, ou *Je suis encor dans mon printemps.*
(d'Une Folie.)

Je vais remplir mon triste sort ;
Il faut partir, chère mignonne,
On va me conduire à la mort :

Mais, hélas! avec vous, bouchonne,
Je n'ai folâtré qu'un instant!
Est-ce assez pour mourir content?

LA GRECQUE.

Air n° 42, ou *Jupiter, prête-moi ta foudre.*

Connaissez toute ma tendresse :
Je cours à l'autel avec vous.
Allons. Il faut que la prêtresse
D'une pierre fasse deux coups.

Arlequin en cet endroit fait tous les gestes d'un héros de théâtre qui s'afflige sans modération. Ensuite il dit :

ARLEQUIN.

Air n° 43, ou *Nous sommes demi-douzaine.*

Ma douleur se renouvelle
Par ces amoureux discours.
O fortune cruelle!
Soûle-toi de mes jours.

ARLEQUIN et LA GRECQUE.

(Ensemble.)

Hélas! Hélas! une chaîne si belle,
De si tendres amours,
Hélas! Hélas! une chaîne si belle
Devait durer toujours.

Arlequin s'arrache avec violence des bras de l'esclave qui le retient. Il suit les sa-

crificateurs. La Grecque redouble ses cris, et cependant sort par la coulisse opposée à celle par où les prêtres emmènent Arlequin.

Le théâtre change, et représente la pagode ou temple de l'idole dont la porte est fermée. On voit la mer dans le lointain. Le grand-sacrificateur et la grande-prêtresse avec sa confidente viennent chanter la gloire de Késaya.

SCÈNE VI.

LE GRAND-SACRIFICATEUR, MEZZETIN EN GRANDE-PRÊTRESSE, PIERROT SA CONFIDENTE.

LE GRAND-SACRIFICATEUR.

Air n° 44, ou *Tout roule aujourd'hui dans le monde.*

Célébrons la gloire immortelle
Du grand Késaya par nos chants;
Ranimons ici notre zèle
Pour chanter ses soins bienfaisans :
Il donne une face nouvelle
A nos campagnes tous les ans.

Le grand-sacrificateur, après avoir chanté

son couplet, se retire; et la grande-prêtresse continue avec sa suivante.

MEZZETIN.

(Air précédent.)

C'est lui qui fait la pimprenelle;
De chardons il pare nos champs ;
C'est lui qui, quand l'hiver nous gèle,
Retarde les jours du printemps ;
C'est lui qui fait tomber la grêle,
Quand nous demandons du beau temps.

PIERROT.

(Même air.)

C'est lui qu'implorent nos vestales
Pour sortir des mains des tuteurs;
C'est lui dont les faveurs vénales
Trouvent mille et mille acheteurs;
Ce qui fait bouillir les timbales
De tous nos sacrificateurs.

Mezzetin et Pierrot se retirent aussi dans le fond de la pagode, dont la porte s'ouvre. On voit l'idole sur un trône élevé de quatre à cinq marches. Les sacrificateurs amènent la victime parée de guirlandes de fleurs. Ils lui font faire le tour du théâtre. Ensuite ils l'obligent à se mettre à genoux sur le premier degré du trône, où ils la laissent, pour former des danses avec les prêtresses.

Après quoi le grand-sacrificateur s'avance sur le devant du théâtre, et dit :

SCÈNE VII.

MEZZETIN, PIERROT, ARLEQUIN, TROUPE DE SACRIFICATEURS ET DE PRÊTRESSES.

LE GRAND-SACRIFICATEUR.

AIR n° 12, ou *Réveillez-vous, belle endormie.*

Le dieu fait sentir sa présence.
Dans un moment il va parler.
Les ruisseaux gardent le silence;
Les arbres n'osent pas branler.

Après ce couplet, Mezzetin grande-prêtresse sort de derrière l'idole le poignard levé, et s'approche d'Arlequin pour le frapper (*). Mais, il croit reconnaître ses traits; il s'arrête; et tout à coup, s'adressant aux sacrificateurs et aux prêtresses, il leur dit :

MEZZETIN.

AIR n° 17, ou *Des trembleurs.*

Tremblez, mortels ! Qu'on m'entende.
Késaya parle, il commande.

(*) Depuis cet endroit jusqu'à la fin tout est une parodie de l'opéra d'*Iphigénie en Tauride*, tragédie lyrique de Duché et Danchet. (*Note de l'auteur.*)

Sachez qu'il veut qu'on suspende
Ce sacrifice aujourd'hui :
Que mon couteau redoutable
Demain verse un sang coupable.
Laissez-moi ce pauvre diable.
Allez. Je réponds de lui.

Tous les acteurs qui sont sur la scène sortent, excepté Arlequin, la grande-prêtresse et sa confidente.

SCÈNE VIII.

MEZZETIN, ARLEQUIN, PIERROT.

MEZZETIN.

Il prend la victime par la main, l'aide à se relever, et lui dit :

Air n° 31, ou *Des Folies d'Espagne.*

Dans quel climat avez-vous pris naissance,
Jeune étranger? parlez, dites-le nous.
Je veux ici prendre votre défense,
Et vous sauver moi-même de mes coups.

ARLEQUIN.

(Même air.)

Vous demandez le nom de ma patrie,
Je vais parler avec sincérité.
C'est à Bergame, hélas! en Italie,
Qu'une tripière en ses flancs m'a porté.

MEZZETIN, ému de cette réponse.

AIR n° 36, ou *De tous les capucins du monde.*

Quel transport de mon cœur s'empare !
Pour vous il se trouble, il s'égare.
Puis-je méconnaître ces traits ?
C'est Arlequin que j'envisage !
J'en crois mes mouvemens secrets,
Et mes yeux encor davantage.

ARLEQUIN.

AIR n° 45, ou *Monsieur la Palisse est mort.*

C'est lui (plaignez ses malheurs),
C'est lui que le sort ballotte.
Reconnaissez-le à ses pleurs
Encor plus à sa culottte.
(Il montre sa culotte d'Arlequin.)

Mezzetin et Pierrot se font connaître de la même manière.

MEZZETIN.

AIR n° 33, ou *Ma mère, mariez-moi.*

Le ciel change ton destin.
Vois Pierrot et Mezzetin.

ARLEQUIN.

Quoi ! mes bons amis, c'est vous?

MEZZETIN.

Oui, cher Arlequin.

ARLEQUIN.

Que ce jour m'est doux!
Ah ! mes bons amis, c'est vous!

PIERROT.

Quel bonheur !

ARLEQUIN.

Embrassons-nous.

Après qu'ils se sont embrassés tous trois à plusieurs reprises, Mezzetin dit :

MEZZETIN.

Air n° 46, ou *De Joconde.*

J'ai fait préparer un vaisseau,
Pour nous sauver en France.
Le jour a perdu son flambeau,
Partons en diligence.
Que nous allons boire à Paris
De flacons de Champagne !
(Montrant des pierreries.)
Avec ces brillans, que d'Iris
Nous mettrons en campagne !

ARLEQUIN.

Air n° 47, ou *Lon lan la, derirette.*

Oui ; mais avec tous nos bijoux
Emportons l'idole avec nous,
Lon lan la, derirette ;
Car l'opéra finit ainsi,
Lon lan la, deriri.

Arlequin, Pierrot et Mezzetin pillent le temple. Ils veulent enlever Késaya, qui

s'abîme, et ne laisse entre leurs mains qu'un cochon de lait. Ensuite la pagode tombe par morceaux, comme si ce sacrilége eût attiré l'indignation de l'idole. Ils s'enfuient tous trois, et par là finit la pièce.

FIN D'ARLEQUIN ROI DE SERENDIB.

LA FOIRE
DE GUIBRAY,
PROLOGUE,

Représenté à la foire Saint-Laurent en 1714.

PERSONNAGES.

LE JUGE DE GUIBRAY.

PIERROT, son secrétaire.

ARLEQUIN, } faux acteurs arabes.
SCARAMOUCHE, }

UN COMÉDIEN ITALIEN.

DEUX ACTRICES DE LA TROUPE D'ARLEQUIN.

UN MUSICIEN.

TROUPE DE SYMPHONISTES.

La scène est à la foire de Guibray.

LA FOIRE
DE GUIBRAY.

Le théâtre représente les faubourgs de Falaise. On voit dans l'enfoncement des tentes, des hommes, des chevaux, des bœufs, et tous les préparatifs de la foire de Guibray.

SCÈNE I.

ARLEQUIN, SCARAMOUCHE.

SCARAMOUCHE.

Air n° 12, ou *Réveillez-vous, belle endormie.*

Enfin nous voici dans Falaise;
Nous travaillerons dès demain.

ARLEQUIN.

Ma foi, l'ami, j'en suis bien aise,
Car j'aime fort les tours de main.

SCARAMOUCHE.

Air n° 42, ou *Jupiter, prête-moi ta foudre.*

La foire de Guibray s'apprête;
Je vois les marchands s'assembler.
Allons voler... mais...

ARLEQUIN.

Qui t'arrête?

SCARAMOUCHE.

Le magistrat me fait trembler.

Air n° 3, ou *Je l'ai planté, je l'ai vu naître.*

Quoique Normand, il est sévère,
Ennemi juré des fripons.

ARLEQUIN.

Sur ce pied-là, mon cher confrère,
Plions, bagage, décampons.

SCARAMOUCHE.

Air n° 48, ou *Tout est charmant chez Aspasie.*

Non. Pour dérober à la foire
Employons d'innocens moyens.
Arlequin, si tu m'en veux croire,
Nous nous ferons comédiens.

Air n° 7, ou *Tu croyais, en aimant Colette.*

N'approuves-tu pas mon idée?
Passons pour des acteurs françois :
Jouons le Cid, ou bien Pompée.

ARLEQUIN.

Fi! nous ne joûrions pas deux fois.

Air n° 13, ou *Monsieur le prevôt des marchands.*

Ami, soyons comédiens,
Non français, mais italiens :
Nous aurons bien de la pratique.

SCARAMOUCHE.

Oui; mais il en vient d'arriver.

Si nous vendons même comique,
Nous aurons peine à nous sauver.

ARLEQUIN.

REFRAIN DE L'AIR n° 49, ou *Vivons pour ces fillettes vivons;* ou *As-tu vu la lune, mon gas?*

Hé bien! soyons Arabes,
Soyons,
Soyons acteurs arabes.

SCARAMOUCHE, riant.

AIR n° 24, ou *Tu croyais, en aimant Colette.*

Une troupe arabe à Falaise!
Le plaisant projet que voilà!
Ami, j'en veux rire à mon aise.

ARLEQUIN, se mettant le doigt sur le front.

Mon enfant, ce trait part de là.

SCARAMOUCHE.

AIR n° 50, ou *Lampons, lampons.*

Allons, Arlequin, joignons *bis.*
Au plus tôt nos compagnons; *bis.*
Et concertons sans remise
Cette grotesque entreprise.
Lampons, lampons,
Camarade, lampons.

ARLEQUIN ET SCARAMOUCHE, en s'en allant et en dansant.

Ami, soyons Arabes,
Soyons,
Soyons acteurs arabes.

SCÈNE II.

LE JUGE, PIERROT.

LE JUGE.

Air n° 16, ou *Je reviendrai demain au soir.*

Ah! que de tentes dans les champs!
Voilà bien des marchands! *bis.*

PIERROT.

Je vois aussi bien des chevaux.
Morbleu! que d'animaux! *bis.*

LE JUGE, d'un air vain.

Air n° 41, ou *Sous un ciel pur et sans nuage.*
(de Ninon chez madame de Sévigné.)

Ce peuple, toute cette foule
Reçoit mes ordres souverains.

PIERROT, souriant.

Pierrot, à l'appui de la boule,
Sait faire travailler ses mains.

LE JUGE, le regardant de travers.

Air n° 36, ou *De tous les capucins du monde.*

Ah! craignez que je ne punisse
Sévèrement votre avarice!
Faites les choses noblement.
Je hais un esprit mercenaire.
Songez que vous êtes Normand,
Et, qui plus est, mon secrétaire.

PIERROT, sur le ton du dernier vers.

Allez, monsieur, laissez-moi faire.

LE JUGE.

Air n° 33, ou *Ma mère, mariez-moi.*

Contente-toi donc, mon fils,
Des légitimes profits.
Chez moi ton poste est fort beau ;
Car on vient souvent graisser le marteau.

PIERROT.

Oui; mais de chaque gâteau
Votre femme a son chanteau.

IE JUGE.

Paix.

Air n° 19, ou *Je suis encor dans mon printemps.*

Cette foire il arrivera,
S'il plaît à Dieu, de la bagarre;
J'espère que cela rendra.

PIERROT.

Oui monsieur; c'est de l'or en barre ;
Il ne se donne point de coups
Qu'ils ne soient de l'argent pour vous.

LE JUGE.

Air n° 51, ou *Il n'est qu'un pas du mal au bien.*

Un juge de Normandie
Doit avoir de l'entendement.

PIERROT.

Un franc Picard, assurément,
N'y pourrait pas gagner sa vie.

LE JUGE.

Un juge de Normandie
Doit avoir de l'entendement.

SCÈNE III.

LE JUGE, PIERROT, UN MUSICIEN.

LE MUSICIEN.

Air n° 52, ou *Robin, turelure lure.*

Du magistrat de Guibrai
Vous avez toute l'allure.

LE JUGE.

Aussi le suis-je.

LE MUSICIEN.

Est-il vrai?
Turelure.
La respectable figure!
Robin, turelure lure.

Air n° 23, ou *Laire la, laire lan laire.*

Je viens avec soumission
Vous demander permission
De pratiquer mon savoir-faire.

PIERROT.

Laire-la, laire lan-laire,
Laire-la,
Laire lan-la.

LE JUGE.

(Même air.)

Auparavant apprenez-moi,
S'il vous plaît, quel est votre emploi.

PIERROT, à part.

Il a l'air d'un visionnaire.
Laire-la, etc.

LE MUSICIEN.

Air n° 51, ou *Il n'est qu'un pas du mal au bien.*

Je suis un nouvel Orphée;
Tout cède à mes accords touchans:
Des Amphions de notre temps
Voyez en moi le coryphée.
Je suis un nouvel Orphée,
Tout cède à mes accords touchans.

PIERROT, à part.

Je l'ai bien dit.

LE MUSICIEN, gravement.

Air n° 53, ou *Au son de ma lyre admirable.*

Au son de ma lyre admirable
Tout rocher est inébranlable;
Les arbres semblent m'écouter:
Et lorsqu'assis sur la rive,
Ma voix commence d'éclater,
Je vois l'onde fugitive
Couler toujours sans s'arrêter.

PIERROT, sur le ton du dernier vers.

Diable! le grand sorcier!

LE MUSICIEN.

Air n° 17, ou *Des trembleurs.*

Je sais faire des sonates;
J'ai composé des cantates.

LE JUGE, bas.

Et bien d'autres pièces plates.

LE MUSICIEN.

Lulli rampe devant moi.
Mes rondeaux font les délices...

PIERROT, l'interrompant.

Des marchands de pain d'épices.

LE MUSICIEN.

Surtout j'ai de beaux caprices.

LE JUGE.

Pour celui-là, je le croi.

LE MUSICIEN.

AIR n° 42, ou *Jupiter, prête-moi ta foudre.*

J'ai fait autrefois pour la Foire
Des *cotillons* (*) qu'on admira,
Et qu'aujourd'hui même on fait gloire
De copier à l'Opéra.

LE JUGE.

AIR n° 2, ou *En vain la fortune ennemie.*

Vous faites un bel étalage
Des talens que vous possédez;
Sans doute ici vous prétendez
En faire quelque usage?

(*) C'est à la Foire qu'on a vu pour la première fois des *Cotillons.*

Cotillon est le nom d'une sorte de danse: *Caprice* est celui de certaines pièces de musique ou de poésie.

LE MUSICIEN.

Air n° 32, ou *Chantez, dansez, amusez-vous.* (*De la Rosière.*)

Je viens m'établir à Guibrai
Pendant le cours de cette foire;
Et tous les jours je donnerai
Des concerts charmans.

LE JUGE, riant.

Je veux croire
Que vous êtes un Apollon.

LE MUSICIEN.

Jugez-en par l'échantillon.

Air n° 48, ou *Tout est charmant chez Aspasie.*

Commençons par une cantate;
C'est un morceau des plus charmans.

(à ses symphonistes)

Ensuite, par une sonate,
Faites ronfler vos instrumens.

Le musicien chante la cantate suivante.

Air n° 54, ou *Le chasseur Actéon au bain surprit un jour.*

Le chasseur Actéon au bain surprit un jour
Diane avec toute sa cour.
Il voit la déesse et sa suite;
Il est charmé de tant d'appas.
Au lieu de s'éloigner par une prompte fuite,

Le plaisir arrête ses pas.
Mais dans le même instant la déesse en colère
Punit avec rigueur ce mortel téméraire.
Craignons le plaisir,
Ayons des alarmes,
Lorsqu'il vient s'offrir
Avec tous ses charmes.
Pour lui résister,
Songeons à la peine
Qu'il peut nous coûter
Quand il nous entraîne.
Actéon (quel triste destin!)
D'un cerf bientôt prit la figure,
Il servit même à ses chiens de pâture,
Et telle fut sa déplorable fin.
Ah! si la sévère immortelle
Au bain toute seule eût été,
Elle ne l'aurait pas traité
D'une manière si cruelle.
Prenez, amans,
Bien votre temps
Auprès des belles.
Dans certains momens,
N'attendez d'elles
Que de vrais tourmens;
Dans d'autres instans,
Les plus cruelles
Vous rendront contens.
Prenez, amans,
Bien votre temps
Auprès des belles.

Le musicien, après avoir chanté, fait signe aux symphonistes de jouer la sonate. Il en bat la mesure comiquement. Après quoi le juge lui dit :

LE JUGE.

AIR n° 3, ou *Je l'ai planté, je l'ai vu naître.*

J'aime fort votre symphonie.

LE MUSICIEN.

Trouvez-vous les accords....

LE JUGE, l'interrompant.

Très-beaux.

Vous pourrez par cette harmonie
Charmer nos marchands de chevaux.

Le musicien sort, et il entre un comédien italien, qui a un plumet sur son chapeau. Il fait vingt révérences au juge.

SCÈNE IV.

LE JUGE, PIERROT, UN COMÉDIEN ITALIEN.

LE JUGE, fatigué de tant de révérences, dit :

AIR n° 55, ou *Va-t'en voir s'ils viennent, Jean.*

PARLEZ-moi sans compliment,
Monsieur, je vous prie.
Vous venez apparemment
Demander mon agrément.

Parlez-moi sans compliment,
Monsieur, je vous prie.

LE COMÉDIEN ITALIEN.

AIR n° 12, ou *Réveillez-vous, belle endormie.*

C'est pour une troupe comique
Qui vient d'arriver en ces lieux.

LE JUGE.

Allez ailleurs lever boutique,
Vous ferez, je crois, beaucoup mieux.

LE COMÉDIEN ITALIEN.

Pourquoi donc?

LE JUGE.

AIR n° 19, ou *Je suis encor dans mon printemps.* (*d'Une Folie.*)

Ici, l'an passé, des acteurs,
Malgré des pièces admirables,
N'eurent pas quatre spectateurs.
Pour renvoyer les pauvres diables,
Je fis quêter chez les bourgeois.

LE COMÉDIEN ITALIEN.

C'était donc des acteurs françois?

PIERROT.

Eh! vraiment oui.

LE COMÉDIEN ITALIEN.

AIR n° 11, ou *Le fameux Diogène.*

Oh! c'est une autre affaire!
Moi, je pourrai bien plaire,

Je suis Italien.
Ma troupe polissonne
Dans le goût forain donne.

LE JUGE.

Je ne vous dis plus rien.

AIR n° 56, ou *Landeriri.*

A Falaise comme à Paris
La bagatelle est d'un grand prix.
Landerirette.
Vous ferez quelque chose ici,

PIERROT.

Landeriri.

LE JUGE.

AIR n° 47, ou *Lon lan la, derirette.*

Vos acteurs sont-ils excellens ?

LE COMÉDIEN ITALIEN.

Ils ont de merveilleux talens,
Lon lan la, derirette ;
Il faut les voir faire un lazzi,
Lon lan la, deriri.

LE JUGE.

AIR n° 22, ou *La faridondaine.*

Vous êtes sans doute munis
De mainte drôlerie ;
Vous devez en être fournis.

LE COMÉDIEN ITALIEN.

Nous jouons de génie ;

Il nous suffit qu'un plan soit bon,
La faridondaine,
La faridondon,
Chaque acteur l'a bientôt rempli.

PIERROT.

Biribi,
A la façon de Barbari,
Mon ami.

LE JUGE.

(Même air.)

Votre Arlequin est-il plaisant ?

LE COMÉDIEN ITALIEN.

Il fait crever de rire.

LE JUGE.

Le Pantalon ?...

LE COMÉDIEN ITALIEN.

Est amusant.

LE JUGE.

Le docteur ?...

LE COMÉDIEN ITALIEN.

On l'admire.

LE JUGE, riant.

N'avez-vous pas quelque tendron,
La faridondaine,
La faridondon ?

LE COMÉDIEN ITALIEN.

Chez nous tout le sexe est joli.

PIERROT, riant.

Biribi,

A la façon de Barbari
Mon ami.

LE JUGE.

Air n° 24, ou *Tu croyais, en aimant Colette;* ou *Réveillez-vous, belle endormie.*

D'une gracieuse fillette
J'aime mieux voir les traits vainqueurs
Que la pièce la plus parfaite.

LE COMÉDIEN ITALIEN.

Vous avez le goût des seigneurs.

On entend en cet endroit un bruit de timbales et de trompettes, et Arlequin s'avance en dansant. Il a un casque et un tonnelet garni de plumes. Il est suivi de deux actrices habillées dans le même goût, qui demeurent dans le fond du théâtre. Pierrot s'en va.

SCÈNE V.

LE JUGE, LE COMÉDIEN ITALIEN, ARLEQUIN, LES DEUX ACTRICES.

ARLEQUIN.

Air n° 57. Air chinois.

Hola, hé, } *bis.*
Hola, cha. }
La milaloya. *bis.*

En chantant ainsi, il danse, et à la fin de la chanson il fait une cabriole et donne des coups de poing au juge et au comédien italien ; ce qui arrive toutes les fois qu'il reprend l'air chinois.

AIR n° 58, ou *Laire la, laire lanlaire.*

Vous ne savez pas qui je suis...

(Il interrompt l'air pour reprendre le premier.)

Hola, hé, etc.
Je suis comédien arabe.

(Il reprend encore l'air chinois.)

Hola, hé, etc.

AIR n° 13, ou *Monsieur le prevôt des marchands.*

On dit que des comédiens,
Certains farceurs italiens,
Viennent d'arriver à la foire ;
Et qu'à Guibray ces compagnons
Prétendent me ravir la gloire
De divertir les maquignons.

LE JUGE, à Arlequin.

AIR n° 59, ou *Y avance, y avance.*

Que venez-vous me demander?

ARLEQUIN.

Ce que vous devez m'accorder.
Je veux sur eux la préférence.

LE COMÉDIEN ITALIEN, d'un air dédaigneux.

Y avance, y avance, y avance,
Beau teint de jambon de Mayence.

(Même air.)

Voyez-vous ce plaisant acteur
Qui vient faire ici le docteur,
Et veut nous imposer silence.

ARLEQUIN.

Y avance, y avance, y avance,
Avec ton air de suffisance.

Les deux actrices qui sont demeurées au fond du théâtre s'avancent, et Arlequin les présente au juge, en lui disant :

AIR n° 41, ou *Sous un ciel pur et sans nuage.*
(Ninon chez madame de Sévigné.)

Vous voyez deux de mes actrices,
Daignez recevoir leurs respects.

LE JUGE, à part.

Voilà des beautés de coulisses
Dont les appas sont un peu secs.

Les actrices s'approchent du juge, et l'agacent, ce qui lui fait dire :

AIR n° 42, ou *Jupiter, prête-moi ta foudre.*

Mais les actrices d'Arabie
Ont bien de la vivacité !

PREMIÈRE ACTRICE.

Faut-il un air de modestie ?
Nous l'aurons bientôt emprunté.

Air n° 12, ou *Réveillez-vous, belle endormie.*

Par une allure de vestale
Ne vous laissez point imposer:
Toute héroïne théâtrale
Sans peine sait se composer.

ARLEQUIN, montrant au juge la seconde actrice.

Air n° 24, ou *Tu croyais, en aimant Colette.*

Regardez cette autre commère.
Pour la danse elle a du talent.

LE JUGE.

Voyons donc ce qu'elle sait faire;
Tudieu! qu'elle a l'air sémillant!

Arlequin danse avec la seconde actrice: le juge en paraît content.

ARLEQUIN.

Air n° 46, ou *de Joconde.*

Il faut à présent faire voir
Si mes pièces sont belles.
Vous allez bientôt le savoir:
Elles sont fort nouvelles.
L'espèce en est, assurément,
Assez particulière;
Je vais jouer dans un moment
Toute une pièce entière.

En voici le sujet.

Air n° 25, ou *Si vous sentez dans vos âmes.*

D'une charmante princesse
Un prince aime les appas;
Ce n'est point une tigresse;
Nos dames ne le sont pas.

Arlequin fait faire la princesse à la première actrice. Il l'aborde en faisant des entrechats, et lui exprime par ses gestes le plaisir qu'il prend à la voir. Puis il dit :

Acte premier.

Le juge et le comédien italien se mettent à rire. Arlequin et l'actrice continuent leur scène muette : le prince tombe dans une profonde rêverie; ensuite il regarde d'un air languissant sa princesse, qui dit, après l'avoir agacé :

Acte second.

Le comédien et le juge redoublent leurs ris. Enfin le *lazzi* s'achève. Arlequin, transporté d'amour, tombe aux genoux de sa princesse, et dit en se relevant :

Acte troisième.

ARLEQUIN, au juge.

Air n° 36, ou *De tous les capucins du monde.*

Trouvez-vous la pièce comique?

LE JUGE.

Je la trouve très-laconique.

LE COMÉDIEN ITALIEN.

C'est tout ce qu'elle a de meilleur.

ARLEQUIN, au comédien italien.

Convenez que dans cet ouvrage
Il n'est point, monsieur le railleur,
Comme chez vous de verbiage.

LE JUGE.

AIR n° 60, ou *Philis plus avare que tendre.*

Ces pièces sont divertissantes;
Mais vous ne sauriez plaire ici,
Si vous n'en avez de parlantes.

ARLEQUIN.

Oh! nous savons parler aussi.

LE JUGE.

AIR n° 19, ou *Je suis encor dans mon printemps.*
(d'Une Folie.)

Hé bien! jouez donc tous les deux
L'un après l'autre en ma présence.
Que chacun de vous par ses jeux
Tâche d'avoir la préférence.
Celui qui le plus me plaira,
Dans cette ville restera.

ARLEQUIN.

Je vais jouer *Arlequin Mahomet.*

LE COMÉDIEN ITALIEN.

Et moi *le Tombeau de Nostradamus.*

ARLEQUIN, riant.

AIR n° 16, ou *Je reviendrai demain au soir.*

Le tombeau de Nostradamus!
Il a l'esprit perclus. *bis.*

LE COMÉDIEN ITALIEN, se moquant.

Oh diable! Arlequin Mahomet!
Que ce titre promet! *bis.*

ARLEQUIN ET LE COMÉDIEN ITALIEN, se moquant l'un de l'autre, à l'imitation du musicien et du maître à danser de l'opéra des *Fêtes vénitiennes.* (*)

(Ensemble.)

AIR n° 61, ou *air des Fêtes vénitiennes.*

Ah! c'est vous qui l'emportez sur moi.

Ils répètent plusieurs fois ce vers, et s'en vont chacun de son côté, en le chantant d'une manière ironique.

(*) Les *Fêtes vénitiennes* sont de Danchet.

FIN DU PROLOGUE.

ARLEQUIN
MAHOMET.

PIÈCE EN UN ACTE,

Représentée à la foire Saint-Laurent en 1714.

PERSONNAGES.

ARLEQUIN, faux Mahomet.

DAHI, marchand, voisin d'Arlequin.

BOUBEKIR, voyageur et mathématicien.

QUATRE ARCHERS.

LE ROI de Basra.

LA PRINCESSE, sa fille.

PIERROT, kam des Tartares.

LE PRINCE de Perse.

LA SUIVANTE de la princesse.

TROUPE d'esclaves et d'eunuques.

La scène est d'abord à Surate, et ensuite à Basra, dans les jardins du roi.

ARLEQUIN

MAHOMET.

Le théâtre représente la cour de la maison d'Arlequin.

SCÈNE I.

ARLEQUIN, seul.

Air n° 40, ou *Or écoutez, petits et grands.* *(des pendus.)*

O sort! ô destins ennemis!
Dans quel état m'avez-vous mis!
J'ai voulu tâter du commerce;
J'ai gagné du bien dans la Perse;
Mais la chance hélas! a tourné.
Enfin, me voilà ruïné.

SCÈNE II.

ARLEQUIN, DAHI.

DAHI.

Air n° 62, ou *Dupont, mon ami.*

Je viens à regret,
Ami, vous instruire

De ce qu'en secret
On m'est venu dire:
Vos créanciers en ce jour
Veulent vous jouer d'un tour.

ARLEQUIN, soupirant.

Ouf!

DAHI.

(air précédent.)

Vous les connaissez,
Trompez leur envie.

ARLEQUIN.

Seigneur, c'est assez.
Je vous remercie.

DAHI, s'en allant.

Adieu. Soyez assez fin
Pour éluder leur dessein.

SCÈNE III.

ARLEQUIN, seul.

Air n° 45, ou *Monsieur La Palisse est mort.*

Marchands, qui dans pareil cas
Êtes bien sortis d'affaire,
Pour vous tirer d'embarras,
Comment avez-vous pu faire?

SCÈNE IV.

ARLEQUIN, BOUBEKIR.

BOUBEKIR, après avoir mis à terre un coffre qu'il avait sur ses épaules.

AIR n° 31, ou *des Folies d'Espagne.*

Depuis trois jours que je suis dans Surate,
J'ai su, seigneur, par quelques commerçans,
Qu'on doit dans peu mettre sur vous la patte,
Et vous jeter dans les fers pour long-temps.

ARLEQUIN.

Hoïmé!

BOUBEKIR.

AIR n° 63, ou *Te bien aimer, ô ma chère Zélie.*

Si vous craignez pareille destinée,
Dites-le moi; parlez confidemment.
Je puis, seigneur, et dès cette journée,
Vous dérober à l'emprisonnement.

ARLEQUIN.

AIR n° 2, ou *En vain la fortune ennemie.*

Non, non, cela n'est pas possible.
Sans doute on me fait observer;
Et vous ne sauriez me sauver,
Sans me rendre invisible.

BOUBEKIR.

AIR n° 11, ou *Le fameux Diogène.*

J'ai fait une machine
Qu'on peut nommer divine,

C'est un coffre volant.
Avec cet équipage,
Sans péril on voyage.

ARLEQUIN.

L'ouvrage est excellent.

(même air.)

Mais n'est-il point magique ?

BOUBEKIR.

Non, non, de mécanique
C'est un ouvrage pur.
Entrez dans ma brouette,
Et faites une traite,
Pour en être plus sûr.

Boubekir va chercher son coffre, sur lequel sont peints des groupes de nuages et un croissant. Il fait entrer Arlequin dedans en lui disant :

Air n° 18, ou *Lanturlu.*

Je vais vous apprendre
Comme il faut monter,
Comme il faut descendre,
Ou vous arrêter,
De quel côté prendre,
Et voler comme un perdu.

ARLEQUIN.

Lanturlu, lanturlu, lanturelu.

Arlequin fait l'essai du coffre. Il en est charmé. Il le baise, embrasse Boubekir, et dit dans l'excès de son admiration :

AIR n° 9, ou *Livrons-nous à la tendresse.*

O la charmante brouette !
Je l'accepte volontiers.
Je pourrai par ma retraite
Payer tous mes créanciers.

BOUBEKIR.

C'est une des sept merveilles.
J'en veux fournir de pareilles
A tous les banqueroutiers.

ARLEQUIN, à part.

Il en a donc des milliers.

BOUBEKIR, sur le ton des deux derniers vers.

J'en ai fait provision
Pour Paris et pour Lyon.

ARLEQUIN.

AIR n° 28, ou *Allons, gai, d'un air gai.*

Un si précieux coffre
Vaut mieux que tout mon bien.

BOUBEKIR.

Cependant, je vous l'offre,
Si vous voulez, pour rien.

ARLEQUIN.

Allons, gai,
D'un air gai, etc.

Boubekir se retire en faisant des façons pour recevoir une bourse qu'Arlequin lui donne.

SCÈNE V.

ARLEQUIN, seul.

Il s'occupe à munir son coffre de provisions. Il y met du fromage, des cervelas, du vin, etc., jusqu'à un pot de chambre. A peine y a-t-il mis toutes ces choses, qu'il arrive chez lui des archers pour le prendre. Il se jette dans la machine en disant :

Air n° 64, ou *Voici les dragons qui viennent.*

Voici les archers qui viennent,
Vite, sauvons-nous...

SCÈNE VI.

ARLEQUIN, QUATRE ARCHERS.

Arlequin s'élève à quinze pieds de terre, et, se faisant voir aux archers, il chante :

Reprise de l'air n° 65, ou *Sans un petit brin d'amour.*

Un petit moment trop tard
La justice est venue...

Les archers tirent leurs épées. Ils le menacent; mais Arlequin, se voyant hors de péril, les insulte. Il leur crache au visage, et vide sur eux son pot de chambre; ensuite il disparaît. Les archers le suivent des yeux, et se retirent fort étonnés du prodige qui leur enlève leur proie.

Le théâtre change en cet endroit, et représente un bois et un château dans l'enfoncement. Un jeune prince paraît appuyé contre un arbre dans l'attitude d'un homme accablé de douleur.

SCÈNE VII.

LE PRINCE DE PERSE, seul.

Air n° 10, ou *Ne m'entendez-vous pas ?*

Reste-t-il quelque espoir,
Après cette traverse ?
Triste prince de Perse,
Meurs; que ton désespoir
T'enseigne ton devoir.

On voit dans ce temps-là passer le coffre d'Arlequin, qui s'arrête en l'air.

SCÈNE VIII.

LE PRINCE, ARLEQUIN.

LE PRINCE, sans apercevoir le coffre.

AIR n° 8, ou *O ma tendre musette.*

Ciel! que viens-je d'apprendre?
Ah! quel nouveau malheur!
Ai-je bien pu l'entendre,
Sans mourir de douleur!
Épris de ma princesse,
Un kam la vient, dit-on,
Ravir à ma tendresse.

ARLEQUIN, à part, en descendant de son coffre et s'approchant du prince.

C'est un fripon.

LE PRINCE, sans apercevoir Arlequin.

AIR n° 66, ou *Dans les gardes françaises.*

Que de cet hyménée,
Mon amour malheureux,
Prévienne la journée
Par un coup généreux.

(Il tire son poignard.)

Qu'ici ce fer finisse
En ce moment mes jours.
Reçois ce sacrifice,
Objet de mes amours.

Il lève le bras pour se percer. Arlequin l'arrête, et lui dit :

ARLEQUIN.

AIR n° 67, ou *Il pleut, il pleut, bergère.*

Que votre seigneurie
Modère ses transports.
Quittez la sotte envie
De voir les sombres bords.
Je prends votre tendresse
Sous ma protection;
Et de votre maîtresse
Bientôt je vous fais don.

LE PRINCE.

AIR n° 45, ou *Monsieur La Palisse est mort.*

Vous, qui d'un espoir si doux
Flattez ma mourante vie,
Eh! sur quoi le fondez-vous?

ARLEQUIN.

Parbleu, sur mon industrie.

LE PRINCE.

AIR n° 68, ou *Sommes-nous pas trop heureux.*

Un kam, que j'ai pour rival,
Veut m'enlever ma maîtresse;
Aurez-vous assez d'adresse
Pour parer ce coup fatal?

ARLEQUIN.

Oui, morbleu!

LE PRINCE.

Cette promesse
Dissipe un peu mon effroi.

Si je vous dois ma princesse,
Ami, disposez de moi.

ARLEQUIN.

Air n° 25, ou *Si vous sentez dans vos âmes.*

Çà, je vais de ce pas même...

LE PRINCE.

Mais par quelle invention?...

ARLEQUIN.

Suivez-moi. Le stratagème
Naîtra de l'occasion.

Ils s'en vont tous deux. Le théâtre change et représente les jardins du roi de Basra, où la princesse se promène avec sa suivante à l'entrée de la nuit.

SCÈNE IX.

LA PRINCESSE, LA SUIVANTE.

LA SUIVANTE

Air n° 12, ou *Réveillez-vous, belle endormie.*

Cent fois soit maudit l'astrologue
Qui, quand vous reçûtes le jour,
Nous prédit d'un air pédagogue
Que l'amour vous joûrait d'un tour!

Air n° 42, ou *Jupiter, prête-moi ta foudre.*

Selon lui, c'est dans cette année
Qu'un homme doit vous attraper :

Du moins, jusqu'à cette journée,
Nul encore n'a pu vous tromper.

LA PRINCESSE.

Air n° 69, ou *Ta plainte me désespère.*
(chansons de Collé.)

Cependant le roi, mon père,
Craint ce que l'on a prédit;
Et, pour mettre son esprit
En repos sur cette affaire,
Il prétend lier mon sort
Au sort d'un sexagénaire
Que je hais plus que la mort.

LA SUIVANTE.

Le roi votre père a tort.

Air n° 60, ou *Philis plus avare que tendre.*

Le ciel, ô princesse adorable,
Vous devait un destin plus doux;
Et le prince le plus aimable
Est à peine digne de vous.

SCÈNE X.

LA PRINCESSE, LA SUIVANTE, ARLEQUIN, en l'air dans son coffre.

LA PRINCESSE.

Air n° 70, ou *Daigne écouter l'amant fidèle et tendre.*

Quoi! faudra-t-il, malgré ma répugnance,
Avec le kam vivre jusqu'au trépas?

LA SUIVANTE, levant les mains au ciel.

O Mahomet! de cette violence
Daigne sauver cet objet plein d'appas.

ARLEQUIN, en l'air, et prenant de cette apostrophe occasion de passer pour Mahomet, dit sur le ton du dernier vers :

Oh! le vieux kam, ma foi, ne l'aura pas.

Il n'a pas sitôt chanté ce vers, qu'il disparaît. La princesse et sa suivante sont fort étonnées d'avoir entendu ces paroles. La suivante croit que c'est Mahomet qui les a prononcées, et, saisie d'une sainte horreur, elle dit à la princesse :

LA SUIVANTE.

AIR n° 22, ou *La faridondaine.*

Vous voyez que c'est Mahomet,
Qui pour vous s'intéresse.

LA PRINCESSE.

C'est peut-être quelque follet,
Qui trompe ma tendresse.

ARLEQUIN, sans être aperçu.

Non, c'est Mahomet tout de bon,
La faridondaine,
La faridondon.
Le kam sera votre mari,
Biribi,

A la façon de Barbari,
Mon ami.

LA SUIVANTE.

Air n° 44, ou *Tout roule aujourd'hui dans le monde.*

Accordez-nous votre assistance,
Grand prophète des musulmans;
Donnez-nous-en une assurance
Qui rende le calme à nos sens;
Et daignez de votre présence
Nous honorerdans ces momens.

ARLEQUIN.

Air n° 71, ou *air d'Atis.*

Allons, allons, accourez tous, *bis.*
Mahomet va descendre.

Arlequin descend dans un bosquet épais, où il laisse son coffre. Il s'approche de la princesse, qui lui dit avec étonnement :

LA PRINCESSE.

Air n° 15, ou *Il n'est qu'un pas du mal au bien.*

Vous Mahomet! quelle jeunesse!

ARLEQUIN.

Suivant les temps, suivant les lieux,
J'ai l'air jeune ou je parais vieux.
Bientôt vous verrez, ma princesse,
Le grand prophète musulman
Plus barbu que le roi Priam.

Air n° 24, ou *Tu croyais, en aimant Colette;* ou *Réveillez-vous, belle endormie.*

Je romprai votre mariage;
Je roûrai le vieux kam de coups.
Je veux plus faire : je m'engage
A vous donner un autre époux.

Arlequin, à la faveur d'une lanterne sourde, présente à la princesse le portrait du prince de Perse, en lui disant :

Air n° 23, ou *Laire la, laire lan laire.*

C'est le fils d'un grand souverain
Que vous recevez de ma main.
Voyez les traits de ce compère.
Laire la, laire lan laire;
Laire la,
Laire lan la.

La princesse, après avoir considéré un moment le portrait, se le laisse arracher par sa suivante, qui dit :

LA SUIVANTE.

Air n° 52, ou *Robin, turelure lure.*

Voilà d'un prince joli
Le portrait en miniature.

ARLEQUIN.

Tudieu! c'est un dégourdi,
Turelure.

LA SUIVANTE.

On le voit à la peinture,
Robin, turelure, lure.

(Bas à Arlequin, et lui montrant sa maîtresse.)

Air n° 72, ou *O gué, lon la, lan laire.*

Elle le trouve aimable,
Sans dire mot.

ARLEQUIN.

C'est, je me donne au diable,
Son vrai ballot.

LA SUIVANTE, toujours bas.

Je prévois, aux grâces qu'il a,
Que cet enfant-là
Voudra bien cela.
O gué, lon la,
Lan laire;
O gué, lon la.

ARLEQUIN, cajolant la princesse.

Air n° 41, ou *Sous un ciel pur et sans nuage.*
(de Madame de Sévigné.)

Expliquez-vous, belle brunette:
Que dit le cœur pour ce grivois?

LA PRINCESSE.

Puis-je mieux faire, grand prophète,
Que d'applaudir à votre choix?

ARLEQUIN.

Air n° 25, ou *Si vous sentez dans vos âmes.*

Vous voulez donc bien, mignonne...

(à part.)

Peste ! quel friand minois !

(haut.)

Le prophète sent, friponne,
Qu'il s'échauffe en son harnois.

LA SUIVANTE.

AIR n° 13, ou *Monsieur le prevôt des marchands.*

Malgré toutes les voluptés
Et toutes les félicités
De votre séjour délectable,
Je crois (mais je puis m'abuser)
Qu'en ce monde une femme aimable
Pourrait fort bien vous amuser.

ARLEQUIN.

AIR n° 28, ou *Allons, gai, d'un air gai.*

Ce grand air de déesse
Et ce charmant souris
Me font, je le confesse,
Oublier mes houris (*).
  Allons, gai,
  D'un air gai, etc.

LA SUIVANTE.

AIR n° 26, ou *Et zon, zon, zon, Lisette, la Lisette.*

Ont-elles plus d'appas?

(*) Ce sont les filles du paradis de Mahomet, qui, par un miracle de l'Alcoran, sont toujours vierges, quoiqu'elles fassent la félicité des bienheureux musulmans. (*Note de l'auteur.*)

ARLEQUIN.

Elles sont moins gentilles ;
Mais, diable ! j'en fais cas ;
Elles sont toujours filles.
Et zon, zon, zon,
Lisette, la Lisette,
Et zon, zon, zon,
Lisette, la Lison.

LA SUIVANTE, flattant Arlequin.

Air n° 19, ou *Je suis encor dans mon printemps.*
(d'Une Folie.)

Puisque Mahomet ici-bas
Vient pour y faire un hyménée,
Il ne me refusera pas
De joindre aussi ma destinée
A celle de quelque garçon :
J'en veux un de votre façon.

ARLEQUIN.

Air n° 73, ou *Amis, dans ce charmant bocage.*

Un brunet toujours prêt à rire
Dès demain sera ton époux.
J'entends du bruit, je me retire.

LA PRINCESSE.

Ne vous éloignez pas de nous.

ARLEQUIN.

Non. Mais au roi vous pouvez dire
Que je veux disposer de vous.

(Il se retire.)

SCÈNE XI.

LA PRINCESSE, LA SUIVANTE, LE ROI, LE KAM.

LE ROI, présentant le Kam à la princesse.

AIR n° 3, ou *Je l'ai planté, je l'ai vu naître.*

Ma fille, recevez l'hommage
D'un cœur qui vous est destiné.

LA SUIVANTE, d'un ton ironique.

O le gracieux personnage
Que vous nous avez amené!

LE KAM, à la princesse.

AIR n° 26, ou *Et zon, zon, zon, Lisette ma Lisette.*

Que je prends de plaisir
A vous voir si gentille!
Je sens un grand désir
D'entrer dans la famille.
Et zon, zon, zon,
Lisette, la Lisette,
Et zon, zon, zon,
Lisette, la Lison.

LA SUIVANTE, au roi, toujours ironiquement.

AIR n° 46, ou *de Joconde.*

Vous ne pouviez choisir, seigneur,
Un gendre plus aimable;
Il est fait pour toucher un cœur.

LA PRINCESSE, à part.

Qu'il est désagréable !

LA SUIVANTE.

Mais le prophète Mahomet,
A cet hymen contraire,
Vient de nous déclarer tout net
Qu'il prétend le défaire.

LE ROI, avec étonnement.

AIR n° 11, ou *Le fameux Diogène.*

Que dites-vous, ma mie ?
Parlez-moi, je vous prie,
Un peu plus clairement.
Ce discours m'inquiète :
Vous avez au prophète
Parlé ?...

LA SUIVANTE.

Dans ce moment.

AIR n° 32, ou *Chantez, dansez, amusez vous.*
(d'Une Rosière.)

Du prince de Perse, dit-il,
Je fais l'époux de la princesse.
C'est un prince galant, gentil,
Digne, en un mot, de ma maîtresse.

LE ROI.

Tout cela ne sent rien de bon :
Ce Mahomet est un fripon.

AIR n° 2, ou *En vain la fortune ennemie.*

Quoi! malgré ma garde nombreuse,
Malgré tous mes soins, cette nuit
Un fourbe ici s'est introduit!

(à la suivante.)

Crains pour toi, malheureuse!

LE KAM.

(même air.)

Oui, vous avez raison, beau-père;
Mahomet est un scélérat.

LA SUIVANTE, effrayée de ce blasphème.

Ah! n'attirez point sur l'état
Sa terrible colère!

LE ROI, irrité contre la suivante.

AIR n° 74, ou *Jardinier, ne vois-tu pas.*

Vous osez d'un suborneur
Appuyer l'insolence!
(au kam.)
Cherchons ce larron d'honneur.
Cherchons, tirons-en seigneur,
Vengeance, vengeance, vengeance.

LE KAM, répète le dernier vers.

Vengeance, vengeance, vengeance.

Le Roi et le kam, le sabre à la main, cherchent partout le faux Mahomet, qui paraît en l'air, et qui de son coffre dé-

charge sur la tête du kam des coups de batte en chantant aussi.

ARLEQUIN.

Vengeance, vengeance, vengeance.

LE ROI et LE KAM.

(ensemble.)

AIR n° 75, ou *Poursuivons jusqu'au trépas.*

Exterminons aujourd'hui
Ce coquin qui nous outrage ?
Exerçons sur lui
Toute notre rage.

Ils continuent à chercher le faux prophète, qui jette sur eux quantité de pétards et d'autres feux d'artifice, qui enflamment l'air. On voit en même temps Arlequin dans sa machine qui traverse le théâtre. Il a un pourpoint noir avec un turban, et une longue barbe blanche. Le roi et le kam sont frappés de cette apparition; et la suivante, profitant de la crainte dont elle voit le roi saisi, lui dit :

LA SUIVANTE.

AIR n° 76, ou *Rendez-moi mon écuelle de bois.*

Au lieu d'offenser Mahomet,
Faites ce qu'il désire;

Vous verrez un bonheur parfait
Régner dans votre empire.

LE ROI.

Hé bien, j'y consens : c'en est fait.
Il faut donc me dédire.

(au kam.)

Air n° 17, ou *des Trembleurs.*

Prince, notre résistance
N'est qu'une vaine défense ;
Et vous voyez qu'elle offense
Le patron des musulmans.
Allez, croyez-moi, mon frère,
N'irritons point sa colère ;
Il faut, pour le satisfaire,
Rompre nos engagemens.

LE KAM, en se frottant les épaules.

Air n° 77, ou *Au clair de la lune.*

Tout franc, votre fille
Etait bien mon fait ;
Et j'étais un drille...
Mais votre valet :
Puisque le prophète
En agit ainsi,
Je vais, sans trompette,
Déloger d'ici.

Le kam fait la révérence au roi et à la princesse, et s'en va.

SCÈNE XII.

LE ROI, LA PRINCESSE, LA SUIVANTE.

LA SUIVANTE, apostrophant Mahomet.

AIR n° 42, ou *Jupiter, prête-moi ta foudre.*

MAHOMET, que ton courroux cesse;
On va suivre tes volontés :
Tu vois que notre roi s'empresse
A reconnaître tes bontés.

LE ROI, apostrophant aussi Mahomet.

AIR n° 36, ou *De tous les capucins du monde.*

Ma sacrilége résistance
N'excitera plus ta vengeance.
Par Médine j'en fais serment,
Ville où les musulmans fidèles,
Avec un saint empressement,
Vont voir tes dépouilles mortelles.

SCÈNE XIII.

LE ROI, LA PRINCESSE, LA SUIVANTE, ARLEQUIN, LE PRINCE DE PERSE.

ARLEQUIN, qui a tout entendu, profitant de la disposition où il voit l'esprit du roi, sort d'un bosquet où il a transporté le prince

de Perse, et s'avance avec lui vers le monarque.

LE ROI, se jetant aux pieds du faux Mahomet.

AIR n° 16, *Je reviendrai demain au soir.*

Vous me voyez à vos genoux.

ARLEQUIN.

Bon roi, relevez-vous. *bis.*

LE ROI.

Moi, qui vous ai tant offensé...

ARLEQUIN.

Laissons là le passé. *bis.*
(Présentant le prince.)

AIR n° 3, ou *Je l'ai planté, je l'ai vu naître.*

Voici l'époux de votre fille,
Du roi de Perse unique fils.
Pour recruter votre famille
Il a le mérite requis.

AIR n° 12, ou *Réveillez-vous, belle endormie.*

Ne l'acceptez-vous pas pour gendre?

LE ROI.

Je le reçois de tout mon cœur.
De votre main on doit tout prendre.

ARLEQUIN.

Oui, foi de prophète d'honneur!

Le prince de Perse tombe aux genoux du roi de Basra, qui l'embrasse.

LE ROI.

Air n° 73, ou *Amis, dans ce charmant bocage.*

Héritier d'un célèbre empire,
Pour moi quelle félicité !...

LE PRINCE.

Grand roi, que ne pouvez-vous lire
Dans le cœur d'un prince enchanté !...

LE ROI, à la princesse.

Avec plaisir tu dois souscrire,
Ma fille, à ce charmant traité.

LA SUIVANTE, au roi.

Air n° 78, ou *Voici les dragons qui viennent.*

Oh ! sans peine à cette affaire
Son cœur se résout !

LA PRINCESSE.

J'y consens, pour satisfaire
Le grand prophète et mon père.

ARLEQUIN.

Et vous itout. *bis.*

LE ROI.

Air n° 48, ou *Tout est charmant chez Aspasie.*

Que cette nuit on chante, on danse.

LA SUIVANTE.

Mahomet, dédaignerez-vous
D'honorer de votre présence
L'hymen de ces jeunes époux ?

ARLEQUIN.

Air n° 79, ou *Talalerire.*

Non, vraiment ; et je veux, poulette,
Être sur terre ton mari.

LA SUIVANTE.

Que dites-vous, ô grand prophète !

ARLEQUIN.

Tu me serviras de houri.

LA SUIVANTE, lui passant la main sous la barbe.

Le grand Mahomet aime à rire.

ARLEQUIN.

Talaleri, talareri, talalerire.

Une troupe d'esclaves et d'eunuques viennent former une danse qui finit la pièce.

FIN D'ARLEQUIN MAHOMET.

LE TOMBEAU
DE
NOSTRADAMUS.

PIÈCE EN UN ACTE,

Représentée à la foire Saint-Laurent en 1714.

PERSONNAGES.

OCTAVE, mari d'Isabelle.

ISABELLE.

ARLEQUIN.

NOSTRADAMUS.

UN MAGICIEN.

DEUX JEUNES GENS.

UNE MEUNIÈRE.

PIERROT, son garde-moulin.

UNE AVENTURIÈRE, arlequin.

TROUPE de Provençaux et de Provençales.

La scène est à Salon, ville de Provence.

LE TOMBEAU
DE
NOSTRADAMUS.

Le théâtre représente la ville de Salon en Provence. On voit dans l'enfoncement le tombeau de Nostradamus.

SCÈNE I.

OCTAVE, ARLEQUIN.

OCTAVE.

Air n° 24, ou *Réveillez-vous, belle endormie.*

C'est lui, c'est Octave lui-même
Que tu vois, mon cher Arlequin.
(Il embrasse Arlequin.)

ARLEQUIN, fouillant dans la poche d'Octave.

Ah ! monsieur, ma joie est extrême
De pouvoir....

OCTAVE, le surprenant.

Que fais-tu, coquin ?

ARLEQUIN.

Air n° 3, ou *Je l'ai planté, je l'ai vu naître.*

Monsieur, excusez l'habitude....
Qu'avez-vous fait depuis deux ans?

OCTAVE.

Je sens la peine la plus rude;
Rien n'est égal à mes tourmens.

ARLEQUIN.

AIR n° 12, ou *Réveillez-vous, belle endormie.*

Pourquoi donc?

OCTAVE.

Tu sais qu'à Florence
Mon cœur, d'Isabelle charmé,
Dans le mystère et le silence
Goûtait le plaisir d'être aimé.

ARLEQUIN.

(*même air.*)

Hé bien! cette tendre maîtresse....

OCTAVE.

Depuis six mois j'en suis l'époux.
L'hymen redoubla ma tendresse;
Mais, hélas! je devins jaloux.

AIR n° 42, ou *Jupiter, prête-moi ta foudre.*

Une nuit je trouve avec elle
Un homme seul dans son jardin.
Cet objet trouble ma cervelle:
De l'homme je perce le sein.

ARLEQUIN, se laissant tomber.

Ouf!

OCTAVE.

Air n° 7, ou *Tu croyais, en aimant Colette.*

Il tombe à mes pieds. Isabelle
De peur sent glacer ses esprits.
D'une voix faible elle m'appelle
Mais je la quitte avec mépris.

ARLEQUIN.

Air n° 60, ou *Philis, plus avare que tendre.*

Elle était peut-être innocente.

OCTAVE.

C'est ce que depuis j'ai pensé.

ARLEQUIN.

Oui ; mais, dans votre humeur bouillante,
L'homme à bon compte fut percé.

Air n° 13, ou *Monsieur le prevôt des marchands.*

Mais enfin que devint, seigneur,
Isabelle, après ce malheur ?

OCTAVE.

J'ai su qu'elle a quitté Florence,
Et qu'elle me cherche en tous lieux.

ARLEQUIN.

La pauvre femme ! En conscience,
Les larmes m'en viennent aux yeux.

OCTAVE.

Air n° 32, ou *Chantez, dansez, amusez-vous.*
(Rosière.)

J'en ai partout, cher Arlequin,
Fait une recherche inutile.

Pour être instruit de son destin,
Je suis venu dans cette ville.
Je prétends ouvrir le tombeau
De Nostradamus.

ARLEQUIN.

Ah! tout beau!

AIR n° 19, ou *Je suis encor dans mon printemps.*
(d'Une Folie.)

Un funeste sort est prédit
A celui qui l'osera faire.

OCTAVE.

Cette fable n'est en crédit
Que chez le crédule vulgaire.
Je sais, moi, que qui l'ouvrira
D'un parfait bonheur jouïra.

ARLEQUIN, sur le ton du dernier vers.

Oui; mais qui diable l'osera?

OCTAVE.

AIR n° 36, ou *De tous les capucins du monde.*

Ami, toute cette science
Consiste en une circonstance.
Pour exécuter ce projet,
Il ne faut qu'embrasser d'emblée
Fièrement le premier objet
Qui sortira du mausolée.

ARLEQUIN.

AIR n° 11, ou *Le fameux Diogène.*

Si l'objet est aimable,
De figure agréable,

Moi, je le baiserai.

OCTAVE.

Et s'il est effroyable ?

ARLEQUIN.

Je fuirai comme un diable.

OCTAVE.

Moi je l'embrasserai.

Air n° 2, ou *En vain la fortune ennemie.*

Je vais donc faire l'ouverture
De ce tombeau mystérieux.

ARLEQUIN.

Le ciel nous préserve tous deux
De mauvaise aventure !

Octave frappe sur le mausolée, qui s'ouvre. Il en sort d'abord un monstre affreux, qui vomit des tourbillons de feu. Arlequin s'enfuit de peur; mais l'intrépide Octave embrasse le monstre, qui s'abîme aussitôt; et un magicien noir paraît.

SCÈNE II.

OCTAVE, LE MAGICIEN.

LE MAGICIEN.

Air n° 80, ou *Qu'auprès d'un jeune homme on étale.*

Mortel qui dans cette retraite
Viens consulter le grand prophète,

Tu vas le voir en ce moment.
Depuis plus de deux cents années
Il écrit dans ce monument
Ce qu'ont réglé les destinées.

Le magicien donne un coup de baguette sur le tombeau, qui s'ouvre entièrement et laisse voir tout l'intérieur. Nostradamus y paraît dans un fauteuil. Il écrit sur une petite table d'ébène. Autour de lui sont rangés plusieurs bouquins. Il a la tête couverte d'un bonnet violet à longues oreilles, une barbe blanche qui lui descend jusqu'à la ceinture, et une robe de même couleur, parsemée de caractères talismaniques.

SCÈNE III.

NOSTRADAMUS, OCTAVE.

NOSTRADAMUS, s'avançant vers Octave.

AIR n° 46, ou *de Joconde.*

OCTAVE, ne vous plaignez plus
D'avoir le sort contraire ;
Dès aujourd'hui Nostradamus
Va vous tirer d'affaire.
Mais, s'il vous plaît, corrigez-vous
De votre violence ;
Et ne soyez pas plus jaloux
Que les maris de France.

(*même air.*)

L'homme que vous avez percé
N'a pas perdu la vie.
Il ne vous a point offensé,
Je vous le certifie.
Vous reverrez dans un moment
Votre épouse Isabelle.

OCTAVE.

Ah ! seigneur, quel ravissement !
Mais est-elle fidèle ?

NOSTRADAMUS.

Air n° 28, ou *Allons, gai, d'un air gai.*

N'ayez de sa sagesse
Aucun soupçon, mon fils,
Quoique votre princesse
Ait bien vu du pays.
Allons, gai,
D'un air gai, etc.

OCTAVE.

Air n° 81, ou *La liberté préside.*

Seigneur, daignez la rendre
A mes ardens désirs.

NOSTRADAMUS, souriant.

C'est trop vous faire attendre ;
Hâtons donc vos plaisirs.

Air n° 82, ou *Jetez les yeux sur ce portrait.*

Démons, à me plaire empressés,
Farfadets, follets, qu'on m'entende ;

Tous à ma voix obéissez :
C'est maître Michel qui commande.
Hâtez-vous de m'amener ici
La femme de ce seigneur-ci.

(même air.)

Cet ordre est des plus importans :
Qu'il ne rencontre point d'obstacles ;
Et publiez en même temps
Que je vais rendre mes oracles :
Qu'aujourd'hui je veux bien écouter
Ceux qui viendront me consulter.

On voit en cet endroit plusieurs démons ailés qui sortent du fond du mausolée et s'envolent. Ils reviennent à l'instant, et Isabelle paraît.

SCÈNE IV.

NOSTRADAMUS, OCTAVE, ISABELLE.

NOSTRADAMUS.

AIR n° 20, ou *Qu'on apporte bouteille.*

VOYEZ votre Isabelle.

OCTAVE, étonné.

Eh quoi ! dans le moment !...

NOSTRADAMUS, souriant.

Un seigneur qui veut une belle
Est-il servi plus promptement ?

ISABELLE, surprise.

Air n° 10, ou *Ne m'entendez-vous pas?*

Est-ce une vision?
En croirai-je ma vue?
Ah! je la crois déçue
Par une illusion!

OCTAVE.

Non, chère épouse, non.

NOSTRADAMUS.

(même air.)

A des transports si doux
Livrez-vous sans contrainte;
Bannissez toute crainte.

ISABELLE.

Je revois mon époux.

NOSTRADAMUS.

Allons, embrassez-vous.

(Ils s'embrassent.)

OCTAVE, à Isabelle.

Air n° 83, ou *Allez-vous-en, gens de la noce.*

Remercions ce grand prophète
De tout ce qu'il a fait pour nous.

NOSTRADAMUS.

Une félicité parfaite
Mes enfans, vous attend chez vous.

OCTAVE ET ISABELLE.

Nous vous remercions, prophète,
De toutes vos bontés pour nous.

Octave et Isabelle saluent respectueusement Nostradamus en lui baisant les mains, et se retirent. Il entre deux jeunes gens qui se donnent des airs de petits-maîtres.

SCÈNE V.

NOSTRADAMUS, DEUX JEUNES GENS.

1er JEUNE HOMME.

AIR n° 79, ou *Talalerire.*

PAPA Nostradamus, de grâce,
Jugez-nous en dernier ressort.
Ce marquis prétend que sa race
Vaut la mienne : il se trompe fort.
De ma maison daignez l'instruire.

2me JEUNE HOMME, d'un ton railleur.

Talaleri, talaleri, talalerire.

(même air.)

Cet orgueilleux discours me blesse;
Mais j'en serai bientôt vengé.

1er JEUNE HOMME.

J'ai quatre cents ans de noblesse.

2me JEUNE HOMME.

Je date du temps de Noé.
Maître Michel va vous le dire.

1er JEUNE HOMME, d'un ton moqueur.

Talaleri, talaleri, talalerire.

Nostradamus les regarde l'un après l'autre en souriant, et leur dit :

NOSTRADAMUS.

Air n° 3, ou *Je l'ai planté, je l'ai vu naître.*

Là-dessus, à moins que l'histoire,
Certes, ne vante vos aïeux,
Mes amis, voulez-vous m'en croire?
Ne soyez point trop curieux.

2me JEUNE HOMME.

Air n° 63, ou *Te bien aimer, ô ma chère Zélie!*

Révélez-nous, seigneur, notre naissance.
Je ne crains rien.

1er JEUNE HOMME.

Ni moi, sans vanité.

NOSTRADAMUS.

Le voulez-vous?

2me JEUNE HOMME.

Parlez sans complaisance?

1er JEUNE HOMME.

Dites-nous tout avec sincérité.

NOSTRADAMUS.

Air n° 44, ou *Tout roule aujourd'hui dans le monde.*

Hé bien! il faut vous satisfaire :
Je vais tout à l'heure à vos yeux
Faire paraître, pour vous plaire,
Les trois derniers de vos aïeux.

Leurs mânes, par mon ministère,
Vont être attirés dans ces lieux.

Nostradamus fait avec sa baguette des gestes de cabaliste. Il remue les lèvres et paraît agité de mouvemens convulsifs. Ensuite il dit au premier jeune homme de regarder. Dans le moment, on voit passer un vieux gentilhomme de campagne, après lui un bailli de village, qui est suivi d'un meunier.

1er JEUNE HOMME, apercevant le meunier, dit avec des marques de désespoir.

Un meunier!

NOSTRADAMUS, au second jeune homme.

A vous le dé.

Il passe l'un après l'autre un gros homme richement vêtu, un petit commis aux aides, la rouanne à la main, et enfin un cocher.

2me JEUNE HOMME, apercevant le cocher, et poussant un cri de douleur.

Un cocher!

Ils sortent tous deux, pleins de rage et de

confusion, sans prendre congé de Nostradamus.

SCÈNE VI.

NOSTRADAMUS, seul.

Air n° 2, ou *En vain la fortune ennemie.*

On voit bien de ces caractères,
Principalement à Paris.
Ah! que de gens seraient surpris,
S'ils voyaient leurs grands-pères!

SCÈNE VII.

NOSTRADAMUS, UNE MEUNIÈRE, PIERROT, GARDE-MOULIN.

PIERROT.

Air n° 23, ou *Laire la, laire lanlaire.*

Comme vous êtes grand devin,
Et que vous savez du latin,
Je venons à vous pour affaire.
Laire la, laire lan laire,
Laire la,
Laire lan la.

LA MEUNIÈRE.

(même air.)

Seigneur, je vis depuis six ans
Sans mari.

NOSTRADAMUS.

Peste! c'est du temps,
Pour une si jeune meunière !

PIERROT, riant.

Laire la, etc.

LA MEUNIÈRE.

AIR n° 39, ou *Dondaine, dondaine.*

Un matin (croiriez-vous cela?)
Sans me rien dire, il s'en alla.
Dondaine, dondaine.

PIERROT.

J'ai depuis ce temps-là
Toute la peine.

LA MEUNIÈRE.

AIR n° 42, ou *Jupiter, prête-moi ta foudre.*

Il est vrai que comme un satyre
Pierrot travaille nuit et jour.

NOSTRADAMUS, souriant d'un air malin.

Le reste, vous ne l'osez dire :
Vous sentez pour lui de l'amour.

PIERROT.

AIR n° 3, ou *Je l'ai planté, je l'ai vu naître.*

Monsieur, alle est un peu honteuse
D'avouer cela devant vous.

NOSTRADAMUS, souriant encore.

Oh ! Je sais qu'elle est amoureuse.

LA MEUNIÈRE, d'un air d'innocente.

Hé, mais. . . .

NOSTRADAMUS.

Belle, avouez-le-nous.

PIERROT, à la meunière.

AIR n° 16, ou *Je reviendrai demain au soir.*

Eh! morgué! parlez sans façon.

LA MEUNIÈRE.

Pierrot est bon garçon. *bis.*

PIERROT.

Pourquoi tourner autour du pot?
Dites : j'aime Pierrot. *bis.*

LA MEUNIÈRE.

AIR n° 56, ou *Landeriri.*

Oui, j'aime mon garde-moulin :
Ce garçon va son droit chemin,
Landerirette
Il ne prend point de mauvais pli,
Landeriri.

NOSTRADAMUS.

AIR n° 47, ou *Lon lan la, derirette.*

Vous en voulez faire un époux?

LA MEUNIÈRE.

Pour cela je m'adresse à vous,
Lon lan la, derirette
Dites-moi si l'autre a péri.

NOSTRADAMUS, branlant la tête.

Lon lan la, deriri.

Air n° 84, ou *Nous n'avons qu'un temps à vivre.*

Il est encor plein de vie.
Il s'est fait agioteur.
A Paris il vit, ma mie,
Déjà comme un grand seigneur.

Air n° 85, ou *Tout le long de la rivière.*

Un gros équipage;
De l'or à foison;
Seigneur d'un village,
Il a sa maison
Tout le long de la rivière,
Laire,
Lon lan la,
Tout le long de la rivière.

LA MEUNIÈRE.

Ah! qu'il fait bon là!

(à Pierrot.)

(même air.)

Je vais être dame
Près de mon mari.
Cherche une autre femme;
Va, mon favori,
Tout le long de la rivière,
Laire,
Lon lan la,
Tout le long de la rivière,
Je pars.

PIERROT, l'arrêtant.

Halte-là.

AIR n° 11, ou *Le fameux Diogène.*

Oh! je suis du voyage.
Chez vous je serai page,
Ou, si l'on veut, portier.
Ensuite de mon maître
J'exercerai peut-être
A mon tour le métier.

(Ils sortent tous deux.)

SCÈNE VIII.

NOSTRADAMUS, ARLEQUIN, EN FEMME.

ARLEQUIN.

AIR n° 24, ou *Réveillez-vous, belle endormie.*

A PARTIR demain je m'apprête
Pour Paris, grand Nostradamus.
D'arriver là je me fais fête.

NOSTRADAMUS.

Les tendrons y sont bien reçus.

AIR n° 42, ou *Jupiter, prête-moi ta foudre.*

Vous vous destinez au théâtre.

ARLEQUIN.

Oui, seigneur, j'ai ce penchant-là;
C'est un parti que j'idolâtre;
Je suis folle de l'opéra.

NOSTRADAMUS.

AIR n° 6, ou *Guillot auprès de Guillemette.*
(répétez le 2e et le 4e vers.)

C'et un piédestal favorable
Pour une Iris;

Il fait d'une fillette aimable
Hausser le prix :
Pour peu qu'un minois soit joli,
On le voit bientôt établi.

ARLEQUIN.

Air n° 86, ou *Air du négligé.*
(de Monsieur Deschalumeaux.)

Apprenez-moi, je vous conjure,
Si mes appas
A Paris vont faire figure,
Et grand fracas.
Regardez avec quelle grâce
Je vais danser (*).

NOSTRADAMUS.

Ce talent, quand il est en place,
Peut amorcer.

Après qu'Arlequin a dansé, Nostradamus lui dit :

Air n° 52, ou *Robin, turelure lure.*

Vous avez des pas vainqueurs,
Une appétissante allure.
Vous allez de mille cœurs,
Turelure,
Faire à Paris la capture.

(*) Arlequin danse. Ce personnage fut fait par le sieur Baxter, l'arlequin anglais, qui dansa le *Caprice* d'une manière digne de l'admiration de tous les spectateurs.
(*Note de l'auteur.*)

ARLEQUIN, sautant de joie.

Robin, turelure lure.

Air n° 9, ou *Livrons-nous à la tendresse.*

Daignez en détail me dire
Les exploits de mes beaux yeux.

NOSTRADAMUS.

Attendez, je vais les lire,
Ils sont écrits dans les cieux.

(Il va chercher une longue lunette d'approche.)

Je vais chercher ma lunette.
Vous saurez bientôt brunette,
Tous les doux assassinats
Que vont faire vos appas.

ARLEQUIN, faisant la femme gracieuse, sur le ton des deux derniers vers.

Oh! sans vanité, je croi
Qu'il sera parlé de moi.

NOSTRADAMUS, après avoir observé le ciel.

Air n° 12, ou *Réveillez-vous, belle endormie.*

De biens et de maux quel mélange!

ARLEQUIN, inquiet.

Que voyez-vous?

NOSTRADAMUS.

Premièrement,
Je vois un gros agent de change
Qui vous meuble un appartement.

ARLEQUIN.

Bon ! me voilà déjà dans mes meubles.

NOSTRADAMUS, continuant d'observer.

AIR n° 36, ou *De tous les capucins du monde.*

Que vois-je? l'aventure est drôle!
C'est un garçon marchand qui vole;
De damas il fait un paquet,
Et le vol est de conséquence.
Chez vous il le porte en secret,
Pour ébaucher la connaissance.

ARLEQUIN.

Cela va bien, courage!

NOSTRADAMUS, observant toujours.

AIR n° 80, ou *Qu'auprès d'un jeune homme on étale.*

Mais (ô disgrâce, peu commune!...)

ARLEQUIN, d'un air fort agité.

Apprenez-moi mon infortune.

NOSTRADAMUS.

Ciel! quel sinistre événement!
Il va chez vous deux capitaines
Qui vont briser brutalement
Vos meubles et vos porcelaines.

ARLEQUIN, se démenant.

Hoïmé! au guet! au guet! au feu!

NOSTRADAMUS.

Air n° 19, ou *Je suis encor dans mon printemps.*

Ce n'est pas tout, de l'Opéra...

ARLEQUIN.

Hé bien ?

NOSTRADAMUS.

Vous êtes écartée :
On vous trouve pour ce lieu-là,
Ma belle, un peu trop effrontée.

ARLEQUIN.

Il n'est pas possible.

NOSTRADAMUS.

Malgré cela, chacun vous suit.

ARLEQUIN.

Tant mieux, tant mieux ; je fais grand bruit.

NOSTRADAMUS.

Air n° 46, ou *de Joconde.*

Un magistrat bien informé
De tout votre mérite,
Par son cortége bien armé
Vous fait rendre visite.

ARLEQUIN.

Oh ! oh ! C'est trop d'honneur.

NOSTRADAMUS.

Et de sa part, honnêtement,
On vous fait la prière

D'accepter un beau logement
A la salpêtrière.

ARLEQUIN, s'en allant d'un air gai.

Fin de l'air n° 87, ou *Nanon dormait.*

Allons, allons,
A la salpêtrière allons.

SCÈNE IX.

NOSTRADAMUS, TROUPE DE PROVENÇAUX ET DE PROVENÇALES, qui arrivent en dansant.

Les Provençaux et les Provençales viennent témoigner à Nostradamus la joie qu'ils ont d'apprendre qu'il vit encore, et lui demander sa protection.

UN PROVENÇAL.

Air n° 88, ou *Dans notre village.*

Que chacun implore
Michel aujourd'hui;
Cherchons son appui,
Ce grand prophète vit encore.
Chantons, dansons tous,
Réjouissons-nous.

TOUS ENSEMBLE.

Chantons, dansons tous,
Réjouissons-nous.

Ils forment une danse qui est coupée par ce vaudeville :

VAUDEVILLE.

AIR n° 89, ou *Ce cher objet sommeille encore.*
(des Amours d'été.)

Premier couplet.

UN PROVENÇAL.

Vous connaissez nos caractères :
Nos esprits sont un peu manceaux;
Faites que tous les Provençaux
A Paris passent pour sincères.

NOSTRADAMUS.

Pour Picards ils seront reçus.

LE PROVENÇAL, lui faisant la révérence.

Vive Michel Nostradamus!

CHOEUR DE PROVENÇAUX ET DE PROVENÇALES.

Vive Michel Nostradamus!

Deuxième couplet.

UNE PROVENÇALE.

Je cherche à me mettre en ménage;
Mais je crains un mari jaloux.
Je voudrais trouver un époux
Qui d'un ami n'eût point d'ombrage.

NOSTRADAMUS.

Vous en trouverez tant et plus.

LA PROVENÇALE, faisant la révérence.

Vive Michel Nostradamus!

CHOEUR.

Vive Michel Nostradamus!

Troisième couplet.

UN PAYSAN.

Je voudrais épouser Nicole,
Mais, tatigué, je sis trop fin :
Je m'aperçois qu'avec Colin
Tous les jours alle batifolle.

NOSTRADAMUS.

Fais comme il fait, et rien de plus.

LE PAYSAN, en le saluant.

Vive Miché Nostradamus!

CHOEUR.

Vive Michel Nostradamus!

Quatrième couplet.

UNE PAYSANNE.

Un riche fermier du village
M'a fait l'objet de ses amours :
Mais le fripon, dans ses discours,
Ne parle point de mariage.

NOSTRADAMUS.

Contraignez-l'y par vos refus.

LA PAYSANNE.

Vive Michel Nostradamus!

CHOEUR.

Vive Michel Nostradamus!

Cinquième couplet.

UN PROVENÇAL.

Calmez le trouble de mon âme;
Catin, dont les yeux m'ont soumis;

D'un vieux fermier de mes amis,
Catin va devenir la femme.

NOSTRADAMUS.

Crains que ces nœuds ne soient rompus.

LE PROVENÇAL.

Vive Michel Nostradamus !

CHŒUR.

Vive Michel Nostradamus !

Sixième couplet.

NOSTRADAMUS.

Je vous promets mon assistance ;
J'aurai soin de combler vos vœux ;
Vous serez désormais heureux.
Allez avec cette assurance.
Partez ; ne m'étourdissez plus.
Laissez en paix Nostradamus.

CHŒUR, en se retirant.

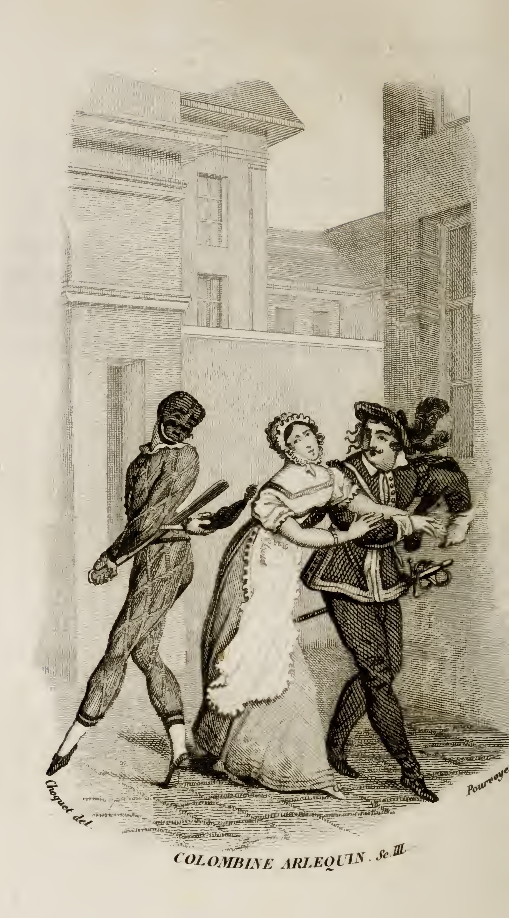
Laissons en paix Nostradamus.

FIN DU TOMBEAU DE NOSTRADAMUS.

PERSONNAGES.

LE DOCTEUR.
ISABELLE, sa fille, amante de Léandre.
LÉANDRE.
COLOMBINE, suivante d'Isabelle.
SCARAMOUCHE, valet de Léandre.
ARLEQUIN.
TROUPE d'amis du docteur et de Léandre.

La scène est à Paris.



COLOMBINE ARLEQUIN. Sc. III.

COLOMBINE
ARLEQUIN,
OU
ARLEQUIN COLOMBINE.

Le théâtre représente une place publique, où demeurent Léandre et Isabelle.

SCÈNE I.

LÉANDRE, ISABELLE, COLOMBINE.

LÉANDRE, d'un ton brusque.

Air n° 9, ou *Livrons-nous à la tendresse.*

Oui, vous avez, Isabelle,
Un traître, un volage cœur.

ISABELLE, en colère.

C'est vous plutôt, infidèle,
Qui payez mal mon ardeur.
Allons, rompons notre chaîne :
Je sens déjà que la haine,
Avec un juste mépris,
Succède à mes feux trahis.

LÉANDRE.

Air n° 74, ou *Jardinier, ne vois-tu pas.*

Je le veux, séparons-nous,
Sans tarder davantage.
Je m'en fie à mon courroux,
Je suis détaché de vous,
Volage, volage, volage.

ISABELLE.

(même air.)

Ces discours sont superflus,
Cédez à votre rage.

COLOMBINE, à part, riant.

Qu'ils sont tous deux résolus!

ISABELLE.

Partez. Ne nous voyons plus.

COLOMBINE.

Courage, courage, courage.

LÉANDRE.

Air n° 90, ou *Les Feuillantines.*

Oh! n'en doutez pas, je vais
Pour jamais
M'éloigner de vous.

COLOMBINE.

Oui; mais,
Sans pouvoir vous en défendre,
Vous restez, *(bis)* seigneur Léandre.

LÉANDRE.

AIR n° 66, ou *Dans les gardes françaises.*

Non, je quitte Isabelle;
Le dessein en est pris.
Loin de cette infidèle,
Et même de Paris,
Dans ma fureur extrême,
Je vais porter mes pas.
(Il veut s'en aller.)

COLOMBINE, l'arrêtant.

Qu'on est fou, quand on aime!
Ne vous en allez pas.

ISABELLE.

AIR n° 67, ou *Il pleut, il pleut, bergère.*

ISABELLE.

Colombine ?

COLOMBINE.

Madame?

ISABELLE.

Quoi! vous le retenez!

COLOMBINE.

Dans le fond de votre âme
Vous me le pardonnez.

ISABELLE.

Je vais prendre la fuite,
Puisqu'il demeure ici :
Sa présence m'irrite...
(Elle veut s'en aller.)

COLOMBINE, la retenant.

Je vous arrête aussi.

ISABELLE, à Colombine.

AIR n° 28, *Allons, gai, toujours gai.*

Ah! craignez ma colère !

COLOMBINE.

Je veux servir vos feux.
Çà, par mon ministère,
Faites la paix tous deux.
Allons, gai,
D'un air gai, etc.

LÉANDRE.

AIR n° 32, ou *Chantez, dansez, amusez-vous.*

Colombine arrête. Je voi
Que tu prends un soin inutile.

ISABELLE.

Il est tout détaché de moi.

COLOMBINE.

Allons, changeons vite de style;
La main...

LÉANDRE, donnant la main à Isabelle.

La voilà.

ISABELLE, donnant la sienne à Léandre.

J'y consens.

COLOMBINE.

Vous devenez obéissans.

ISABELLE, à Léandre.

AIR n° 19, ou *Je suis encor dans mon printemps.*
(d'Une Folie.)

Je suis trop prompte à revenir.

COLOMBINE.

Cela marque un bon caractère.

ISABELLE.

Et j'aurais dû, pour vous punir,
Garder plus long-temps ma colère.
Pour vous, Léandre, en fais-je assez?

LÉANDRE.

Oui, tous mes soupçons sont passés.

COLOMBINE.

AIR n° 33, ou *Tout amant, comme le vent.*

Soupirans,
Vos différends
Vous sont d'un grand secours;
Ils irritent vos amours.
Souvent près d'une belle,
Une querelle
Fait le bonheur
D'un tendre cœur.

LÉANDRE.

AIR n° 41, ou *Sous un ciel pur et sans nuage.*
(Ninon chez madame de Sévigné.)

Eh! me pardonnez-vous, madame,
Un transport injuste et jaloux.

ISABELLE.

Je le pardonne à votre flamme.
Je veux plus faire encor pour vous.

Air n° 13, ou *Monsieur le prevôt des marchands.*

Pour vous prouver ma bonne foi,
Je veux avoir auprès de moi
Une suivante qui m'éclaire :
Que j'en reçoive une de vous.
Je juge cela nécessaire
Au repos d'un esprit jaloux.

LÉANDRE.

Air n° 42, ou *Jupiter, prête-moi ta foudre.*

D'un valet pour vous plein de zèle
Je veux de même être éclairé :
Qu'il vous rende un compte fidèle
De tous les pas que je ferai.

COLOMBINE, à Léandre.

Tope.

Air n° 3, ou *Je l'ai planté, je l'ai vu naître.*

Allez donc chercher une fille,
Et surtout choisissez-la bien;
Car nous vous donnerons un drille. ..

LÉANDRE.

Oh! mon enfant, je ne crains rien.

(En s'en allant, il dit:)

Je vais vous l'envoyer.

COLOMBINE.

Euh ! le jaloux !

SCÈNE II.

ISABELLE, COLOMBINE.

ISABELLE.

Air n° 25, ou *Si vous sentez dans vos âmes.*

Mais comment allons-nous faire ?
Où prendrons-nous un valet ?

COLOMBINE.

Allez, je sais un compère
Qui sera bien votre fait.

Air n° 69, ou *Ta plainte me désespère.* (*chanson de Collé.*)

C'est un garçon discret, sage,
Qui jamais ne s'enivra ;
Il est fidèle, il fera
Prudemment ce personnage :
Bien fin qui le trompera.
Je n'en dis pas davantage.
Bien fin qui le trompera.

ISABELLE.

Voilà ce qu'il nous faudra.

COLOMBINE.

Air n° 12, ou *Réveillez-vous, belle endormie.*

Dans le voisinage il demeure.
Madame, je vais le trouver.

ISABELLE, rentrant chez elle.

Amène-le-moi tout à l'heure.

COLOMBINE.

Vous allez le voir arriver.

SCÈNE III.

COLOMBINE, ARLEQUIN, SCARAMOUCHE.

ARLEQUIN, à Colombine.

Air n° 81, ou *La liberté préside.*

Eh! bonjour, ma charmante.

COLOMBINE, voulant s'en aller.

N'arrêtez point mes pas.

SCARAMOUCHE, lui prenant le bras.

Quelle affaire pressante...

COLOMBINE, se débarrassant.

Vous ne la saurez pas.

(Elle s'en va.)

SCÈNE IV.

ARLEQUIN, SCARAMOUCHE.

ARLEQUIN.

Air n° 52, ou *Robin, turelure lure.*

Un de nous deux lui fait peur.

SCARAMOUCHE.

Ce n'est pas moi, je t'assure;
Je connais trop bien son cœur.

ARLEQUIN, riant.

Turelure,
Et moi, trop bien ma figure.

SCARAMOUCHE, se moquant.

Robin, turelure lure.

AIR n°41, ou *Sous un ciel pur et sans nuage.*
(Ninon chez madame de Sévigné.)

Ami, laissons là Colombine ;
Allons en rivaux généreux
Vider chacun une chopine.

ARLEQUIN.

J'en boirai quatre, si tu veux.

SCÈNE V.

ARLEQUIN, SCARAMOUCHE, LÉANDRE.

LÉANDRE.

AIR n° 36, ou *De tous les capucins du monde.*

Je cherche partout Scaramouche,
Pour une affaire qui me touche.

SCARAMOUCHE, à Léandre.

Vous le rencontrez à propos.
Seigneur, qu'avez-vous à me dire ?

LÉANDRE.

Je vais te l'apprendre en deux mots.

ARLEQUIN, voulant s'en aller.

Adieu, messieurs. Je me retire.

LÉANDRE, l'arrêtant.

AIR n° 13, ou *Monsieur le prevôt des marchands.*

Non, Arlequin, demeure ici;
Tu peux me servir en ceci.
Je veux mettre auprès d'Isabelle
Une suivante de ma main,
Qui puisse me répondre d'elle.

SCARAMOUCHE.

Monsieur, tout Paris en est plein.

LÉANDRE.

AIR n° 3, ou *Je l'ai planté, je l'ai vu naître.*

Oui; mais mon esprit susceptible
D'alarmes, de soupçons jaloux,
Veut une fille incorruptible.

ARLEQUIN.

Où diable la pêcherez-vous?

SCARAMOUCHE, rêvant.

AIR n° 2, ou *En vain la fortune ennemie.*

Je pense à certaine grisette...
Mais non... il faut pour ce projet
Qu'Arlequin... Oui, c'est notre fait;
Qu'il fasse la soubrette.

LÉANDRE.

Arlequin!

SCARAMOUCHE.

Oui, Arlequin.

Air n° 32, ou *Chantez, dansez, amusez-vous.*
(Rosière.)

En femme il se déguisera.

LÉANDRE.

Lui !

SCARAMOUCHE.

Pourquoi non?

LÉANDRE.

Quelle folie!

SCARAMOUCHE.

Comptez de plus qu'il passera
Pour une brunette jolie.

ARLEQUIN, minaudant.

J'ai même, je vous en réponds,
Des femmes tous les airs fripons.

LÉANDRE.

Air n° 19, ou *Je suis encor dans mon printemps.*
(d'Une Folie.)

Hé bien, j'y consens, c'en est fait;
Mais une chose m'embarrasse ;
Arlequin d'Octave est valet,
Peut-il abandonner sa place ?

SCARAMOUCHE.

Oh! vraiment, il n'est plus chez lui.

ARLEQUIN.

Non : j'en suis sorti d'aujourd'hui.

LÉANDRE.

AIR n° 84, ou *Nous n'avons qu'un temps à vivre.*

Il faut de la diligence.
Allons donc dès ce moment
Concerter avec prudence
Tous trois ce déguisement.

SCÈNE VI.

ISABELLE, seule.

AIR n° 42, ou *Jupiter, prête-moi ta foudre.*

J'ATTENDS avec impatience
De Colombine le retour...
Mais vers moi quel homme s'avance?

SCÈNE VII.

ISABELLE, COLOMBINE, EN HABIT D'ARLEQUIN.

COLOMBINE salue Isabelle après lui avoir fait plusieurs gestes arlequiniques, et lui dit, en achevant l'air qu'Isabelle a commencé :

Peut-on vous donner le bonjour?

AIR n° 18, ou *Lanturlu.*

Vous avez affaire
D'un fin surveillant,
Qui pour vous éclaire
Les pas d'un galant.
J'ai du savoir-faire...

ISABELLE.

Soyez donc le bien venu.

COLOMBINE, se démasquant.

Lanturlu, lanturlu, lanturelu.

ISABELLE.

Air n° 20, ou *Qu'on apporte bouteille.*

Ah ! que vois-je paraître?
Juste ciel ! te voilà !

COLOMBINE.

Si vos yeux m'ont pu méconnaître,
J'augure fort bien de cela.

(Colombine remet son masque, et, recommençant à faire des gestes arlequiniques, elle dit :)

Air n° 48, ou *Tout est charmant chez Aspasie.*

Considérez bien mon allure,
Ces airs de tête, avec ces bras;
Nous avons toute la figure
D'un homme parfait, n'est-ce pas?

ISABELLE.

Air n° 7, ou *Tu croyais, en aimant Colette.*

On n'y voit point de différence;
Tout le monde va s'y tromper.

COLOMBINE.

Vous voyez comme à l'apparence
On peut se laisser attraper.

ISABELLE.

Air n° 36, ou *De tous les capucins du monde.*

Va-t'en hardiment chez Léandre;
Pour fille on ne t'y saurait prendre.

••

Très-facilement de ce pas
Tu vas te tirer.

COLOMBINE.

Je l'espère;
Pourvu qu'on ne me fasse pas
Subir un examen sévère.

ISABELLE.

Air n° 3, ou *Je l'ai planté, je l'ai vu naître.*

Va donc.

COLOMBINE, rêvant.

Mais pourtant, quand j'y pense,
Souvent, dans ces occasions,
Il en coûte un peu d'innocence.

ISABELLE.

Ne fais point de réflexions.

COLOMBINE.

Air n° 91, ou *Un soir après roquille.*

La démarche est gaillarde;
Il faut cependant
Que pour vous je hasarde
Ce coup imprudent.

ISABELLE.

Pars.

COLOMBINE.

Allons, que le ciel me garde
De tout accident.

SCÈNE VIII.

ISABELLE, ARLEQUIN, en femme.

ISABELLE, à part.

AIR n° 12, ou *Réveillez-vous, belle endormie.*

Voici sans doute la soubrette
Qui doit demeurer près de moi.
Cette fille n'est pas mal faite.

ARLEQUIN, à part.

Je vais bien remplir mon emploi.

Arlequin s'approche d'Isabelle, et lui fait plusieurs révérences d'un air précieux.

AIR n° 24, ou *Tu croyais, en aimant Colette.*

Je viens de la part de Léandre.

ISABELLE.

Ah! j'applaudis fort à son choix!
De sa main je veux bien vous prendre;
Avec plaisir je vous reçois.

ARLEQUIN.

AIR n° 3, ou *Je l'ai planté, je l'ai vu naître.*

J'ai déjà beaucoup de service;
J'ai tâté de trente maisons.

ISABELLE.

Ne changez-vous point par caprice?

ARLEQUIN.

J'ai toujours de bonnes raisons.

Air n° 42, ou *Jupiter, prête-moi ta foudre.*

Un air de beauté, ma jeunesse,
Dans toutes mes conditions,
Suscite à ma vertu sans cesse
De vives persécutions.

ISABELLE.

La pauvre enfant !

ARLEQUIN.

Air n° 22, ou *La faridondaine.*

J'ai servi chez un vieux marquis,
Où je ne restai guère.
Après moi couraient père, fils,
Intendant, secrétaire;
J'enflammai jusqu'au marmiton,
La faridondaine,
La faridondon;
Mais mon cœur en fut attendri,
Biribi,
A la façon de Barbari,
Mon ami.

ISABELLE.

Et d'où sortez-vous présentement ?

ARLEQUIN.

Air n° 32, ou *Chantez, dansez, amusez-vous.*

Je sors de chez un procureur,
Où deux grands clercs pleins de malice
M'appelaient ma poule, mon cœur.
J'ai fui; j'ai bien vu l'artifice...

Toute soubrette, en pareil cas,
Comme moi, ne déloge pas.

SCÈNE IX.

ISABELLE, ARLEQUIN, LE DOCTEUR, PIERROT.

LE DOCTEUR, à Isabelle.

Air n° 46, ou *de Joconde.*

Ma fille, je vais de ce pas
M'informer de Léandre.
C'est un garçon dont je fais cas;
J'en veux faire mon gendre,
Si son bien...

(Apercevant Arlequin.)

Mais apprenez-moi
Quelle est cette charmante.

PIERROT, à part, regardant Arlequin.

Elle est bien drôle, par ma foi.

ARLEQUIN, faisant de profondes révérences au docteur.

Je suis votre servante.

ISABELLE.

Air n° 92, ou *Amis, sans regretter Paris.*

C'est une fille que je prends
J'ai chassé Colombine.

LE DOCTEUR.

Pourquoi?

ISABELLE.

Pour ses airs insolens :
C'était une coquine.

Air n° 2, ou *En vain la fortune ennemie.*

Je serai, je crois, plus contente
De celle-ci.

LE DOCTEUR.

C'est donc ton fait?

ISABELLE.

Oui.

PIERROT.

Moi je suis fort satisfait
De sa mine innocente.

ISABELLE.

Air n° 26, ou *Et zon, zon, zon, Lisette, ma Lisette.*

En elle nous avons
Un trésor de sagesse.

ARLEQUIN, se rengorgeant.

Oh ! je vous en réponds !
Je suis une Lucrèce.
Et zon, zon, zon,
Lisette, la Lisette,
Et zon, zon, zon,
Lisette, la Lison.

Air n° 93, ou *Gardons nos moutons.*

Lorsqu'un muguet d'un tendre ton
Auprès de moi caquette,
Et met la main sous mon menton,

L'honneur me dit : Lirette,
Gardez vos moutons,
Lirette, Liron,
Liron, Liré, Lirette.

LE DOCTEUR.

Air n° 12, ou *Réveillez-vous, belle endormie.*

Je vais donc m'éclaircir en père
Des facultés de votre amant ;
S'il a le bien qu'on dit, l'affaire
Se terminera promptement.

(Il s'en va.)

SCÈNE X.

ISABELLE, ARLEQUIN, PIERROT.

ISABELLE.

Air n° 67, ou *Il pleut, il pleut, bergère.*

Moi, je vais à Léandre
Ecrire sur cela.

(à Arlequin.)

Vous n'avez qu'à m'attendre.

(Elle rentre.)

SCÈNE XI.

ARLEQUIN, PIERROT.

PIERROT, continuant l'air.

Moi, pendant ce temps-là,
Je vous dirai, brunette,
Que déjà vos appas

Font que... Pierrot souhaite...
Ne m'entendez-vous pas ?

ARLEQUIN.

Non.

PIERROT.

Air n° 48, ou *Tout est charmant chez Aspasie.*

Hé bien ! je vais, ne vous déplaise,
Parler un peu plus clairement.
Regardez : seriez-vous bien aise
D'avoir Pierrot pour votre amant ?

ARLEQUIN, avec emportement.

Air n° 4, ou *O reguingué, ô lon lan la.*

O ciel ! quel téméraire aveu !
Ma pudeur en est tout en feu,
O reguingué, ô lon lan la,
M'oser parler d'amour en face !
Quelle insolence ! quelle audace !

PIERROT.

Diable !

ARLEQUIN.

(*même air.*)

Hé ! pour qui donc me prenez-vous ?

PIERROT.

Ne vous mettez point en courroux,
O reguingué, ô lon lan la ;
Ne faites point tant la méchante,
Je sais réduire une servante.

AIR n° 94, ou *Quand il vient des filles ;* ou *les Rats.*

Quand il vient des filles
Demeurer chez nous,
Sont-elles gentilles,
Je prends un air doux :
Je suis comme un mouton près d'elles,
Et puis tout d'un coup
Je batifole autour des belles,
Et puis tout d'un coup,
Ma foi le mouton devient loup.

(Pierrot, après ce couplet, fait des caresses à Arlequin, qui le repousse. Isabelle revient avec un billet à la main.)

SCÈNE XII.

ISABELLE, ARLEQUIN, PIERROT.

ISABELLE, donnant la lettre à Arlequin.

AIR n° 95, ou *Te bien aimer, ô ma chère Zélie.*

ALLEZ porter ce billet à Léandre,
Et revenez me trouver au logis.

(Isabelle rentre.)

PIERROT, à Arlequin.

Jusqu'au revoir.

(Il suit Isabelle.)

ARLEQUIN.

Va sous l'orme m'attendre.
Cet animal me prend pour une....

(Il se met à danser en chantant :)

Ta, la, la, ta, ra, la, la, la,
Ta, ra, la, la, la, ta, ra, la, la, la....

(Il reprend et achève le dernier vers du couplet précédent.)

Cet animal me prend pour une Iris.

SCÈNE XIII.

ARLEQUIN, COLOMBINE.

COLOMBINE, a part.

AIR n° 12, ou *Réveillez-vous, belle endormie.*

QUELLE fille quitte Isabelle ?

ARLEQUIN, à part.

Quel homme est-ce que j'aperçois ?

COLOMBINE, à part.

C'est apparemment la donzelle
De notre amant. Ah ! quel minois !

(encore à part.)

AIR n° 42, ou *Jupiter, prête-moi ta foudre.*

Pour rire, abordons cette belle.

ARLEQUIN, à part.

Il m'en veut.

COLOMBINE, a part.

Il faut l'arrêter.

ARLEQUIN, à part.

Pour mieux lui paraître femelle,
Laissons-nous-en un peu conter.

COLOMBINE, l'abordant.

AIR n° 96, ou *Vous êtes jeune et belle.*

A ce visage aimable,
  A cet air charmant,
Déjà, mon adorable,
Je deviens votre amant.
La brillante figure!
  Devant vos appas
  Tout homme, j'en jure,
Mettra pavillon bas.

ARLEQUIN, faisant la précieuse.

Fin de l'air n° 97, ou *Tout amant comme le vent.*

Tel qui nous rend hommage
  N'est qu'un volage :
  Défions-nous
  D'un vent si doux.

COLOMBINE.

AIR n° 98, ou *Allez-vous-en, gens de la noce.*

Vénus n'eut jamais en partage
Plus d'attraits que vous, mon trognon.
  Elle avait votre corsage,
Vos yeux, vos traits, votre chignon.

ARLEQUIN.

Fi donc! mignon.
Fi donc! mignon.

COLOMBINE.

Vénus n'eut jamais en partage
Plus d'attraits que vous, mon trognon.

ARLEQUIN.

En vous ripostant.

(même air.)

Vous êtes plus beau que Narcisse;
Il n'avait pas l'air si joli.

COLOMBINE.

Vous flattez.

ARLEQUIN.

Je rends justice.
Vous êtes un homme accompli.

COLOMBINE.

Oh ! que nenni !
Oh ! que nenni !

ARLEQUIN.

Vous êtes plus beau que Narcisse;
Il n'avait pas l'air si joli.

COLOMBINE.

Air n° 72, ou *O gué, lon la, lan laire.*

Faites-moi, mon infante,
Un doux destin.
Mon cœur s'impatiente.

ARLEQUIN.

Petit lutin,
Ne parlez plus comme cela.
A ce discours-là
Mon cœur dit : holà !
O gué lon la, lan laire,
O gué lon la.

COLOMBINE.

Air n° 79, ou *Talalerire.*

Cédez à l'ardeur qui me presse.

ARLEQUIN, soupirant.

Mon cœur n'est que trop attendri :
Je ne puis cacher ma faiblesse ;
Je vous choisis pour favori.

COLOMBINE, riant.

Qui choisit prend souvent le pire.

TOUS DEUX, riant.

Talaleri, talaleri, talalerire.

SCÈNE XIV.

ARLEQUIN, COLOMBINE, ISABELLE.

ISABELLE, à Arlequin.

Air n° 15, ou *Il n'est qu'un pas du mal au bien.*

C'est donc ainsi qu'en diligence
Vous avez porté mon billet ?

ARLEQUIN, montrant Colombine.

Prenez-vous-en à ce valet,
Il en est cause en conscience ;
Ce drôle est venu m'amuser.

COLOMBINE.

Vous n'aimez pas mal à jaser.

ISABELLE.

Mais mon père paraît.

SCÈNE XV.

ISABELLE, COLOMBINE, ARLEQUIN, LE DOCTEUR, LÉANDRE, GENS DE LA NOCE.

LE DOCTEUR.

AIR n° 60, ou *Philis plus avare que tendre.*

Ma fille, je viens vous apprendre
Que je vous donne pour époux
Votre amant le seigneur Léandre.
A cet hymen préparez-vous.

LÉANDRE, après avoir baisé la main d'Isabelle.

AIR n° 2, ou *En vain la fortune ennemie.*

Pour célébrer notre hyménée,
Nos amis nous suivent ici.

LE DOCTEUR, montrant Arlequin et Colombine.

De ces enfans il faut aussi
Joindre la destinée.

ARLEQUIN, riant.

Nous marier, nous! ha, ha, ha, ha.

COLOMBINE, riant aussi.

Hé, hé, hé, hé, hé.

ARLEQUIN, se moquant de Colombine.

AIR n° 47, ou *Lon lan la, derirette.*

Ah! qu'un si bel engagement
Vous promet de contentement!
Lon lan la, derirette.

COLOMBINE, se moquant à son tour.

Ah! qu'il vous en promet aussi!
  Lon lan la deriri.

AIR n° 77, ou *Au clair de la lune.*

Charmante soubrette,
Recevez ma foi.
Quel époux, brunette,
Vous aurez en moi!
Je parais un drille
De bonne façon;
Mais je suis, ma fille,
Un pauvre garçon.

ARLEQUIN.

Et moi une pauvre fille.

COLOMBINE, se démasquant.

AIR n° 37, ou *La bonne aventure, ô gué!*

J'ai du sexe masculin
  La seule figure.
Je suis Colombine, enfin.

ARLEQUIN, montrant sa culotte.

Et moi, je suis Arlequin.

TOUS DEUX.

La bonne aventure,
  O gué!
La bonne aventure!

(Ils s'embrassent.)

Les amis du docteur et ceux de Léandre forment une danse qui finit la pièce.

FIN DE COLOMBINE ARLEQUIN.

TABLE

DES PIÈCES CONTENUES DANS CE VOLUME.

naire on se rend à la place publique, qui est l'endroit le plus fréquenté de la ville. Comme c'est là que se tient souvent l'assemblée générale, et que se trouvent le palais du sénat et le tribunal du premier des archontes, presque tous y sont entraînés par leurs affaires ou par celles de la république. Plusieurs y viennent aussi, parce qu'ils ont besoin de se distraire; et d'autres, parce qu'ils ont besoin de s'occuper. A cer-

le jeu des dames ou celui des échecs ; et le suivant avec celui du trictrac. On peut voir Meurs. de lud Græc in Αττ. . Buleng. de lud veter. Hyd. Hist. Nerd. Salmas in Vospic. p. 459,

Mais cette loi défectueuse, en ce qu'elle ne peut être commune à tous les états, laisse les femmes du dernier rang dans une entière liberté, et n'est devenue pour les autres qu'une simple règle de bienséance; règle que des affaires pressantes ou de légers prétextes font violer tous les jours. Elles ont d'ailleurs bien des motifs légitimes pour sortir de leurs retraites; des fêtes particulières, interdites aux hommes, les rassemblent souvent entre elles; dans les fêtes publiques, elles assistent aux spectacles, ainsi qu'aux cérémonies du temple. Mais en général elles ne doivent paraître